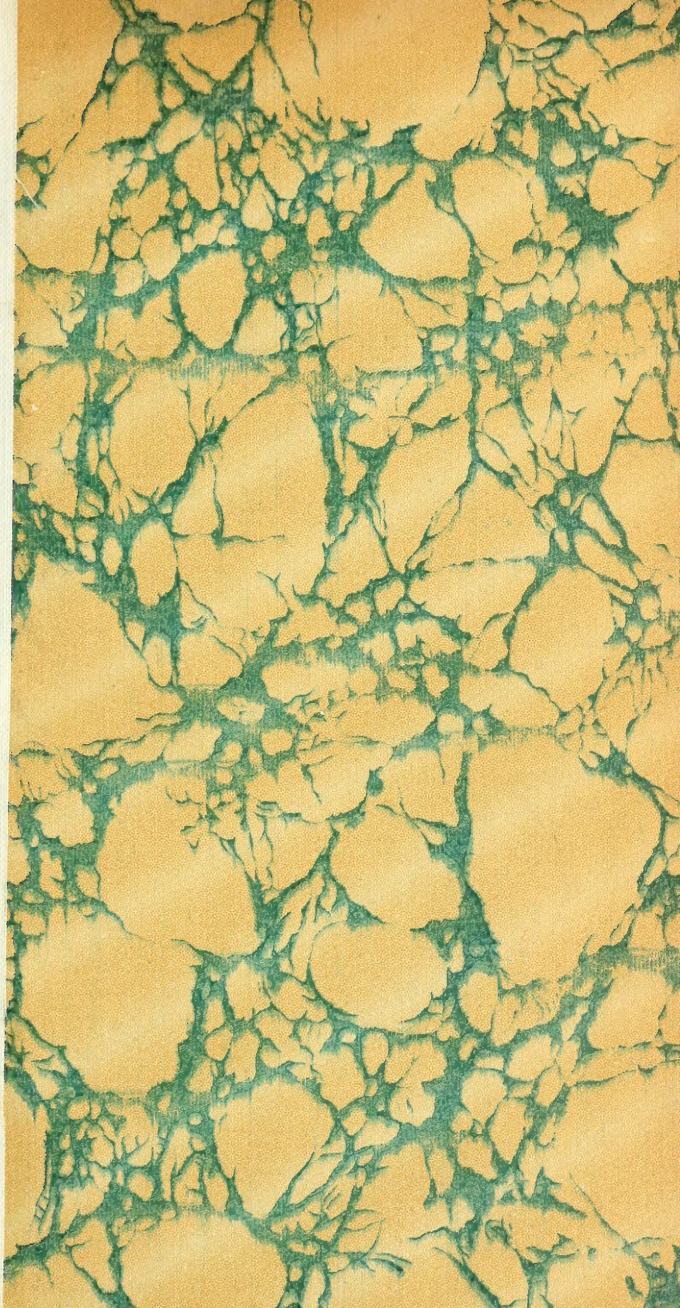
3 1761 04410 1004



91.0.6
29/11/17

DU MÊME AUTEUR

Poésie.

Des Légendes, des Batailles	*épuisé*
L'Homme en Tête (*Figuière*)	1 vol.
Selon ma loi (*Figuière*)	1 vol.
Compagnons (*Nouvelle Revue Française*) . . .	1 vol.

Théâtre.

La Lumière (*Odéon*), *Figuière*.	1 vol.
Dans l'ombre des statues (*Odéon*), *Nouvelle Revue Française*	1 vol.
Le Combat (*Théâtre des Arts*), *Mercure de France*.	1 vol.

Critique.

Notes sur la technique poétique (en collaboration avec Charles Vildrac) (*Figuière*)	1 vol.
Propos critiques (*Figuière*)	1 vol.
Paul Claudel (*Mercure de France*)	1 vol.
Les Poètes et la Poésie (*Mercure de France*) . .	1 vol.

VIE DES MARTYRS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Vingt et un exemplaires sur Hollande Van Gelder, numérotés.

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

LF
D869v

Georges DUHAMEL

—

Vie des Martyrs

1914-1916

SEPTIÈME ÉDITION

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVII

150549
22/5/1

D
640
D84
1917

A TRAVERS LE TERRITOIRE

Des campagnes défigurées où le canon règne jusqu'aux montagnes du Sud, jusqu'à l'Océan, jusqu'au rivage étincelant de la mer intérieure, le cri des hommes blessés retentit à travers le territoire et, de par le monde, un immense cri semblable s'élève et lui répond.

Il n'est pas une ville française jusqu'où ne viennent saigner les blessures ouvertes sur le champ de bataille. Pas une ville française qui n'ait assumé le devoir de soulager une part de cette souffrance, comme elle porte sa part du deuil commun. Pas une ville qui ne puisse entendre, dans ses propres murs, un écho de la plainte majeure qui gronde et grandit là où le combat s'éternise. La guerre déferle sur toute la face du pays, et, comme le jusant, elle y sème des épaves.

Dans les lits que la piété publique a dressés de toutes parts, les hommes frappés attendent les décisions du sort. Les lits sont blancs, les pansements sont propres ; beaucoup de visages sourient, jusqu'à l'heure où la fièvre les empourpre, jusqu'à l'heure où la même fièvre fait trembler un peuple de blessés sur le continent.

Quelqu'un est allé visiter les blessés et m'a dit : « Les lits sont en effet bien blancs, les pansements paraissent bien propres, ces gens jouent aux cartes, lisent les journaux, mangent des friandises ; ils sont simples, souvent très doux, ils n'ont pas l'air trop malheureux. Ils racontent tous la même histoire... La guerre ne les a pas trop changés. On les reconnaît tous... »

— Etes-vous sûrs de les reconnaître ? Vous qui venez de les regarder, êtes-vous sûrs de les avoir vus ?

Sous leurs pansements, il y a des plaies que vous ne pouvez pas imaginer. Au fond des plaies, au fond de la chair mutilée, s'agite et s'exalte une âme extraordinaire, furtive, qui ne se manifeste pas ai-

sément, qui s'exprime avec candeur, mais que je souhaiterais tant vous faire entendre.

A cette époque où rien ne ressemble plus à soi-même, tous ces hommes ne sont plus ceux-là que vous avez connus naguère. La souffrance les a réveillés du sommeil de la douce vie et, tous les jours, elle les abreuve d'une redoutable ivresse. Les voici plus qu'eux-mêmes, et nous n'avions aimé que des ombres heureuses.

Ne perdons rien de leurs humbles propos, inscrivons leurs moindres gestes, et dites-moi, dites-moi que nous y penserons tous ensemble, à chaque heure du jour, maintenant et plus tard, alors que nous éprouverons la tristesse des temps et la grandeur du sacrifice.

HISTOIRE DE CARRÉ ET DE LERONDEAU

Ils sont arrivés comme deux colis dans le même envoi, comme deux colis encombrants et misérables, pauvrement empaquetés et maltraités par la poste. Deux formes humaines empêtrées de linges et de lainages, sanglées dans d'étranges appareils dont l'un enfermait tout l'homme, comme un cercueil de zinc et de fil de fer.

Ils paraissaient sans âge ; ou plutôt, n'avaient-ils pas tous deux mille ans et plus, l'âge même des momies ficelées dans le fond des sarcophages ?

On les a lavés, peignés, décortiqués et déposés avec bien des précautions dans des draps propres ; alors on a pu voir que l'un conservait un visage de vieillard et que l'autre n'était encore qu'un enfant.

★

Leurs lits se font face dans la même salle grise.

Dès l'entrée, on les remarque tout de suite : l'immense misère leur donne un air de parenté. A côté d'eux, les autres blessés semblent heureux et bien portants. Mais, dans ce séjour de la souffrance, ils sont les rois ; leur couche est entourée d'un respect, d'un silence qui conviennent bien à la majesté.

Je m'approche du plus jeune et me penche.

— Comment t'appelles-tu ?

Un murmure traversé d'un regard suppliant me répond. Ce que j'entends est à peu près : Mahihehondo. C'est un soupir avec des modulations.

Il me faudra plus d'une semaine pour comprendre que le nouvel enfant s'appelle Marie Lerondeau.

Le lit d'en face est moins confus. Je vois une petite tête édentée. D'entre les touffes de barbe sort une voix paysanne, au timbre brisé, mais émouvant et presque mélodieux. Il y a là un homme qui s'appelle Carré.

★

Ils ne sont pas venus du même champ de bataille,

mais ils ont été touchés presque en même temps, et ils ont reçu la même blessure. Il sont, tous deux, la cuisse cassée par une balle. Le hasard les a réunis dans la même ambulance lointaine, où leurs plaies ont achevé de s'envenimer. A compter de ce jour, ils ne se sont plus quittés, et les voilà finalement enveloppés dans le même regard bleu du maître.

Il les contemple tous deux, et il n'a qu'un hochement de tête ; vraiment, voilà de la pénible besogne ! Il n'y a qu'à se demander lequel des deux va mourir le premier, tant elles sont nombreuses pour tous deux les raisons de ne plus vivre.

L'homme à la barbe blanche les contemple en silence, et il tourne et retourne dans sa main le couteau savant.

★

Il n'y aura de connaissance possible qu'après ce grave débat. Il va falloir que l'âme s'absente, car cette heure n'est pas la sienne. Il faut maintenant que le couteau divise la chair, et mette au jour les ravages, et fasse toute son œuvre.

Les deux camarades s'endorment donc, de cet affreux sommeil où chaque homme ressemble à son cadavre. Désormais la lutte est engagée. Nous avons refermé les mains sur ces deux corps ; on ne nous les arrachera pas aisément.

★

Passé le réveil nauséeux, passées les tranchantes souffrances du début, je découvre peu à peu mes nouveaux amis.

Cela demande beaucoup de temps et de patience. L'heure du pansement est propice. L'homme est nu, sur une table. On le voit tout entier, et tout entières aussi et béantes, ces grandes plaies, objets de tant d'inquiétude et d'espoir.

L'après-midi n'est pas moins favorable à la communion, mais c'est autre chose. Le calme est survenu et ces deux êtres ont cessé d'être uniquement une jambe douloureuse, et une bouche qui crie.

Carré a pris tout de suite de l'avance. Il a fait un véritable bond. Alors que Lerondeau semble encore emmailloté dans une hébétude plaintive,

Carré, déjà, m'enveloppe d'un regard affectueux et profond. Il me dit :

— Il faut faire tout ce qu'il faut.

Lerondeau ne sait encore que chanter une phrase à peine articulée :

— Faut pas me faire de mal !

★

Dès que j'ai pu distinguer et comprendre les paroles de l'enfant, je l'ai appelé par son petit nom. Je lui dis :

— Comment vas-tu, Marie ?

Ou bien :

— Je suis content de toi, Marie.

Cette familiarité lui convient, autant que le tutoiement. Il a bien deviné que je tutoie seulement ceux qui souffrent beaucoup, et que j'aime avec prédilection. Alors, je lui dit : « Marie, ta plaie est bien belle aujourd'hui. » Et tout le monde, dans l'hôpital, l'appelle également Marie.

Quand il n'est pas sage, je dis :

— Vous n'êtes pas raisonnable, Lerondeau !

Et, tout de suite, ses yeux se remplissent de

larmes. Certain jour j'ai dû recourir à « Monsieur Lerondeau ! » et il a eu un tel chagrin que je me suis rétracté sur l'heure... Il se retient toutefois de gourmander son infirmier et de crier trop fort au pansement, car il sait que le jour où je lui dirai : « Taisez-vous, Monsieur ! » — Monsieur tout court, — nos relations seront des plus tendues.

★

Dès les premiers jours, Carré a montré qu'il était un homme. Comme j'entrais dans le vestibule de la salle de pansements, j'ai trouvé les deux mais couchés côte à côte, sur des brancards posés par terre. Carré avait sorti un bras décharné de sous sa couverture et faisait à Marie un véritable discours sur le courage et l'espoir... J'écoutais cette voix chevrotante, je regardais ce visage édenté, illuminé d'un sourire, et je sentais quelque chose de curieux se gonfler dans ma gorge, pendant que Lerondeau battait des paupières comme un enfant que l'on gronde. Alors je suis sorti, parce que cela se passait entre eux, au ras du sol, et que

ça ne me regardait pas, moi qui suis un personnage bien portant et qui vis debout.

★

Carré a, depuis, prouvé qu'il avait le droit d'enseigner le courage au petit Lerondeau.

Lorsqu'on l'apporte au pansement, il reste par terre, avec les autres, en attendant son tour, et il parle peu. Il regarde gravement autour de lui, et sourit quand ses yeux rencontrent les miens. Il n'est pas fier, mais il n'est pas de ceux qui lient conversation à tort et à travers. On n'est pas ici pour plaisanter, mais pour souffrir, et Carré se recueille pour souffrir aussi bien que possible.

Quand il n'est pas sûr de sa préparation, il me prévient et me dit :

— Je n'ai pas toutes mes forces aujourd'hui.

Le plus souvent, « il a toutes ses forces » ; mais il est si maigre, si minable, si réduit devant l'immense devoir, qu'il est parfois obligé de battre en retraite. Il le fait avec honneur, avec grandeur. Il vient de dire : « Le genou me fait bien mal », et sa phrase s'achève presque dans un cri. Alors,

sentant qu'il va hurler comme les autres, Carré se met à chanter.

La première fois que la chose est arrivée, je ne comprenais pas très bien ce qui se passait. Il répétait sans cesse la même phrase : « Oh ! la douleur du genou » ! Et, peu à peu, j'ai senti que cette lamentation devenait une vraie musique et, pendant cinq grandes minutes, Carré a improvisé une chanson terrible, admirable et déchirante sur « la douleur du genou » ! Depuis, il en a pris l'habitude et il se met brusquement à chanter dès qu'il ne se sent plus maître de son silence.

Entre ses inventions, il a recours à de vieux airs ; je préfère ne pas regarder son visage quand il commence : « Il n'est ni beau ni grand mon verre. » D'ailleurs, j'ai, pour ne le pas regarder, l'excuse d'avoir fort à faire avec cette jambe qui me tourmente passablement, et qu'il faut manier avec un monde de précautions.

Je fais « tout ce qu'il faut faire » et, profondément, à plusieurs reprises, j'introduis la brûlante teinture d'iode. Carré l'éprouve ; aussi lorsque, passant une heure plus tard près de son coin, je prêterai l'oreille, je l'entendrai s'exercer d'une voix

tremblante et mélodieuse à chanter lentement sur ce thème : « Il m'a mis de la teinture d'iode. »

★

Carré est fier de montrer du courage.

Il semblait, ce matin, si privé de ses forces qu'il n'y avait plus qu'à faire vite et à se fermer les oreilles. Mais voilà qu'un étranger est entré dans la salle. Carré a tourné légèrement la tête, il a vu le visiteur et, en plissant profondément son front, il a entonné :

« Il n'est ni beau ni grand mon verre ! »

Le monsieur l'a regardé avec des yeux humides, et, plus il le regardait, plus Carré souriait, souriait, en serrant les bords de la table de ses deux mains crispées.

★

Lerondeau a de bonnes dents solides. Carré n'a que de noirs chicots. J'en suis malheureux, car il faut de bonnes dents quand on a la cuisse brisée.

Lerondeau n'est encore qu'un moribond, mais un

moribond qui mange. Il enfonce dans la viande une mâchoire bien armée ; il mord avec une énergie animale et semble s'accrocher à quelque chose de résistant.

Carré, lui, mangerait bien ; mais que faire, avec de vieilles racines ?

— D'ailleurs, ajoute-t-il, je n'ai jamais été bien carnivore.

Alors il aime mieux fumer. Pour son éternelle vie sur le dos, il a inventé de placer contre sa poitrine un couvercle de boîte en carton ; la cendre des cigarettes tombe là-dedans, et Carré fume, sans bouger, proprement.

Je regarde cette cendre, cette fumée, cette figure jaune, émaciée, et je songe avec chagrin qu'il ne suffit pas de vouloir vivre, mais qu'il faut avoir des dents.

★

Tout le monde ne sait pas souffrir, et, quand on sait, faut-il encore s'y prendre de la belle façon pour s'en tirer avec honneur. Dès qu'il est sur la table, Carré regarde autour de lui, et il demande :

— N'y aura-t-il personne pour me fouler sur la tête, aujourd'hui ?

S'il n'y a pas de réponse, il répète avec un peu d'angoisse :

« Qui donc va me fouler sur la tête aujourd'hui ? » Alors une infirmière s'approche, lui prend la tête à deux mains, et appuie... Je peux commencer : dès qu'on « lui foule sur la tête », Carré est bon.

Lerondeau n'a pas la même pratique. Il faut des mains dans ses mains. Quand il n'en trouve pas, il hurle : « Je vas tomber. »

Impossible de lui prouver qu'il est sur une table solide et qu'il ne doit avoir aucune crainte. Il cherche des mains à saisir, et crie, la sueur au front : « Je sens bien que je vas tomber. » Alors je désigne quelqu'un pour lui tenir les mains, car on ne peut pas souffrir à peu près, au hasard...

★

Chacun a ses cris, à l'heure du pansement. Ceux qui sont pauvres n'en ont qu'un, un cri simple qui sert à tous. Ils font songer aux femmes qui, pour mettre un enfant au monde, répètent mille

fois, de douleur en douleur, la même plainte élue.

Carré a beaucoup de cris, bien variés, et il ne dit pas la même chose pour le moment où l'on enlève les compresses et pour le moment où l'on passe la pince.

Au fort de l'épreuve, il s'exclame :

— Oh ! la douleur du genou !

Puis, quand la douleur s'épuise, il hoche la tête et répète :

— Oh ! le malheureux genou !

Quand la cuisse entre en scène, il s'exaspère :

— C'est cette cuisse maintenant !

Et il redit cela, sans arrêt, de seconde en seconde. Alors on passe à la plaie survenue sous le talon, et Carré commence :

— Mais qu'a-t-il donc, ce pauvre talon ?

Enfin quand il est las de chanter, il halète doucement, régulièrement :

— Ils ne savent pas ce qu'il me fait mal, ce misérable genou... Ils ne savent pas ce qu'il me fait mal...

Lerondeau, qui n'est et ne sera jamais qu'un petit garçon à côté de Carré, est fort pauvre en fait de cris. Mais, comme il entend son ami se plain

dre, il retient ses cris et les lui emprunte. Je l'entends donc qui commence :

— Oh ! le pauvre genou... Ils ne savent pas ce qu'il me fait mal...

Un matin où il s'en donnait à pleine gorge, je lui ai demandé sérieusement :

— Pourquoi fais-tu les mêmes cris que Carré?

Marie n'est qu'un paysan, mais il m'a montré une figure réellement offensée :

— Ce n'est pas vrai ! Je fais pas les mêmes cris que lui...

Je n'ai rien ajouté, car il n'y a pas d'âmes si frustes qu'elles soient insensibles à certaines piqûres.

★

Marie m'a raconté sa vie et sa campagne. Comme il n'est pas très éloquent, cela ne fait qu'un murmure confus où revient sans cesse la même protestation :

— J'étais dur au travail, vous savez, dur comme une bête.

Et je ne peux pas imaginer qu'il y a eu un Marie

Lerondeau, qui était un jeune gars bien portant, fermement calé entre les manches de la charrue. Je ne connais qu'un homme couché, et j'ai même du mal à me représenter la taille et l'aspect qu'il aura quand on pourra le mettre debout...

Marie a fait très bien son devoir au feu : « Il est resté seul avec les voitures, et, quand il s'est trouvé blessé, les Allemands lui ont flanqué de grands coups de bottes »... Voilà les plus sûrs résultats de mon enquête.

Lerondeau, par moments, cesse de babiller et regarde au plafond, car c'est là qu'est le lointain et l'horizon des gens qui vivent sur le dos. Après un silence long et léger, il me regarde à nouveau et répète :

— Faut-il que j'aie eu de la bravoure pour rester seul avec les voitures !

A coup sûr, Lerondeau a eu de la bravoure, et je veux qu'on le sache. Quand il vient des étrangers, pendant le pansement, je leur montre Marie, tout prêt à gémir, et j'explique :

— C'est Marie ! Vous savez, Marie Lerondeau ! Il a la jambe cassée, mais c'est un homme qui a eu bien de la bravoure : il est resté seul avec les voitures !

Les étrangers hochent la tête d'admiration, et Marie se retient de crier. Il rougit un peu et son cou se gonfle à cause de l'orgueil. Avec les yeux, il fait un petit signe, comme pour dire : « Mais oui, seul, tout seul avec les voitures ! » Et, pendant ce temps, le pansement se trouve à peu près achevé.

Il faut que le monde entier sache que Marie est resté seul avec les voitures. Je me suis promis d'épingler ce témoignage sur la pension du gouvernement.

★

Carré n'a vu le feu qu'une fois, et, tout de suite, il a reçu un coup de fusil. Il en demeure contrarié, car il avait une bonne provision de courage, et c'est entre les murs d'un hôpital qu'il lui faut la gaspiller.

Il s'est avancé à travers un immense champ de betteraves, et il a couru, avec les autres, au devant d'un fin brouillard blanc. Tout à coup, crac ! il est tombé : il avait la cuisse brisée. Il est tombé parmi les feuilles grasses, sur la terre toute gonflée d'eau.

Peu après, son sergent est repassé et lui a dit :

— Nous retournons à la tranchée, on viendra vous prendre plus tard.

Carré a dit simplement :

— Mettez-moi mon sac sous la tête.

Le soir approchait ; il s'est gravement préparé à passer la nuit parmi les betteraves. Et il y a passé la nuit, seul avec une petite pluie froide, à réfléchir, sérieusement, jusqu'au matin.

★

C'est bien heureux que Carré ait gardé tant de courage pour l'hôpital, car il en a grand besoin. Les opérations successives, les pansements, tout cela tarit les sources les plus généreuses.

Carré est apporté sur la table, et je sens dans son regard une résolution presque joyeuse. Aujourd'hui, « il a toutes ses forces au grand complet ».

Mais j'ai justement peu de chose à faire, peu de souffrances à imposer. A peine a-t-il eu le temps de froncer les sourcils que, déjà, la minute est venue de refermer l'appareil.

Alors Carré fait un sourire trop grand pour sa face amaigrie, et il s'exclame :

— Déjà fini ? Déjà fini ? Remettez de l'éther, que ça pique au moins, que ça pique !

Il sait, Carré, il sait que le courage non utilisé aujourd'hui ne vaudra peut-être plus rien demain.

★

Et demain, et les jours suivants, Carré devra sans cesse faire appel à ces réserves d'âme, qui aident le corps à souffrir, en attendant les bonnes grâces de la nature.

Le nageur abandonné en pleine mer mesure son énergie et s'efforce de tous ses muscles pour durer à la surface. Mais que faire, mon Dieu ! s'il n'y a pas de terre à l'horizon,et non plus au delà de l'horizon ?

Cette jambe perdue jusqu'aux moelles semble peu à peu dévorer l'homme qui la porte, et nous la contemplons avec angoisse, et le maître aux cheveux blancs fixe sur elle deux petits yeux bleu-clair, accoutumés à évaluer les choses de la vie, et qui, cependant, hésitent, hésitent...

A mots voilés, je parle à Carré de l'encombrante jambe empoisonnée. Il montre un rire sans dents, et tranche, pour sa part d'un seul coup :

— Si c'est donc qu'elle gêne, la malheureuse, il faudra bien la rogner.

Avec cet assentiment, on s'y décidera sans doute.

★

Cependant, Lerondeau glisse doucement vers le salut.

Couché sur le dos, maintenu dans les linges et la gouttière, emprisonné par les coussins, il a quand même l'air d'un navire que la marée va mettre à flot dès l'aurore.

Il engraisse et, fait surnaturel, semble cependant de plus en plus léger. Il apprend à ne plus gémir, non pas que son âme fragile se hausse, mais parce que la bête est mieux nourrie et plus robuste.

Il a d'ailleurs une conception sommaire de l'énergie. Dès que j'entends son premier cri, dans la salle moite où l'on fait son pansement, je le réconforte du regard, et dis :

— Sois courageux, Marie ! Tâche d'être énergique !

Alors il plisse le front, fait une grimace et demande :

— C'est-il qu'il faut que je dise Nom de Dieu ?

★

La gouttière de zinc dans laquelle repose l'informe jambe de Marie a fini par s'altérer, s'oxyder, se couper aux plis ; aussi ai-je décidé de la changer.

Je la retire, la considère et la jette dans un coin. Marie suit mes gestes d'un regard affolé. Pendant que j'applique la nouvelle gouttière, solide et confortable, mais différente d'aspect, il jette à l'ancienne un regard éloquent qui s'emplit de larmes véritables et abondantes.

Ce changement est une petite chose ; mais, dans la vie des malades, il n'y a pas de petites choses.

Lerondeau pleurera pendant deux jours sa vieille loque de zinc, et il faudra bien du temps pour qu'il cesse de considérer avec méfiance le nouvel appareil, et pour qu'il oublie de lui adresser ces criti-

ques amères et minutieuses que, seul, un « connaisseur » peut comprendre ou inventer.

★

Carré, cependant, ne parvient pas à entraîner la carcasse dans le bel élan de son âme. N'était son regard et sa voix mouillée, tout, en son corps, sent précocement le cadavre.

A travers les jours d'hiver et les longues nuits sans repos, il a l'air de haler une épave.

Il tire... avec ses chants douloureux et ses mots vaillants qui, maintenant, fléchissent et, souvent, chavirent dans le vagissement.

J'ai dû faire son pansement en présence de Marie. L'abondance du travail et l'exiguïté de l'endroit l'exigeaient. Marie était grave et attentif comme lorsqu'on prend une leçon. Il s'agissait bien d'une leçon de courage et de patience. Mais, tout à coup, le maître a chancelé. Au milieu du pansement, Carré a desserré les lèvres, et il s'est mis à se plaindre, malgré lui, sans mesure et sans retenue, abandonnant la partie avec désespoir.

Lerondeau écoutait, plein d'inquiétude; et Carré,

sachant que Marie écoutait, continuait à se plaindre, comme quelqu'un qui a toute honte bue.

★

Lerondeau m'appelle d'un clignement d'œil. Il dit :

— Carré !...

Et puis il se tait.

Je l'interroge et l'encourage silencieusement. Il répète :

— Carré!

Et il ajoute :

— J'ai vu ses escarres! Mon Dieu! Oh! il va mal...

Lerondeau retient très bien les mots du langage médical. Il sait ce que c'est que des escarres. Et il a vu les escarres de Carré. Il en a de semblables sous le siège et sous le talon; mais la larme qui grossit dans le coin de son œil est bien pour Carré.

Et puis, il sait, il sent que ses escarres, à lui, guériront.

★

Mais cela ne vaut rien à Marie d'entendre crier autrui avant que son tour ne soit venu.

Il arrive sur la table avec toutes sortes de préventions. Ses nerfs sont ébranlés, particulièrement irritables.

Dès les premiers gestes, il prélude par des soupirs, et des « Malheureux! Malheureux! », ce qui est sa façon naïve et habituelle de s'apitoyer sur son infortune. Et puis, tout à coup, il crie, comme il n'avait plus crié depuis longtemps. Il crie avec une espèce d'ivresse, il ouvre la bouche largement, et crie de toute la force de sa poitrine, de toute la force aussi, semble-t-il, de son visage qui rougit et entre en sueur. Il crie injustement, au moindre frôlement, d'une façon incohérente et désordonnée.

Alors, cessant de l'exhorter au calme avec de douces et compatissantes paroles, je grossis tout à coup la voix et ordonne à l'enfant de se taire, sur un ton sévère, à coup sûr sans réplique...

L'émotion de Marie tombe tout à coup, comme un champignon de mousse dans lequel on a mis

le doigt. La salle tremble encore de mon ordre impérieux. Une bonne dame, qui ne comprend pas tout de suite, me regarde avec stupeur.

Mais Marie, rouge et craintif, refoule cependant la souffrance indue. Et, tant que dure le pansement, je lui contiens fortement l'âme pour l'empêcher de souffrir en vain, comme d'autres lui serrent et lui maintiennent les poignets.

Et puis, tout à coup, c'est fini. Je lui montre un sourire fraternel qui détend son front comme un arc.

★

Une dame, qui est au moins duchesse, est venue rendre visite aux blessés. Elle exhalait un si violent et si suave parfum qu'elle ne pouvait certainement pas sentir l'odeur de la douleur qui règne ici.

On lui a montré Carré comme un des plus intéressants spécimens de la maison. Et elle le considérait avec un sourire curieux et flétri, auquel les fards conservaient une beauté.

Elle a fait à Carré quelques réflexions patriotiques pleines d'allusions touchant sa conduite au feu... Et Carré a cessé de contempler la fenêtre pour

regarder la dame avec un étonnement respectueux.

Et puis elle a demandé à Carré ce qu'elle pourrait bien lui offrir pour lui faire plaisir. Son geste promettait toutes les richesses du monde.

Carré a fait, à son tour, un beau sourire; il a refléchi, et il a dit modestement :

— Un petit bout de veau avec des pommes nouvelles.

La belle dame a cru qu'il fallait rire. A coup sûr j'ai senti que sa curiosité à l'égard de Carré venait de diminuer brusquement.

★

Un vieillard vient parfois visiter Carré. Il s'arrête devant le lit et prononce avec une figure glacée des paroles pleines d'une bienveillance diffuse.

— Qu'on lui donne tout ce qu'il demande... Qu'on envoie une dépêche à sa famille...

Carré proteste timidement : « Pourquoi donc une dépêche? Je n'ai que ma pauvre bonne femme de mère; ça va lui faire frayeur... »

Le petit vieillard sort de ses bottes luisantes comme une plante bigarrée d'un vase double.

Carré tousse, d'abord pour se donner une contenance, puis parce que la cruelle bronchite en profite pour le secouer.

Alors le vieil homme s'incline, et toutes ses médailles pendent de sa poitrine comme de petites mamelles desséchées. Il s'incline en soufflant, sans quitter le képi chargé d'or, et, avec autorité, il applique sur le cœur de Carré une oreille sourde.

★

La jambe de Carré a été sacrifiée. Elle est partie toute entière, laissant une triste plaie immense au ras du tronc.

C'est une chose bien étonnante que ce qui reste de Carré ne soit pas parti avec la jambe.

Il y a eu une rude journée.

O vie! ô âme! Comme vous tenez à cette carcasse délabrée! O petite lueur à la surface de l'œil! Vingt fois je vous ai vue vous éteindre et renaître. Et vous étiez trop angoissée, trop faible, trop désespérée, pour pouvoir jamais plus refléter autre chose qu'angoisse, faiblesse et désespoir.

★

Pendant la longue après-midi, je vais m'asseoir, entre deux lits, à côté de Lerondeau. Je lui offre des cigarettes, et nous causons. Cela signifie que nous ne disons rien, ou si peu de chose... Mais pour causer avec Lerondeau, il n'est pas nécessaire de parler.

Marie aime bien les cigarettes, mais il aime surtout que je vienne m'asseoir à côté de lui un bout de temps. Quand je passe dans la salle, il frappe d'une façon engageante sur son drap, comme on frappe sur un banc pour prier un ami de s'y poser.

Depuis qu'il m'a raconté sa vie et sa campagne, il n'a plus grand'chose à me dire. Il prend les gâteaux dont sa tablette est chargée, et il les croque d'un air content.

— Moi, voyez, me dit-il, je mange tout le temps.

Et il rit.

S'il s'arrête de manger pour fumer, il rit encore. Puis il y a un bon silence. De temps en temps, Marie me regarde, et il se reprend à rire. Et quand je me lève pour m'en aller, il me dit : « Oh ! vous

n'êtes pas si pressé, on peut causer encore un brin. »

★

La jambe de Lerondeau a été si fort éprouvée qu'elle demeure raccourcie d'une bonne douzaine de centimètres. Voilà ce qu'il en est pour nous, qui la regardons d'en haut...

Mais, pour Lerondeau qui ne l'a vue que de loin, en élevant un peu la tête au-dessus de la table, pendant le pansement, il n'a perçu qu'une faible différence de longueur entre ses deux jambes.

Il a dit philosophiquement :

— Elle est plus courte, mais avec une bonne semelle...

Quand Marie a été mieux, il s'est appuyé sur son coude, et il a compris davantage l'importance de son infirmité.

— Il faudra une très grosse semelle, a-t-il observé.

Maintenant que Lerondeau peut s'asseoir, il juge aussi, de haut, l'étendue des dommages ; mais il est joyeux de sentir reflamber la vie, et il conclut avec enjouement :

— C'est pas une semelle, qu'il faudra, c'est un petit banc.

★

Mais Carré va mal, très mal.

Cette âme robuste devra donc rester seule, car tout la trahit.

Il y avait une jambe intacte. Elle est maintenant roide et gonflée.

Il y avait des bras sains et courageux. Voilà l'un d'eux dévoré d'abcès.

La joie de respirer n'est plus pour Carré, car la toux le fait sauter, férocement, sur son lit.

Le dos, avec quoi l'on se repose, le dos aussi a trahi. Il s'ulcère de place en place ; car l'homme n'est pas fait pour demeurer éternellement sur le dos, mais pour y dormir, après la journée de travail.

Car l'homme n'est pas fait pour souffrir, vraiment, avec ce misérable corps si peu fidèle !

Et le cœur bat avec détresse.

Et le ventre ne va pas bien. Ecoutez même : ce ventre va si mal que Carré n'en a plus été maître, un jour, devant beaucoup de gens réunis...

Malgré nos soins, malgré nos assurances fraternelles, Carré a eu une si grande honte qu'il en a pleuré. Lui qui disait toujours qu'un homme ne doit pas pleurer, lui qui ne pleurait pas au milieu des pires souffrances, il a sangloté de honte pour cette chose ; il a sangloté sans larmes. Et je ne pouvais pas le consoler.

★

Il n'écoute plus tout ce qu'on lui dit. Il ne répond plus à ce qu'on lui demande. Il est souvent absent d'une mystérieuse absence.

Lui qui aimait un si fier langage, il s'exprime et se plaint avec des mots et des cris d'enfant.

Parfois, il remonte des profondeurs et parle.

Il nous entretient de la mort avec une lucide imagination qui ressemble à de l'expérience.

Parfois, il la voit... Et, pour la voir, ses pupilles s'élargissent brusquement.

Mais il ne veut pas, il ne peut pas se décider.

Il lui faut encore souffrir un peu plus.

Dans l'ombre, je m'approche du lit. Son souffle

est si léger que, tout à coup, pris d'inquiétude, j'écoute, la bouche ouverte.

Alors Carré montre soudain ses yeux.

Va-t-il soupirer, crier ? Non ! Il fait encore un sourire et dit tout à coup :

— Que vous avez les dents blanches...

Puis il rêve, comme s'il mourait.

★

Avais-tu rêvé pareil martyre, ô frère, alors que tu poussais la charrue sur ton petit bout de terre brune ?

Te voici, agonisant d'une agonie de cinq mois, enfoui dans ce linge livide, vierge même des récompenses que l'on donne...

Il faut que ta poitrine, il faut que ton suaire soient vierges de la moindre des récompenses que l'on donne, Carré !

Il faut que tu aies souffert sans but et sans espoir.

Mais je ne veux pas que toute ta souffrance se perde dans l'abîme. Et c'est pourquoi je la raconte très exactement.

★

On a descendu Lerondeau dans le jardin. Je l'y trouve campé sur une chaise longue, avec un petit képi posé devant l'œil, à cause du premier soleil de printemps.

Il parle un peu, il fume beaucoup, il rit davantage.

Je regarde sa jambe ; mais, lui, ne la regarde guère ; il ne la sent plus.

Et il l'oubliera plus complètement par la suite, et il finira par vivre comme s'il était naturel à l'homme de vivre avec un membre roide et déformé.

Oublie ta jambe, oublie ton martyre, Lerondeau ! Mais il ne faut pas que l'univers l'oublie.

Et je laisse Marie au soleil, avec une belle teinte rose toute nouvelle sur ses joues tachées de son.

★

Carré est mort au petit matin. Lerondeau nous quittera demain.

MÉMORIAL DE LA VIE DES MARTYRS

I

Si la pudeur était bannie du reste de la terre, elle se réfugierait sans doute dans le cœur de Mouchon.

Je le vois encore arriver, sur son brancard plein de petits cailloux, avec sa capote engluée de boue, et sa belle figure candide d'enfant bien élevé.

— Faut excuser, me dit-il, on ne peut pas être tout à fait propre...

— As-tu des totos? demande l'infirmier en le déshabillant.

Mouchon rougit et se trouble :

— Oh! si j'en avais, ils ne seraient pas à moi, sûrement!

Il n'a pas de poux, mais il a la jambe cassée, « rapport à une torpille ».

On fend la culotte, et je me dispose à faire enle-

ver la chaussure. Mouchon avance la main et propose timidement :

— On pourrait laisser la chaussure.

— Mon gros, on ne peut soigner ta jambe sans enlever la chaussure.

Alors, Mouchon, tout rouge d'émotion :

— Mais, si on enlève la chaussure, ça va sentir...

J'ai souvent songé à cette réponse. Crois-moi, Mouchon, je n'ai pas encore rencontré le prince digne de te déchausser et de laver tes humbles pieds.

II

Du ventre, sort un trousseau de compresses sanglantes et une odeur d'intestin gâté. Avec précaution, le médecin pince les compresses et les tire délicatement au dehors. Un rayon de soleil éclaire la chose, toute la frêle baraque tremble à cause du canon.

— Je suis un grand marchand de porcelaine, ânonne le patient. Vous êtes de Paris, eh bien, moi aussi. Sauvez-moi, et vous verrez : je vous donnerai une belle porcelaine...

Peu à peu, les compresses sortent; les pinces

luisent et le rayon de soleil a l'air de trembler, tant la canonnade est forte, comme tremblent le plancher, les murs, le toit léger, toute la terre, tout l'univers ivre de fatigue.

Tout à coup, issu du fond de l'espace, un miaulement naît, s'enfle, déchire l'air au-dessus de la baraque, et l'obus crève à quelques pas, avec le bruit d'un objet fêlé qui se casse.

Les minces murailles semblent osciller sous la poussée de l'air. Le médecin fait un tout petit mouvement de la tête, comme pour voir, quand même, où l'objet a pu tomber...

Alors le marchand de porcelaine, qui a perçu le mouvement, dit d'une voix paisible :

— Il ne faut pas faire attention à ces petits machins-là, ça n'est pas dangereux... Sauvez-moi seulement, et je vous donnerai une belle pièce de porcelaine, ou de la faïence, comme vous voudrez.

III

La cause du mal, ce n'est pas tant cette jambe broyée, mais plutôt cette petite plaie du bras, par où tant de beau sang est parti.

Avec ses lèvres livides qui ne se distinguent plus du reste de la face, avec ses pupilles noires, immenses, l'homme montre un visage où resplendit une âme intacte qui n'abdiquera qu'au dernier moment. Il examine, presque sévèrement, sans illusion, le désastre de son corps, et, considérant les chirurgiens occupés à se brosser les mains, il prononce d'une voix recueillie :

— Vous direz à ma femme que ma dernière pensée a été pour elle et pour mes enfants.

Oh ! ce n'est pas une question voilée, car, sans attendre, l'homme livre son visage au masque endormeur.

L'écho des paroles solennelles fait encore retentir la salle :

— Vous direz à ma femme...

On ne dupera pas cette mâle figure avec des consolations molles, des mots. La blouse blanche se retourne. Le chirurgien montre des yeux mouillés derrière ses lunettes, et, d'un accent profond, il répond :

— Nous n'y manquerons pas, mon ami.

Le patient cligne des paupières, — comme on agite un mouchoir sur le pont d'un paquebot qui

s'éloigne, — puis, respirant fortement l'éther, il tombe dans un ténébreux sommeil.

Il y demeure à jamais, et nous n'avons pas failli à notre promesse.

IV

Quelques jours avant la mort de Tricot, il lui arriva une chose bien fâcheuse : un petit bouton, une espèce de clou, lui vint sur le côté du nez.

Tricot avait eu de grands malheurs : de ses mains, il ne restait que des souvenirs; mais, surtout, surtout, il portait au côté une grande ouverture qui soufflait comme une bouche fétide, et par où la volonté de vivre fuyait.

Tousser, cracher, chercher avec des yeux ronds d'angoisse une respiration introuvable, ne plus avoir de mains pour se gratter, ne pas pouvoir manger tout seul, et même n'avoir jamais la moindre envie de manger, ce n'est pas une existence; et, cependant, Tricot n'abandonnait pas la partie. Il poursuivait sa propre guerre avec la patience divine d'un homme qui a mené la grande guerre du monde, et qui sait que la

victoire ne viendra pas comme ça tout de suite.

Mais Tricot n'avait ni alliés, ni réserves ; il était tout seul, tout maigre et si épuisé qu'un jour vint où il passa insensiblement de l'état de blessé à l'état d'agonisant.

C'est juste à ce moment qu'il lui poussa un bouton sur le nez.

Tricot avait supporté les plus grandes disgrâces avec courage ; il fut tout d'un coup sans force devant ce mince surcroît de douleur.

— Monsieur, me disait en bégayant de découragement l'infirmier qui le soignait, je vous dis que ce bouton-là, c'est... l'étincelle qui fait déborder le vase...

Et, en vérité, le vase déborda. Cette douleur n'était pas due. Tricot se mit à se plaindre, et, dès cet instant, je le vis perdu.

Je lui demandais plusieurs fois par jour, songeant à toutes ses plaies : « Comment va, petit père? » Et lui me répondait, ne songeant plus qu'au bouton :

— Mal, mal ! Le bouton, il grossit.

En fait, la pointe du bouton devenait blanche, et je voulus la percer d'une aiguille.

Tricot, qui avait supporté sans être endormi qu'on lui ouvrît la poitrine, s'écria, avec des larmes :

— Plus d'opérations, je ne veux plus d'opérations.

Tout le jour il gémit sur son bouton, et c'est la nuit suivante qu'il mourut.

— C'était un mauvais bouton, me dit l'infirmier, c'est ça qui l'a tué.

Hélas! ce n'était pas un « mauvais bouton », mais, sans doute, c'est bien cela qui l'a tué.

V

Mehay a failli mourir, mais il n'est pas mort. Il n'y a donc aucun mal.

La balle a perforé le casque et n'a touché que l'os. La cervelle est toujours bonne. Tant mieux!

Le temps de s'éveiller, de donner quelques hoquets, en souvenir, au chloroforme, et Mehay a regardé d'un œil vif tout ce qui se passe autour de lui.

Trois jours après l'opération, Mehay s'est levé. Il n'y a aucune défense à lui faire sur ce chapitre : il

désobéirait pour la première fois de sa vie. Il ne faut même pas songer à lui retirer ses vêtements, les vêtements ne manquent jamais au brave.

Mehay s'est donc levé, et sa *maladie* a été bel et bien terminée.

Tous les matins, Mehay sort du lit avant le jour, et il saisit un balai. Avec précision et rapidité, il fait la salle nette comme son cœur. Il n'oublie aucun coin, et il sait passer doucement sous les lits sans réveiller les camarades qui dorment, sans importuner ceux qui souffrent! Entre temps, Mehay donne le bassin, ou le « pistolet », et il a toutes les douceurs d'une femme pour aider à se vêtir Vossaert, dont les membres sont gourds et douloureux.

A huit heures, la salle est bien propre, et, comme on va commencer les pansements, Mehay apparaît soudain avec un beau tablier blanc. Il considère attentivement mes mains qui vont et viennent, et il se trouve toujours être à la bonne place pour présenter les compresses à la pince tendue, pour verser l'alcool ou donner un tour de bande, car il a su tout de suite disposer très adroitement une bande.

Il ne dit pas un mot ; il regarde. Le petit peu de son front qu'on voit au-dessous du pansement est ridé d'application, — et il porte les marques bleues où l'on reconnaît les mineurs.

Parfois, c'est aussi son tour de recevoir un pansement. Mais, à peine « servi », il est debout, tablier au ventre, et il s'active silencieusement.

A onze heures, Mehay disparaît. Est-il allé prendre l'air ? Que non ! Le voici de retour avec un grand plateau chargé d'écuelles. Et il fait la « distribution ».

Le soir, il présente le thermomètre. Il aide si bien les infirmiers qu'il leur laisse à peine de besogne.

Pendant ce temps, sous les compresses, les os de son crâne travaillent, et les chairs rouges bourgeonnent. Mais il ne faut pas s'occuper de cela : « Ça se fait tout seul. » L'homme ne peut pourtant pas rester oisif. Il travaille et s'en remet au sang, « qui est sain ».

Le soir, quand une veilleuse éclaire la salle et que j'entre sur la pointe des pieds pour jeter mon dernier coup d'œil, j'entends une voix laborieuse épeler : « B... O... BO, B... I... BI, N... E... NE,

BOBINE... C'est Mehay qui apprend à lire avant d'aller se coucher.

VI

On a laissé une lampe allumée, parce que les hommes ne dorment pas encore et qu'ils fument un peu. Il faut bien voir sa fumée, sans cela on ne fumerait pas...

L'ancienne chambre de la dame de céans fait une salle bien claire et bien propre. Sous les draperies relevées au plafond et voilées de linge blanc, le père Louarn attend, immobile, que ses trois membres brisés se recollent. Il fume une cigarette dont toutes les cendres lui tombent sur la poitrine. Pour excuser les petits tas d'ordures qui font de son lit le désespoir des infirmiers, il me dit :

— Un breton, il faut bien qu'il soit un peu sale.

Je touche aux poids qui tirent sur sa cuisse, et il s'écrie :

— Ma doué ! Ma doué ! Caste ! Caste !

Ce sont des espèces de jurons, à lui, qui font rire tout le monde, et dont il rit le premier. Il ajoute, comme tous les jours :

— Jamais, monsieur le major, tu ne m'as fait mal autant que cette fois.

Puis il se met à rire.

Lens ne dort pas encore, mais il ne parle pas plus qu'à l'ordinaire. Celui-là n'a dit que vingt mots en trois semaines.

Dans un coin, Mehay repète avec patience : P... A... PA ; et l'infirmier qui lui apprend à lire écrase un index sur le petit livre crasseux.

C'est vers Croin Octave, que je vais. Je m'assieds près du lit et garde le silence.

Des grappes de coups de canon se gonflent dans l'espace nocturne, et toute la chambre résonne comme un tambour sensible.

Croin tourne vers moi sa figure perdue dans les compresses, et il sort une jambe en sueur de sous les couvertures, car la fièvre est rude, à cette heure. Il ne dit rien non plus : il sait aussi bien que moi que ça ne va pas ; mais il espère quand même que je partirai sans lui parler...

Non ! Il faut ! Je me penche vers lui et murmure certaines choses.

Il écoute, et son menton se met à trembler, son menton puéril qui porte un petit duvet blond.

Puis, avec l'accent de son pays, il dit d'une voix humide et trébuchante :

— J'ai déjà donné un *œul*, si faut encore que je donne ma main...

Le seul œil qui lui reste se remplit de larmes. Et, comme j'aperçois la main qui n'est pas blessée, je la serre doucement, avant de m'en aller.

VII

Quand j'approche mes doigts de son œil crevé, Croin fait un petit mouvement en arrière.

— N'aie pas peur, lui dis-je !

— Oh ! je n'ai pas peur.

Et il ajoute avec une fierté tranquille :

— Quand on a vécu à la côte 108, on ne peut plus avoir peur de rien.

— Pourquoi recules-tu donc ?

— C'est l'tête qui se recule tout seul. Moi, j'y pense pas.

Et c'est vrai : l'homme n'a plus peur, mais la chair reste craintive.

Quand le bandeau est bien placé, ce qui reste visible du visage de Croin est agréable, jeune, char-

mant. Je le constate avec satisfaction et lui dis :

— Le dégât n'est pas fort grand, de ce côté. On le réparera si bien que tu pourras encore faire des conquêtes.

Il sourit, touche son bandeau, regarde son bras mutilé, semble s'égarer dans des souvenirs et murmure :

— C'est égal, les *filles*... elles viendront plus comme avant...

VIII

— La peau commence à bien recouvrir les bourgeons. Encore quelques semaines, et puis, un pilon! Tu fileras comme un lapin.

Plaquet essaye un menu rire sec qui ne veut dire ni oui, ni non, mais qui traduit une grande timidité, et autre chose encore, de fort trouble.

—Pour le dimanche, tu pourras mettre une jambe artificielle. On enfile dessus une chaussure ; le pantalon cache tout. Impossible de rien y voir.

Le blessé remue doucement la tête, et il écoute avec un léger sourire sans conviction.

— Avec une jambe artificielle, Plaquet, tu peux

te promener, naturellement. Ce sera presque comme avant...

Plaquet remue encore la tête et dit à voix basse :

— Oh ! Je ne me promènerai guère.

Il regarde son corps mutilé et ajoute :

— Je ne sortirai guère de la maison.

— Mais, avec un bon appareil, Plaquet, tu pourras marcher comme tout le monde. Pourquoi ne sortirais-tu pas de la maison ?

Plaquet hésite et se tait.

— Pourquoi ?

Alors, d'une voix imperceptible, il dit :

— Je ne sortirai jamais ; j'aurais honte...

Plaquet portera une médaille sur la poitrine. C'est un brave soldat, et il n'est point sot. Mais il y a des sentiments très compliqués qu'il ne faut pas juger trop vite.

IX

Dans l'angle de la salle, il y a un petit lit de planches qui ressemble à tous les autres petits lits. Mais, caché, enfoui sous les draps, il y a le sourire

de Mathouillet qui ne ressemble à aucun autre sourire.

A force de lancer des grenades, Mathouillet a fini par en recevoir une, et une bonne. Dans cette malheureuse affaire, il a perdu un rein, il a reçu diverses blessures, et il est devenu à peu près sourd. Voilà le lot du bombardier-grenadier Mathouillet.

Le bombardier-grenadier a une douce figure imberbe qui a dû, pendant plusieurs semaines, exprimer beaucoup de souffrances, et qui apprend maintenant à exprimer un peu de bien-être.

Mais Mathouillet entend si mal, quand on lui parle, que, pour toute réponse, il fait un sourire.

Si j'entre dans la salle, le sourire de Mathouillet m'attend et m'accueille. Le pansement fini, c'est avec un sourire que Mathouillet me récompense. Si je regarde la feuille de température, le sourire me suit, non pour m'interroger : Mathouillet a confiance, mais pour me dire une foule de choses muettes que je comprends très bien. A cause de cette malheureuse surdité, la conversation est difficile, — du moins la conversation comme la pratique tout le monde. — Nous deux, heureusement,

n'avons pas besoin des mots. Depuis longtemps, certains sourires nous suffisent. Et Mathouillet sourit, non pas seulement avec ses yeux, ou avec sa bouche, mais avec son nez, avec son menton sans barbe, avec son grand front uni, bordé des cheveux pâles du Nord, avec tout son tendre visage d'enfant mâle.

— Maintenant que Mathouillet se lève, il mange à table, avec les camarades. Pour l'appeler à table, Baraffe pousse un cri aigu, qui émeut l'oreille du bombardier-grenadier.

Il arrive, traînant ses espadrilles, et il examine toutes les figures qui rient. Comme il n'entend guère, il hésite à s'asseoir, et son sourire, cette fois, trahit de l'embarras, de la confusion.

De très près, je dis à voix haute :

— Tes camarades t'appellent à table, petit gars !

— Oui ! oui ! répond-il ; seulement parce qu'ils savent que je suis sourd, ils essayent, des fois, de me bourrer le mou...

Ses joues s'enflamment d'une vive rougeur, à cause de cette confidence imprévue. Puis il se décide à s'asseoir, non sans m'avoir interrogé de son plus affectueux sourire.

X

De Paga, on aurait dit, naguère, c'est un type. Maintenant, on dit : c'est un numéro. Cela signifie qu'il n'a pas une façon ordinaire de considérer et de pratiquer la vie ; et comme ici la vie se réduit à une pure question de souffrance, cela signifie qu'il ne souffre pas comme tout le monde.

Dès le début, pendant les durs moments où le blessé reste plongé dans la stupeur et l'abdication de soi-même, Paga s'est signalé par de remarquables excentricités.

Une jambe gauche cassée, un pied droit endommagé, voilà ce qu'il y avait au tableau pour Paga.

Or, la jambe n'allait pas du tout. Chaque matin, avec de petits yeux ronds décolorés, le bon patron regardait fixement les chairs boursouflées, et il disait : « Allons ! Attendons encore à demain... »

Paga ne voulait pas attendre.

Rouge de fièvre, les mains tremblantes, son accent méridional exalté par un délire naissant, il disait, dès qu'on venait le voir :

— Mon désir ! Mon désir ! Vous connaissez mon désir, monsieur le major...

Puis, plus bas, avec une espèce de passion :

— Je veux qu'on la coupe, vous entendez ! Je veux qu'on la coupe, cette jambe. Oh ! je ne serai heureux que lorsqu'elle sera coupée. Monsieur le major, coupez, coupez !

On n'a rien coupé du tout, et les affaires de Paga se sont très bien arrangées. Je suis même persuadé que cette jambe a dû redevenir une chose très convenable.

Il faut dire que Paga a compris qu'il s'était mêlé de ce qui ne le regardait pas. Il n'en a pas moins continué à donner des conseils impératifs sur la façon dont il entendait être soigné.

— Ne tirez pas sur les compresses ! Je ne veux pas ! Vous entendez, monsieur le major ! Ne tirez pas, Je ne veux pas !

Alors il se mettait à trembler, nerveusement, de tout son corps, et il disait :

— Je suis très calme. Oh ! Oh ! Je suis très calme. Voyez, Michelet, voyez, Brugneau, voyez, sergent, je suis calme. Monsieur le major, voyez : je suis tout à fait calme.

Cependant, sous un mince filet d'eau, les compresses se décollaient tout doucement, et Paga murmurait entre ses dents :

— Il tire... Il tire... Oh ! le cruel ! Je ne veux pas, je ne veux pas.

Et, brusquement, les joues allumées de carmin :

— Ça y est ! Ça y est ! Voyez, Michelet, voyez, Brugneau : les compresses sont décollées. Sergent ! sergent ! les compresses sont décollées.

Il battait des mains, saisi d'une allégresse furtive, pour redevenir soudain anxieux et ordonner, avec un gros pli entre les sourcils :

— Pas de teinture d'iode aujourd'hui, monsieur le major. Enlevez cette pince, monsieur le major, Enlevez !

Cependant la pince implacable faisait son travail, la teinture d'iode remplissait froidement son office ; alors Paga hurlait :

— Vite ! vite ! Embrasser ! Embrasser !

De ses deux bras lancés comme des tentacules, il balayait le vide et agrippait au hasard la première blouse qui passait. Il attirait à lui, et il embrassait, il embrassait...

C'est ainsi qu'il lui arrivait de couvrir de baisers

les mains de Michelet, objets peu recommandables pour cet usage. Michelet disait en riant :

— Ben, finis : j'ai les mains sales.

Et le pauvre Paga d'embrasser les bras nus et velus en disant avec angoisse :

— Si les mains sont sales, les bras sont bons.

Hélas! que sont-ils devenus, tous ceux que, pendant des jours et des nuits d'inquiétude et de patient labeur, j'ai vus peu à peu se dégager du sombre empire de la nuit et renaître à la joie? Qu'est devenu le tison poudreux à qui une haleine fervente finissait par arracher des étincelles ?

Qu'êtes-vous devenues, vies précieuses, pauvres âmes extraordinaires, pour qui j'ai livré tant d'obscures grandes batailles, et qui êtes reparties dans l'aventure ?

Vous, Paga, petit bonhomme, où êtes-vous ? Vous souvient-il encore du temps où je faisais vos deux pansements à tour de rôle, et où vous me disiez avec sévérité :

— La jambe, aujourd'hui ! La jambe seulement : Ce n'est pas *jour de pied.*

XI

On reconnaît le sergent Lécolle à une immense barbe noire qui ne saurait rendre farouche la plus douce figure du monde.

Il est arrivé le jour où mourait le petit Delporte, et, à peine sorti du noir sommeil, il n'a eu qu'à ouvrir les yeux pour voir mourir Delporte.

Je suis allé lui parler, à plusieurs reprises. Il avait l'air si défait, sa longue barbe était si triste que je lui ai répété sur tous les tons :

— Sergent, votre blessure n'est pas grave.

Chaque fois, il secouait la tête comme pour dire que cela ne l'intéressait qu'à moitié, et il tentait de fermer les yeux.

Lécolle est trop nerveux : il n'a pas pu fermer les yeux, et il a vu mourir Delporte, et il lui a fallu voir toute la mort de Delporte ; car, quand on est blessé à l'épaule droite, on ne peut pas se coucher autrement que sur l'épaule gauche.

Le salle était comble, je n'ai pas pu changer le sergent de place, et j'aurais pourtant voulu qu'il fût au moins seul, tout le jour, avec sa propre douleur.

Maintenant Lécolle va mieux; il va mieux sans exubérance, avec une gravité qui connaît et prévoit les à-coups de la fortune.

Lécolle était sténographe, « dans la vie ». Nous ne sommes plus « dans la vie », mais le bon sténographe conserve des principes. Quand on fait le pansement, il regarde attentivement la petite montre qui est fixée à son poignet.

Il gémit par intervalles, et s'arrête tout à coup pour dire :

— Cinquante secondes, aujourd'hui, pour décoller les compresses. Hier, vous aviez mis soixante-douze secondes.

Son premier mot, après l'opération, n'a-t-il pas été :

— S'il vous plaît, combien de minutes ai-je dormi?

XII

J'aperçus Derancourt, pour la première fois, dans la salle voisine de la chapelle. On venait d'y débarquer tout un groupe de mutilés qui rentraient d'Allemagne, après une longue captivité.

Ils étaient là cinquante au moins à regarder, avec des yeux ravis, les murs, les bancs, le téléphone, tous les modestes objets de cette salle d'attente, tous ces objets qui, sous la lumière de France, sont tellement plus beaux que dans le féroce exil.

La salle d'attente semblait transformée en un musée de la misère : des aveugles, des amputés, des paralytiques, des visages ravagés par le fer et la poudre.

Un gros garçon disait, en levant avec effort son bras déformé :

— Je les ai roulés : ils ont cru jusqu'au bout que j'étais vraiment paralysé. J'ai bonne mine, mais c'est qu'ils nous ont envoyés huit jours à Constance, pour nous faire la cerise...

Un type sec et noiraud marchait de long en large, en remorquant son pied inerte à l'aide d'une ficelle qui courait le long de son pantalon ; et il riait :

— Je marche core plus avec mon poignet qu'avec mon arpion. Messieurs, messieurs qui veut tirer la ficelle à polichinelle ?

Tous portaient un habillement baroque, fait de nippes militaires et de hardes civiles rapiécées.

Sur un banc étaient rangés quinze ou vingt bonshommes qui avaient bien une douzaine de jambes à eux tous... C'est là que j'aperçus Derancourt. Il tenait ses béquilles d'une main, et regardait autour de lui, en lissant distraitement sa longue moustache blonde.

Derancourt devint mon ami.

Il avait une cuisse amputée qui n'achevait pas de se guérir ; il portait aussi une multitude d'autres blessures qui s'étaient à peu près cicatrisées pendant sa captivité.

Derancourt ne parlait jamais de lui-même, et encore moins de son infortune. Par ses camarades, je sus qu'il avait combattu sous Longwy, sa ville natale, et que, grièvement blessé, il était demeuré neuf jours sur le champ de bataille. Il avait vu périr à ses côtés son père, venu pour lui porter secours, puis, en compagnie du cadavre, il était demeuré couché, tourmenté par un rêve délirant où neuf jours et neuf nuits s'étaient succédé, comme un vertige tissu de ténèbres et d'éblouissements. Les matins, il avait sucé l'herbe humide qu'il pouvait saisir en étendant les mains...

Par la suite, il avait souffert en Allemagne, et,

enfin, il revenait en France, mutilé, couvert de plaies, sachant sa femme et ses enfants sans ressource et sans appui dans la terre envahie.

De tout cela, Derancourt ne disait mot. Il ne savait, semblait-il, pas se plaindre, et promenait sur la misère environnante un regard grave, plein d'expérience, et qu'on eût dit un peu froid sans la mobilité frémissante des traits.

Derancourt ne jouait jamais, ne riait guère, recherchait la solitude, et passait des heures à tourner lentement la tête de côtés et d'autres, en contemplant le plafond et les murailles comme quelqu'un qui voit des choses au dedans de soi...

Un jour vint où il fallut opérer Derancourt pour faire de son moignon de cuisse une chose utilisable.

On l'étendit sur la table. Il restait calme, maître de lui comme à son ordinaire, regardant les préparatifs de l'opération avec une espèce d'indifférence.

On lui mit la compresse de chloroforme sous le nez; il fit deux ou trois grandes inspirations et, alors, il se passa une chose étrange : Derancourt se mit à sangloter d'une façon affreuse et à parler

de tout ce dont il ne parlait jamais. La douleur contenue pendant des mois et des mois se répandit ou plutôt éclata en lamentations désespérées, désespérantes.

Ce n'était pas l'ivresse décousue, la rebellion musculaire, animale, des gens que l'on précipite dans ce genre de sommeil. C'était l'écroulement, sous un choc léger, d'une volonté trop tendue. Derancourt s'était, pendant des mois, fortifié contre le désespoir, et, tout d'un coup, il cédait, il s'abandonnait avec des mots déchirants et des larmes. Le flot se retirait soudain, dévoilant le fond horrible et tourmenté des mers...

Nous avions cessé de nous brosser les mains, et nous demeurions béants, la gorge serrée, pénétrés de tristesse et de respect.

Alors quelqu'un dit :

— Vite! Vite! Du chloroforme! Assommez-le d'un seul coup, qu'il dorme!

XIII

— On ne reste pas paralysé pour un petit trou dans le dos... Je vous dis que ce n'est rien qu'une

méchante balle. Mais il faut me l'enlever, monsieur le major. Il faut me l'enlever, et il n'y paraîtra plus.

Ainsi parle un zouave qui gît, depuis trois jours, inerte, sur sa couchette.

— Si vous saviez comme je suis fort. Regardez-moi ces bras ! Il n'y a pas mon pareil pour décoller un sac, et, toc! sur le dos. Cent kilos ! D'un seul coup...

Le médecin considère le torse musclé, et sa figure exprime de la compassion, du regret, de la gêne, et, peut-être, un certain désir de s'en aller...

— Mais il y a cette balle qui m'empêche de remuer les jambes. Il faut me l'enlever, monsieur le major, il faut me l'enlever !

Le médecin jette un regard sur les jambes paralysées, sur le ventre gros, déjà privé de vie. Il sait que la balle a brisé l'épine dorsale et coupé le cordon profond de la moelle qui portait l'ordre et la loi à toute cette chair désormais inanimée.

— Opérez-moi, monsieur, le major. Voyez, avec ma santé, je guérirai, je guérirai très vite.

Le médecin balbutie des choses vagues : l'opération serait trop grave pour le moment, il vaut mieux attendre...

— Non, non, ne craignez rien ! J'ai une très forte santé. Ne craignez rien, l'opération réussira très bien.

Toute cette rude figure est contractée par l'idée fixe. La voix s'adoucit : la confiance aveugle et la supplication lui prêtent un timbre imprévu. Une volonté si opiniâtre rapproche et mêle les gros sourcils, l'âme fait un tel effort que l'immobilité des jambes apparaît soudain comme intolérable. Ciel ! Faut-il *vouloir* à ce point pour n'être pas même le maître de son corps ?

— Oh ! Opérez-moi ! Opérez-moi ! Vous verrez comme je serai content.

Le médecin tortille le drap autour de son index ; puis, parce qu'un blessé gémit dans la salle voisine, il se lève, il dit qu'il va revenir, et il s'en va, il s'enfuit.

XIV

C'est au pied du grand escalier que s'est tenue la délibération entre les dieux ennemis.

Le goumier venait de mourir. C'était ce goumier que, sous un hangar, l'on voyait gravement ac-

croupi au milieu d'autres arabes magnifiques. En ce temps-là, ils avaient des bottes de cuir carminé et de majestueux manteaux rouges. Ils demeuraient assis en rond, contemplant, du fond de leurs turbans, l'immensité de la boue abreuvée par le ciel d'Artois. Aujourd'hui, ces gens-là portent le casque d'ocre et montrent une silhouette de guerrier sarrasin.

Le goumier venait de mourir, frappé au ventre par son gracieux cheval blanc.

Il y avait à l'ambulance un infirmier musulman, sorte de négociant cossu, engagé volontaire. Oh ! en lui, rien que d'européen, de parisien même; mais, dans la barbe grise et frisée, un sourire charnu, plein de malice, et ce regard particulier des gens qui sont de l'autre côté de la Méditerranée.

Rachid « fit très bien les choses ». Il avait retrouvé des mots de son pays pour soigner le moribond et lui avait prodigué les consolations qu'il faut aux gens de par là.

Quand le goumier fut mort, il disposa le suaire lui-même, à sa façon ; puis il alluma une cigarette et se mit en peine de trouver Monet et Renaud.

Faute de place, l'ambulance, alors, n'avait pas

de morgue. On exposait les cadavres dans la chapelle du cimetière, en attendant que la fosse fût prête. Le cimetière militaire s'était installé dans l'enceinte de l'église, à même le cimetière civil, et, en quelques semaines, il l'avait envahi comme un cancer et menaçait de le dévorer.

Rachid avait pensé à tout et c'est pourquoi il cherchait Monet et Renaud, prêtres catholiques, infirmiers de seconde classe.

La rencontre eut lieu au pied du grand escalier. Penché sur la rampe j'écoutais et je regardais le conciliabule des dieux ennemis.

Monet avait une trentaine d'années, un beau regard sombre et une barbe drue d'où sortait une pipe. Renaud portait un peu de côté une mince figure de séminariste.

Monet et Renaud écoutaient gravement, comme des gens qui décident au nom du Père. Rachid plaidait pour son mort avec une éloquence sinueuse, enveloppée d'un nuage de tabac :

— On ne pouvait pas laisser le corps de l'arabe sous un fourgon, dans les rafales de pluie... Cet homme était mort pour le pays, à son poste... Il avait droit à tous les honneurs et c'était déjà

grande privation que de ne lui pouvoir donner les funérailles qu'il eût sûrement eues dans son pays.

Monet approuvait de la tête et Renaud, la bouche à moitié ouverte, cherchait une formule.

Elle vint et fut celle-ci :

— Eh bien, monsieur Rachid, portez-le à l'église : c'est la maison de Dieu pour tout le monde.

Rachid s'inclina, avec une déférence parfaite, et il s'en retourna vers son mort.

Oh ! Il s'occupa très bien de toutes choses. Il avait fait son affaire de cet enterrement. Il fut la famille, le maître de cérémonie, presque le prêtre.

Le corps du goumier fut donc exposé dans la chapelle, recouvert du vieux drapeau déteint et d'une poignée de chrysanthèmes.

C'est là qu'on vint le prendre pour le porter *en terre sainte*, avec tous les camarades.

Monet et Renaud étaient parmi nous quand on le descendit dans la fosse. Avec beaucoup de dignité Rachid représentait tous ceux de là-bas. Il tenait à la main quelque chose qu'il planta dans la terre avant de s'en aller. C'était ce croissant de bois blanc, fiché au bout d'un bâton, et qu'on voit encore, au

milieu des croix vermoulues, dans l'ombre du clocher de L...

La même pourriture y travaille à confondre et réconcilier les vieux emblèmes et les vieux dogmes.

XV

Nogue est courageux, mais normand ; cela donne au courage une forme particulière qui n'exclut ni la réserve, ni la prudence, ni la modération dans les termes.

Le jour de sa blessure, il a supporté une opération préliminaire avec un calme réel. En soulevant son bras brisé, je lui disais :

— Souffrez-vous beaucoup ? Et il desserrait à peine les mâchoires pour répondre :

— Ben ! Peut-être...

Les jours suivants, la fièvre est venue, et un certain malaise avec. Nogue ne mangeait pas et quand on lui demandait s'il sentait un peu d'appétit, il hochait la tête :

— J'cré ben qu'non.

Bref, ce bras était cassé très haut, la blessure

avait vilain aspect, la fièvre était vive et l'on a jugé qu'il fallait prendre une décision.

— Mon pauvre Nogue, lui ai-je dit, nous ne pourrons absolument rien faire de ce bras-là. Laissez-vous amputer, soyez raisonnable.

Si l'on avait attendu la réponse, Nogue serait mort. Sa figure a exprimé une vive contrariété ; mais il n'a dit ni oui, ni non.

— Ne craignez rien, Nogue. Je vous garantis le succès de l'opération.

Alors, il a demandé à faire son testament. Le testament fait, Nogue a été porté sur la table, et opéré, sans avoir formulé ni assentiment ni refus.

Dès le premier pansement, Nogue a regardé son épaule saignante et a dit :

— Vous n'auriez pas pu, des fois, conserver quand même un petit bout de bras ?

Heureusement tout s'est parfaitement arrangé.

Au bout de quelques jours le blessé a pu s'asseoir dans un fauteuil. Tout son être trahissait une véritable résurrection, mais sa langue restait circonspecte.

— Eh bien ! vous voyez, cela va très bien !

— Heu... ça pourrait aller mieux...

Jamais il ne s'est résigné à souscrire, nettement, même après coup, à une décision qui lui avait conservé la vie. Quand on lui disait : « Vous voilà tiré d'affaire », il se réservait :

— Faudrait vère, faudrait vère...

Il a guéri et nous l'avons envoyé dans l'intérieur. Depuis, il nous a écrit, « pour affaires », des lettres prudentes qu'il signait : « un pauvre mutilé... »

XVI

Lapointe et Ropiteau se rencontrent toujours à la salle de pansements. Ropiteau y arrive sur un brancard, et Lapointe sur ses pattes, gaillardement, en soutenant son coude qui va « plutôt bien ».

Posé sur la table, le pansement de la cuisse ouvert, Ropiteau attend qu'on s'occupe de lui, en regardant une mouche d'hiver qui marche au plafond, lentement, comme une vieille personne accablée de tristesse.

Dès que les plaies de Ropiteau sont découvertes, Lapointe, qui s'y connaît, engage la conversation :

— Quoi c'est qu'on t'met là-dessus ?

— Ben, rien que de l'alcool jaune.

— C'est la plus forte ! Elle pique, mais elle fortifie très bien la chair. Moi, c'est toujours l'éther.

— L'éther, ça pue !

— Ça pue, mais on s'y fait. Ça chauffe le sang. T'as pus d'tubes?

— On a enlevé le dernier mardi.

— Moi non plus, j'ai pus d'tubes. Attends voir, mon pote, que j'regarde. Est-ce que ça démange?

— Oui, c'est comme des rats qui mordraient.

— Si c'est comme des rats, ça biche. Moi aussi, c'est comme des rats. T'as pas envie d'gratter?

— Oui, mais on m'a dit qu'faut pas.

— Justement, faut pas... Mais tu peux toujours taper un tout petit coup avec le doigt, su l'pansement. Ça soulage.

Lapointe se penche et examine les grandes plaies de Ropiteau.

— Mon vieux, c'est rien bath comme chair, c'est rien bath ! Moi aussi, c'est bath. J'vais te montrer ça t't à l'heure. C'est rouge, la peau revient bien ; mais, dame, elle est mince, mince !

Lapointe s'assied pour qu'on coupe son panse-

ment, puis il fait un demi-tour à droite vers Ropiteau.

— Tu vois, ça boulotte.

Ropiteau admire sans réserve :

— Y a pas à tortiller : c'est pépère comme plaie.

— Et pis, tu sais, il en est sorti de la saloperie de là-dedans !

A ce moment, la pince qui va et vient couvre les plaies de compresses, et c'est fini.

— A la revoyure ! dit Lapointe à son coude en lui jetant un dernier regard. Et il ajoute en gagnant la porte :

— Y a les foutus doigts qui veulent pas marcher. Mais j'men fous. Maintenant, j'serai facteur ; c'est décidé !

XVII

Bouchentou n'était pas très communicatif. De ses origines, nous ne savions rien. Quant à ses projets, il les avait trahis en présentant, un jour, à la signature du médecin-chef un papier sollicitant l'autorisation d'ouvrir un café maure à Médéa, dès

sa guérison... Autorisation que le médecin-chef n'avait pas cru pouvoir lui donner.

Bouchentou avait subi une longue torture pour conserver un bras partiellement désossé et dont on escomptait néanmoins quelques services. Il criait comme les autres, et son cri était : « Mohabdi ! Mohabdi ! » Il disait à l'approche de la pince : « Mets pas ça là-dedans ! » et s'en tenait le reste du temps à un silence fait de dignité et de paresse. Dans la journée, on le voyait errer par les salles, soutenant de sa main valide le bras fantôme emmailloté. Le soir, il apprenait à jouer aux dames, parce que c'est un jeu muet, grave et qui demande de la réflexion.

Or, un jour que Bouchentou, assis sur une chaise, attendait que son pansement fût refait, le pauvre adjudant Figuet se mit à se plaindre, avec une voix qui n'était plus que l'ombre de sa voix, comme son corps n'était plus que l'ombre d'un corps.

Figuet rampait alors sur les pentes d'un calvaire où il devait bientôt tomber, une fois de plus, et pour ne plus se relever.

Un courage, une endurance invraisemblables

sombraient là dans un désespoir que rien ne semblait plus devoir adoucir.

Figuet se mit donc à se plaindre, et tout le monde, dans la salle, fit semblant de s'appliquer à la besogne et de ne rien entendre, parce que, quand un tel homme gémissait, on avait l'impression que c'était la fin de tout.

Bouchentou tourna la tête, vit l'adjudant, saisit soigneusement, de sa main droite, son bras mollusque et se mit en route. A petits pas, il vint jusqu'à la table où l'homme souffrait.

Tendant le cou, sa grande carcasse voûtée toute contractée d'attention, il regardait les plaies, le pus, les linges souillés, le visage tranchant de maigreur, et sa figure de bois bis exprimait laborieusement toutes sortes de sentiments.

Alors Bouchentou fit une chose toute simple : il abandonna le bras désossé, tendit à Figuet sa main droite, saisit les phalanges transparentes et les serra.

L'adjudant cessa de se plaindre. Tant que dura cette étreinte silencieuse, il cessa de se plaindre et peut-être de souffrir. Bouchentou laissa là sa main droite aussi longtemps qu'il fallut.

J'ai vu cela, Bouchentou, mon frère. Je ne l'oublierai pas. J'ai vu aussi pendre et peser comme une guenille inerte, ce douloureux bras gauche qu'il t'avait bien fallu lâcher, pour avoir une main à donner.

XVIII

Avoir plus de quarante ans, être un commerçant sérieux, posé dans tout son quartier, être à la tête d'une prospère maison de comestibles, et recevoir deux éclats d'obus — respectivement dans la fesse gauche et dans le dos, — c'est un grand malheur, et c'est pourtant ce qui est arrivé à M. Lévy, fantassin et territorial.

C'est à cause de son âge et de son air respectable, que je n'ai jamais tutoyé M. Lévy ; c'est peut-être aussi pour conserver une autorité dont je sentais un grand et particulier besoin.

Monsieur Lévy n'a pas été toujours « un bon malade ». Il m'a, dès l'abord, supplié de ne le toucher « à aucun prix ».

J'ai passé outre et j'ai fait les choses nécessaires. Monsieur Lévy, pendant toute cette affaire, ror-

flait, bien entendu. Mais il s'est finalement réveillé, il a poussé quelques cris puissants et m'a stigmatisé du nom de « bourreau ». — Bien !

Alors je lui ai montré les gros éclats de fonte retirés, respectivement, de son dos et de sa fesse. Monsieur Lévy a eu aussitôt les yeux pleins de larmes, il a prononcé quelques paroles émues à l'adresse de sa famille, puis il m'a pressé les mains avec force : « Merci, merci, cher docteur ! »

Depuis, Monsieur Lévy a souffert, c'est vrai. Il y a les mèches ! Et aussi ces abominables tubes de caoutchouc que l'on enfonce dans les plaies... Monsieur Lévy, à genoux, prosterné, la tête dans son polochon, a souffert chaque jour, et pendant plusieurs jours, sans stoïcisme, sans résignation. Je me suis entendu appeler « assassin », et encore, et plusieurs fois, « bourreau ». — Bien !

Néanmoins, parce que je voulais que M. Lévy guérisse, j'ai renouvelé les mèches et vérifié soigneusement les fameux tubes de caoutchouc.

Ainsi, chaque jour, j'ai eu finalement les mains pressées avec chaleur et je me suis entendu dire : « Merci, merci, cher docteur ! »

Enfin Monsieur Lévy a cessé de souffrir et il s'en

est tenu à des doléances mignardes de petite maîtresse ou d'enfant grondé. Mais, maintenant, personne ne le prend plus au sérieux. Il est devenu la joie de la salle : il sait si bien rire, dès que le pansement est fini, il est si naturellement gai, si enjoué, que je cherche quelle contenance prendre quand, faisant allusion au passé, il me dit, avec son regard où il y a de la bonhomie, de la fierté, de la candeur et beaucoup, beaucoup de malice :

— J'ai tant souffert ! tant souffert !

XIX

Celui-là n'est pas le bel et grave arabe sorti d'un conte des *Mille et une nuits ;* c'est une sorte de petit monstre brun, au front en corniche, au poil épars et disgracieux.

Il est couché sur la table, et il pousse des cris, parce que son ventre lui fait mal et que la hanche est toute tuméfiée. Que lui dire ? Il n'entend rien, il ne comprend rien ; il est épouvanté, étranger, pitoyable...

A bout de ressources, je tire une cigarette et la lui place entre les lèvres. Toute sa figure change.

Entre deux doigts osseux, il saisit délicatement la cigarette ; il a une façon de la tenir qui est extraordinaire d'élégance et d'aristocratie.

Pendant que le pansement s'achève, le pauvre homme fume gravement, lentement, avec une distinction de prince oriental ; puis, d'un geste négligent, il jette la cigarette avant de l'avoir consumée à moitié.

Alors, redevenu soudain animal, il crache sur mon tablier et m'embrasse la main comme un chien en répétant quelque chose qui ressemble à « Bouia ! Bouia ! »

XX

Gautreau avait l'air d'une bête de somme. Il était pesant, carré, puissant de la base et majestueux de l'encolure. Ce qu'il pouvait porter sur son dos aurait écrasé un homme ordinaire ; il avait de gros os, si durs que l'éclat d'obus qui vint lui heurter le crâne n'y fit qu'une fêlure et n'alla pas plus avant. Gautreau arriva seul à l'ambulance, à pied ; il s'assit sur une chaise, dans un coin, en disant :

— Pas pressé, c'est guère qu'un écourchon.

On lui donna une tasse de thé au rhum. Alors il se mit à fredonner :

En courant par les épeignes
J'métios fait un écourchon,
Et en courant par les épeignes
Et en courant après not'couchon.

— Toi, lui dit Monsieur Boussin, toi, tu es un homme. Viens voir ici...

Gautreau pénétra dans la salle d'opérations en disant :

— Ça fait drôle de marcher sur le sec en sortant du margouillat. Vous pouvez voir : c'est guère qu'un écourchon. Maintenant, on sait jamais : peut rester des berluques là-nedans.

Le père Boussin sonda la plaie et sentit l'os fêlé. C'était un vieux chirurgien qui avait ses idées sur la douleur et le courage. Il décida :

— Je suis pressé ; tu es un homme. J'ai quelque petite chose à te faire. Tu vas t'agenouiller là et ne pas bouger.

Quelques minutes après, Gautreau était à genoux, cramponné au pied de la table. Il avait la tête couverte de linges sanglants et le père Boussin, ciseau

en main, lui frappait sur le crâne, à petits coups de maillet, comme un sculpteur. Gautreau disait :

— Monsieur Bassin, Monsieur Bassin, vous me faites mal.

— C'est pas Bassin, c'est Boussin répondait calmement le vieil homme.

— Possible que c'est Boussin...

Un silence suivait, et Gautreau d'ajouter soudain :

— Monsieur Bassin, ça tue ce que vous bricolez à !

— Pas de danger !

— Monsieur Bassin, je vous dis que ça tue !

— Encore une seconde !

— Monsieur Bassin, vous m'enfoncez des clous dans la tête, c'est pas bien...

— C'est presque fini.

— Monsieur Bassin, j'en ai assez !

— C'est justement fini, dit le praticien en posant ses instruments.

Gautreau eut la tête empaquetée dans du coton et sortit de la salle.

— N'est pas méchant le vieux, dit-il en riant ; mais frapper comme ça, avec un marteau... C'est pas que ça fait mal... ça fait pas grand'chose com-

me mal. Mais ça tue, j'connais ça! ça tue, et c'est des histoires que j'veux pas.

XXI

Il n'y a qu'un homme au monde qui sache tenir la jambe d'Hourticq, c'est Monet.

Hourticq, qui est du midi, crie désespérément : « Oh! cette *jammbe*! cette *jammbe*!» Et son regard anxieux cherche quelqu'un qui n'est pas son médecin, mais Monet, son infirmier. Quel qu'il soit, le médecin fera toujours ces choses que les médecins font. Monet seul saura prendre le talon, puis le pied, à deux mains, lever la jambe doucement, et la tenir en l'air aussi longtemps que cela est nécessaire.

Il paraît qu'il y a des gens qui jugent cette histoire ridicule. Ce sont tous des jaloux qui envient la situation de Monet et voudraient bien montrer qu'ils savent aussi tenir convenablement la jambe d'Hourticq. Mais je ne suis pas là pour favoriser les ambitieux. Dès qu'on m'apporte Hourticq, j'appelle Monet. Si Monet est occupé, eh bien, j'attends. Il vient, il saisit la jambe, et Hourticq ne crie plus. C'est parfois long, très long ; Monet a de grosses

gouttes de sueur au front. Je sais pourtant qu'il ne donnerait sa place pour rien au monde.

Quand Mazy est arrivé à l'ambulance, Hourticq, qui n'est pas un égoïste, lui a dit tout de suite, à mi-voix :

— C'estaussi une *jammbe*, toi ? Tâche donc de demander Monet pour qu'il te la tienne.

XXII

Si Bouchard ne s'ennuyait pas, il ne serait pas trop malheureux, car il est très endurant, et il a bon caractère. Mais il s'ennuie, il s'ennuie, doucement, sans se plaindre. Il est trop malade pour jouer ou causer. Il ne sait plus dormir, il sait seulement contempler le mur et ses pensées qui se promènent sur le mur, avec lenteur, comme des chenilles.

Le matin, je viens avec une sonde, et, quand la blessure de Bouchard est pansée, je lui mets la sonde, car, par malheur, il ne peut plus s'acquitter tout seul de certaines fonctions.

Un petit filet de liquide trouble coule lentement dans la cuvette. Bouchard a croisé ses mains sous

sa nuque, et regarde avec une sorte d'intérêt. Pendant que l'opération se poursuit je dis au patient :

— Je ne t'ai pas fait mal ? Ce n'est pas trop désagréable ?

Bouchard fait un sourire mélancolique et remue la tête :

— Non, ma foi non ! Même, ça m'amuse plutôt ce que vous faites là. Ça me fait passer un moment : la journée est si longue...

XXIII

Pensées de Ruffin Prosper.

... Vingt dieux ! qu'on est mal dans leur voiture ! Mais qui est-ce donc qui gémit comme ça ? C't'assommant ! Et pis, tout ça ne serait pas arrivé si seulement on avait amené le jus à l'heure. C't'égal, un méchant 77...oh ! non ! qui c'est qui gémit comme ça ? vingt dieux ! encore une secousse ! Non, non ! eh ! l'homme, on n'est pas de la salade. Attention là-nedans ; moi, j'ai les rognons démolis...

Tiens, voilà quelque chose qui me dégoutte sur le nez. Des fois, là-haut, eh ! çui-là qu'est au-dessus,

c'est pas toi qui ferais tes besoins, des fois? Répond pas, çui-là... C'est encore bien peut-être du sang, c'te saloperie-là.

Allons bon, en v'la un qui recommence à geindre comme une andouille. Non, mais, d'hazard, c'est-il pas moi? Tiens donc, c'est moi qui crie comme ça! Oh! c'est plutôt ballot, c'était moi qui faisais tout ce foin-là et j'm'en apercevais pas. Oh là, mon Dieu, c'est drôle de s'entendre crier comme ça...

Ah! voilà qu'elle s'arrête, leur sacrée auto.

Tiens, le soleil! Qu'est-ce que c'est que c't' arbre-là? Connu : c'est un vernis du Japon. Eh! faudrait voir, on est jardinier, mon pote! Oh làlà, làlà, les reins, les reins! Qu'est-ce qu'elle dira de ça, Félicie?

Attention, voilà Félicie qui descend au lavoir. Elle fait semblant de pas me regarder... Je vais filer derrière la haie de sureaux. Félicie! Félicie! J'ai un morceau de 77 dans le rognon... Moi, je l'aime mieux avec son corsage bleu...

Mais quoi donc que vous me mettez sur le nez, vous autres? Ça pue, ça pue, j' vous dis. J'étouffe, j' vous dis. Félicie! Félicie! Mets ton corsage bleu

avec des pois blancs, ma petite Féli... Ah! mais... Ah! mais...

Oh! déjà les cloches de la Pentecôte! Mon Dieu, mon Dieu! déjà les cloches de... les cloches de... les cloches de.....

XXIV

Je me souviens très bien de lui, quoiqu'il n'ait pas été longtemps des nôtres. Je pense même que je ne pourrai jamais l'oublier, et cependant il est resté si peu de temps parmi nous...

Quand il est arrivé, nous lui avons dit qu'une opération était nécessaire, et il a fait un mouvement de la tête, comme pour dire : « C'est votre affaire, et non pas la mienne. »

Il a été opéré, et, dès le réveil, il est reparti dans un rêve des yeux qui était comme un beau délire muet et hautain.

Sa respiration était si encombrée par le sang qu'elle ressemblait à un gémissement ; mais son regard était plein d'une sérénité étrange. Ce regard n'a jamais été avec nous.

Plusieurs fois, j'ai dû découvrir et panser ses

plaies,et *ces plaies-là levaient souffrir*...Pourtant, jusqu'à la fin, il a paru étranger à tout, même à sa propre souffrance.

XXV

— Entrez par ici. Vous pourrez le voir encore une fois.

J'ouvre la porte et pousse le grand artilleur blond dans la pièce où vient de mourir son frère.

Je tire le drap et découvre le visage du cadavre. La chair est encore tiède.

Le grand gaillard a l'air d'un paysan. Il tient son casque à deux mains et contemple les traits fraternels avec des yeux pleins d'étonnement et d'horreur. Puis, tout à coup, il se met à crier :

— Pauvre André! Pauvre André!

Ce cri d'un homme fruste est inattendu, et il est grand comme la voix des anciens tragiques chantant le thrène du héros.

Alors il laisse tomber son casque, se jette à genoux auprès de la couchette funèbre, saisit dans ses mains le visage du mort et l'embrasse doucement, doucement, longuement, avec un petit bruit

des lèvres, comme quand on embrasse la main d'un bébé.

Je le saisis par le bras et l'entraîne. Son rude corps est secoué par des sanglots qui ressemblent à des hennissements; il est aveuglé par les larmes et se heurte à tous les meubles. Il ne sait plus que se lamenter, d'une voix hachée :

— Pauvre André! Pauvre André!

XXVI

La Gloriette est au milieu des pins. Je soulève un pan de toile, et il est là.

Malgré les plaques livides de la peau, malgré la roideur des traits et l'absence, à jamais, du regard, c'est bien le visage familier.

Que de temps il a souffert pour avoir le droit d'être enfin cette chose qui ne souffre plus!

Je tire le suaire. Le corps n'est pas encore trop touché par la corruption. Les pansements sont à leur place, comme avant. Et, comme avant, voici qu'en écartant ce drap, je songe au regard qu'il va me jeter à l'instant de la souffrance...

Il n'y a plus de regard, il n'y a plus de souf-

france, il n'y a même plus d'instants. Seule, seule, l'inimaginable éternité...

Pour qui cette humide brise d'automne dont claque la toile tendue devant la porte ? Pour qui cette rumeur marine des pins et les rais de clarté traversés d'un vol d'insecte ? Pour qui ce meuglement de canon mêlé désormais au paysage comme un des bruits de la nature ? Pour moi seul, pour moi qui suis seul ici avec le mort.

Le cadavre est encore si proche de l'homme vivant que je ne peux me décider à *être seul*, que je ne peux me décider à penser comme quand on est seul.

Et puis, vraiment, nous avons passé trop de jours à espérer, à patienter ensemble, et, si tu le veux bien, mon camarade, je dirai : à souffrir ensemble. Nous avons passé trop de jours à souhaiter la fin de la fièvre, à scruter la plaie, à chercher la cause profonde du désordre. Tous deux frémissants, toi de ressentir la souffrance et moi de te l'infliger parfois.

Nous avons passé tant de jours, souviens-toi, corps sans âme, tant de jours dans l'attente naïve de cette médaille méritée... Mais, pour être sur la

liste, il paraît qu'il faut avoir donné un œil ou un membre, et voici que toi, tout d'un coup, tu as donné la vie. La médaille n'était pas venue, car elle arrive moins vite que la mort.

Tant de jours! Et nous voici encore tous les deux, pour la dernière fois.

Allons! Je suis venu pour certaine besogne. Je suis venu pour savoir enfin certaines choses que ton corps peut me dire maintenant.

J'ouvre la boîte. Comme naguère, je coupe le pansement avec les ciseaux luisants. Et je suis sur le point de te dire, comme naguère : « Si je te fais mal, préviens-moi. »

XXVII

Au bord du champ de betteraves, à quelques pas de la route, dans le sable blanc de la Champagne, c'est là qu'on voit un cimetière.

Des branches de jeunes bouleaux lui font une clôture rustique qui n'enferme rien, mais laisse errer le vent et les yeux. Il y a un porche semblable à ceux des jardins normands. On a planté, près

de l'entrée, quatre sapins qui sont morts debout, comme des soldats.

C'est un cimetière d'hommes.

Dans les villages, autour des églises, ou sur les beaux coteaux, parmi les vignes et les fleurs, il y a d'antiques cimetières que les siècles remplissent avec lenteur et où la femme repose à côté de l'homme et l'enfant à côté de l'aïeul.

Mais le cimetière que voici ne doit rien à la vieillesse et à la maladie. C'est un cimetière d'hommes jeunes et forts.

On peut lire leurs noms sur les cent petites croix pressées qui répètent tout le jour, en un chœur silencieux : « Il y a donc quelque chose de plus précieux que la vie, il y a donc quelque chose de plus nécessaire que la vie... puisque nous sommes ici. »

MORT DE MERCIER

Mercier est mort, et j'ai vu son cadavre pleurer... Je ne croyais pas qu'une pareille chose fût possible.

On venait de laver son visage et de peigner ses cheveux gris.

Je lui dis :

— Vous n'avez pas quarante ans, mon pauvre Mercier, et vos cheveux sont déjà presque blancs.

— C'est que ma vie a été bien pénible et que j'ai eu beaucoup de chagrin. J'ai tant travaillé, tant travaillé ! Et j'ai eu si peu de chance...

Il y a de douloureuses petites rides sur toute sa figure; mille déceptions ont laissé là des traces indélébiles. Pourtant ses yeux sourient sans cesse; parmi les traits flétris, ses yeux resplendissent d'une candeur insigne et d'un si pur espoir !

— Vous me sauverez, et peut-être serai-je plus heureux dans l'avenir.

Je dis : « Oui. » Et je pense « Hélas ! Non! Non ! »

Mais voici qu'il m'appelle, tout à coup. Un grand cerne bistré se creuse autour des yeux souriants. Son front ruisselle d'une sueur livide.

— Venez! venez, dit-il, il me prend quelque chose de terrible. Sûrement, je vais mourir.

Nous nous empressons autour du pauvre corps paralysé. Le visage seul travaille à traduire l'angoisse. C'est à peine si les mains remuent un peu sur le drap. La mitraille a séparé tout le reste des sources vivantes.

Nous nous empressons, mais je sens son cœur qui chancelle, sa bouche qui fait de rudes efforts pour demander une goutte, une goutte seulement à la coupe immense de l'air.

Peu à peu, il échappe à la géhenne. Je devine que sa main fait un mouvement pour retenir la mienne.

— Restez auprès de moi, me dit-il, j'ai peur...

Je reste auprès de lui. La sueur tarit sur son front. L'affreux malaise s'évanouit. L'air coule à nouveau dans la poitrine misérable. Le doux regard n'a pas cessé de sourire.

— Vous me sauverez quand même, dit-il ; j'ai

eu une vie trop malheureuse pour mourir déjà, n'est-ce pas, monsieur ?

Je lui presse la main pour lui donner confiance, et je sens que sa dure main est heureuse dans la mienne. J'ai plongé mes doigts dans sa chair, son sang a coulé sur mes doigts, cela suffit à créer de forts liens entre deux hommes.

Le calme semble tout à fait revenu. Je lui parle de son beau pays. Il était boulanger dans un hameau du Cantal. J'y suis passé, jadis, en voyageant, au temps de la paix. Nous nous souvenons ensemble de l'odeur des genévriers, par les jours d'été, sur les pentes vertes, et des fontaines minérales, au goût merveilleux, qui jaillissent dans la montagne.

— Oh ! dit-il, je vous verrai toujours.

— Vous me verrez, Mercier ?

C'est un homme très simple, il cherche à s'exprimer et ajoute seulement :

— Dans les yeux... je vous verrai toujours dans les yeux...

Que voit-il donc encore ? Quelle autre chose se reflète tout à coup dans ses yeux ?

— Je crois... Oh ! voilà que ça recommence.

C'est vrai : la crise recommence. Elle est terrible. Quoi que nous fassions, elle terrasse la victime, et, cette fois-ci, nous ne pourrons rien...

— Je sens que je vais mourir, dit-il.

Les yeux souriants supplient encore :

— Mais vous me sauverez, vous me sauverez!

Je vois déjà Mercier défiguré par la mort.

Il dit :

— Restez auprès de moi.

Oui ! je resterai auprès de toi, et je serrerai ta main. Ne puis-je faire que cela pour toi ?

Voilà les narines qui battent. Il est dur d'avoir été malheureux pendant quarante ans et de renoncer pour toujours à l'humble joie de sentir l'odeur amère des genévriers...

Voilà les lèvres qui se contractent et retombent peu à peu, si tristement. Il est dur d'avoir souffert pendant quarante ans et de ne pouvoir étancher sa dernière soif avec l'eau merveilleuse des fontaines qui jaillissent sur nos montagnes...

La sueur, la sueur noire coule à nouveau du front blême. Oh! qu'il est dur de mourir après quarante ans de fatigues, sans avoir pris le temps d'éponger ce front toujours incliné vers la tâche !

Le sacrifice est immense et l'on ne peut pas choisir son heure : il faut le consentir dès que la voix s'élève, qui le réclame.

Il faut que l'homme pose son outil et se lève en disant seulement : me voici !

Oh ! qu'il est dur de quitter cette vie faite toute entière de travail et de douleur !

Les yeux sourient encore faiblement. Ils sourient jusqu'à la dernière seconde.

Il ne parle plus. Il ne respire plus. Le cœur a butté, butté, puis il demeure inerte comme un coursier fourbu.

Mercier est mort. Ses pupilles s'élargissent solennellement sur un abîme vitreux. Tout est fini. Il ne sera pas sauvé...

Alors, des yeux du mort, sourdent de grandes larmes qui lui coulent sur les joues. Je vois ses traits se crisper pour pleurer pendant toute l'éternité.

Je garde encore pendant de longues minutes la main du cadavre entre mes mains.

A VERDUN

FÉVRIER-AVRIL 1916

Nous remontions à marches forcées vers le Nord, à travers le pays de France semblable à un funèbre jardin planté de croix. Nous n'avions plus aucun doute sur la destination qui nous était réservée ; chaque jour, depuis notre débarquement à B***, les ordres nous enjoignaient de presser notre mouvement à la suite des unités combattantes du corps d'armée. Celui-ci se contractait, se ramassait en hâte, sa tête engagée déjà en pleine mêlée, sa queue serpentant encore sur les routes, à travers le champ de bataille de la Marne.

Une fin de février humide et glaciale, avec des rafales de grésil et un ciel furieux, hideux, vautré au ras du sol. Partout des tombes, uniformément décentes, ou plutôt réglementaires, avec l'écusson

tricolore ou mi-parti noir et blanc, et des chiffres. Souvent, de vastes bas-fonds inondés, d'où les croix émergeaient à peine, entre les peupliers, comme des gens qui étendent les bras pour ne point sombrer. Beaucoup d'anciens villages, des ruines humbles, irrémédiables. Et, pourtant, là-dessus, de place en place, des baraques étiques, planches et tuiles, exhalant une mince fumée et abritant une lumière timide, un essai de recommencer la vie comme autrefois, à la même place qu'autrefois. Par hasard, un hameau que la tornade avait à peu près respecté, et que nous trouvions hypertrophié par l'afflux des populations voisines.

Au delà de P***, notre marche, entravée par la confluence des convois et des corps de troupe, devint fort pénible, sans cesser d'être rapide. Réservées aux masses militaires qui doivent aller vite, arriver tôt et frapper soudainement, les grandes routes nous étaient interdites. De tous les points de l'horizon convergeaient des multitudes disciplinées, avec leur arsenal de choses formidables, roulant dans une odeur de benzol et d'huile surchauffée. A travers cette cohue ordonnée, nos convois

se faufilaient tenacement, et avançaient. On voyait, sur les pentes des collines, ramper d'abord, comme un clan de termites en voyage, les brancardiers et leurs chiens tirant les brouettes à blessés, puis les colonnes d'infirmiers, boueux, exténués, puis les fourgons d'ambulance, que chaque semaine de guerre surcharge un peu plus, et que les chevaux halaient au milieu d'un brouillard de sueur.

Parfois, tout cela s'arrêtait à un croisement de voies, et les ambulances laissaient passer devant elles des choses pressées : celles qui doivent tuer, de trapus mortiers gris emportés à toute vitesse dans un grondement métallique.

Une halte, un coup de vin trempé de pluie, le temps de s'étrangler avec un morceau de « boule » rassie, et on repartait, songeant à la halte suivante, à un endroit sec, à une heure de vrai sommeil.

Peu après C***, nous commençâmes à rencontrer des émigrants. Les choses en furent grandement compliquées, et le spectacle y gagna certaines ressemblances odieuses avec les scènes du début de la guerre, les scènes de la grande retraite.

Longeant le bord des routes, les chemins vicinaux, les pistes à travers champs, ils fuyaient la

région de Verdun,évacuée par ordre. Ils poussaient des rosses misérables, engageaient jusqu'aux moyeux, dans les ornières, des voitures précaires où l'on voyait des matelas, des édredons, ce qu'il faut pour le dormir et le manger et, aussi, une cage où des oiseaux pépiaient. De village en village ils cherchaient un gîte introuvable, mais ne se plaignaient pas, disant seulement :

— Vous allez à Verdun ? Nous, nous venons de X***. On nous a forcés à partir. On a bien du mal à trouver où s'installer.

Des femmes passèrent. Deux d'entre elles traînaient une petite voiture d'enfant dans laquelle le bébé dormait. Il y en avait une toute jeune, et une âgée. Elles relevaient leur jupe à cause de la boue. Elles portaient de petits souliers de ville et,à chaque pas, enfonçaient, comme nous,dans la fange,parfois jusqu'à mi-jambe.

Tout le jour nous croisâmes de tels cortèges. Je ne me souviens pas d'avoir vu pleurer une seule de ces femmes ; elles paraissaient effarées et terriblement lasses.

Cependant, le bruit du canon devenait plus ample et plus régulier. Toutes les routes que l'on décou-

vrait dans la campagne portaient pareillement une charge d'hommes et de machines. De place en place, des chevaux, crevés à la peine, gonflaient au pied des talus. On percevait une grande rumeur faite de piétinements, de grincements, du bruit des moteurs et d'une foule de gens qui parlent et mangent en marchant.

Tout à coup, nous débouchâmes, à la lisière d'un bois, sur une hauteur d'où l'on découvrait tout le champ de bataille. C'était une immense étendue de plaines et de coteaux, tachée par les bois gris de l'hiver. De longues fumées d'incendies, orientées par le vent, se couchaient sur le paysage. Et d'autres fumées, minuscules, multicolores, jaillissaient du sol partout où pleuvaient les projectiles. Rien que cela : des fumées, de brèves lueurs sensibles en plein jour, et une théorie de ballons captifs, témoins immobiles et attentifs de toutes choses.

Mais, déjà, nous descendions la côte et les divers plans de paysage s'enfonçaient les uns derrière les autres. Au moment de passer un pont, j'aperçus, dans un groupe de soldats, un ami que je n'avais pas vu depuis la guerre. Comme nous ne pouvions

nous arrêter, il marcha quelques temps à mes côtés et nous consacrâmes ces minutes à nous souvenir d'anciennes choses. Puis il me quitta et nous nous embrassâmes, bien que cela ne nous fût jamais arrivé au temps de la paix.

La nuit tomba. Sentant que c'était la dernière grande étape, nous encouragions les hommes exténués. A R***, je perdis ma formation. J'étais arrêté sur le bord de la route, appelant dans la nuit... De l'artillerie passait, m'inondant de boue jusqu'au visage. Enfin, je retrouvai les miens et la marche reprit, à travers des villages illuminés par les feux de bivouac qui palpitaient sous une pluie battante, à travers une campagne ténébreuse que les éclairs de la canonnade montraient soudain couverte d'une multitude d'hommes, de chevaux et d'objets guerriers.

C'était le 27 février. Entre 10 et 11 heures du soir, nous arrivâmes auprès d'un hôpital installé dans des baraques de planches, et qui fonctionnait fébrilement. Nous étions à B***, hameau misérable sur lequel les Allemands devaient, le lendemain, jeter une trentaine d'obus monstrueux qui ne tuèrent pas une souris.

Nuit dans la paille. Enorme ronflement de cinquante hommes terrassés par la fatigue. Puis le réveil, et, de nouveau, la boue liquide jusqu'aux chevilles. La grande voie étant interdite à nos fourgons, discussion nerveuse à l'issue de laquelle nous nous séparâmes : les voitures à la recherche d'un détour par les chemins de terre, nous, les piétons, arpentant les bas-côtés de la route sur laquelle se ruaient, dans les deux sens, des files de camions automobiles pressés comme les wagons d'un immense train.

Depuis minuit, nous savions où nous allions nous installer, le faubourg de G... n'était plus qu'à une heure de marche. Dans les champs, à droite et à gauche, étaient parquées des troupes coloniales au casque terreux, elles revenaient du feu et paraissaient étrangement silencieuses. En face de nous, la ville, à moitié cachée, pleine de craquements et d'échos. Au delà, les collines de Meuse, sur lesquelles on distinguait les maisons des villages et la chute continuelle de la mitraille. Nous longeâmes une prairie jonchée de meubles abandonnés, de lits, de caisses, toute une fortune qui semblait les débris d'un hôpital. Enfin nous

arrivâmes aux premières maisons et on nous indiqua l'endroit où nous étions attendus.

★

Il y avait deux bâtiments de briques, étagés et reliés par un couloir vitré; le reste de l'enceinte était occupé par des constructions de bois. Derrière, des vergers, des jardins, les premières maisons du faubourg. Devant, un mur de parc, une prairie, une voix ferrée, et *la Route*, l'admirable et terrible route qui pénètre la ville à cet endroit même.

Des groupes de petits blessés clopinaient vers l'ambulance; le mouvement incessant des automobiles entretenait une circulation fiévreuse de fourmilière attaquée.

Comme nous abordions les pavillons, un médecin vint au devant de nous :

— Arrivez, arrivez ! Il y a là du travail pour un mois.

C'était vrai. L'odeur et les plaintes de plusieurs centaines de blessés nous assaillirent aussitôt. L'ambulance n°***, que nous venions relever, était aux prises avec la besogne depuis la veille, sans

parvenir à l'entamer sensiblement. Les traits tirés par une nuit de travail désespéré, médecins et infirmiers allaient, venaient, choisissaient dans le tas des blessés, et en soignaient deux pendant qu'il en arrivait vingt.

En attendant notre matériel, nous visitions les pavillons. Quelques jours auparavant, on traitait encore là des contagieux. Une désinfection hâtive avait laissé les lieux saturés d'une vapeur de formol qui déchirait la gorge sans parvenir à masquer l'ignoble odeur des hommes entassés. On les voyait rassemblés par tas dans les pièces, autour des poêles, étendus sur les couchettes des dortoirs ou effondrés sur le dallage des corridors.

Dans chaque salle du bâtiment inférieur, il y en avait trente ou quarante, de toutes armes, qui somnolaient, geignaient et sortaient de temps à autre pour gagner péniblement les latrines ou chercher, un « quart » à la main, quelque chose à boire.

Au fur et à mesure que nous avancions dans notre visite, le spectacle s'aggravait : on avait refoulé dans les salles du fond et dans le pavillon supérieur une quantité de grands blessés qui se

mirent à hurler dès que nous entrâmes. Beaucoup étaient là depuis plusieurs jours. La brutalité des événements, la relève des unités, la surabondance du travail, tout contribuait à créer une de ces situations qui désemparent et débordent les meilleures volontés.

Nous ouvrions une porte, et, aussitôt, les hommes qui gisaient là se mettaient à crier de toutes leurs forces. Certains, couchés sur leur brancard, au ras du sol, nous saisissaient par les jambes et suppliaient que l'on s'occupât d'eux. Quelques infirmiers affolés s'élançaient au hasard, mais n'arrivaient pas à satisfaire aux besoins d'une si vaste souffrance. Je me sentais à tout instant agrippé par ma capote, et une voix me disait :

— Je suis ici depuis quatre jours ! Faites mon pansement, je vous en supplie.

Et comme je répondais que j'allais revenir tout de suite, l'homme se mettait à pleurer :

— Ils disent tous qu'ils vont revenir, et ils ne reviennent jamais...

Parfois, un homme tourmenté par le délire nous tenait au passage des propos incohérents. Parfois, nous tournions autour d'un lit silencieux pour voir

la figure du blessé, mais il n'y avait plus là qu'un cadavre.

Chaque salle inspectée montrait la même détresse, soufflait la même haleine d'antiseptiques et d'excréments, car l'infirmier n'arrivait pas toujours assez vite, et beaucoup d'hommes se souillaient sans y prendre garde.

Je me rappelle une petite chambre abandonnée, en désordre ; sur la table, un bol de café au lait avec du pain trempé; par terre des babouches de femme et, dans un coin, des objets de toilette avec des cheveux blonds... Je me rappelle un réduit où un blessé, en pleine méningite, criait sans arrêt : 27, 28, 29... 27, 28, 29... en proie à une étrange persécution des nombres. Je vois une cuisine où un soldat troussait un poulet blanc... Je vois un sous-officier de tirailleurs algériens arpentant le couloir,

Vers midi, le médecin-chef arriva, suivi des

camarades et de nos voitures. Avec lui, je repris la visite des pavillons pendant qu'on déballait le matériel. Je m'étais emparé d'une seringue, en attendant le couteau, et m'occupais à distribuer de la morphine. La besogne apparaissait immense et chaque minute l'augmentait. En hâte, nous commencions à nous la partager, à répartir les rôles. Les cris de la souffrance nous masquaient une canonnade formidable. Auprès de moi, un homme que je connaissais pour énergique et résolu disait entre ses dents : « Non ! Non ! tout plutôt que la guerre ! »

Mais il fallait d'abord mettre de l'ordre dans l'enfer.

★

En quelques heures, cet ordre apparut et régna. Nous étions fourbus par les journées de marche et les nuits de mauvais sommeil ; mais les hommes posèrent le sac et se jetèrent sur la besogne avec un courage silencieux qui semblait exalter les natures les moins généreuses. Le premier effort dura trente-six heures pendant lesquelles chacun donna

la mesure de ses forces sans plus songer à soi-même.

Quatre salles d'opérations avait été aménagées. Les blessés y étaient apportés, sans arrêt et, là, une volonté grave et prudente statuait sur l'état de chacun, son sort, son avenir... Devant le flot débordant de la besogne, il fallait, avant que de saisir le couteau, se recueillir profondément, et décider du sacrifice qui assurait la vie ou donnait quelque espoir pour la vie. En une seconde de réflexion efficace, il fallait entrevoir et peser toute une existence d'homme, puis agir avec méthode et audace.

Dès qu'un blessé quittait la salle, un autre prenait sa place ; pendant les préparatifs de l'opération, nous allions choisir à l'avance et classer les patients, car beaucoup n'avaient plus besoin de rien, ils voguaient au delà des possibilités humaines et attendaient, dans l'hébétude, les bonnes grâces de la mort.

Le mot *intransportables*, ayant été prononcé, orientait tout notre travail. On évacuait les blessés susceptibles d'attendre encore quelques heures les soins nécessaires et d'aller les chercher plus loin. Mais, en entendant ronfler les automobiles, tous

voulaient partir, et l'on voyait des hommes supplier qu'on les emportât et entrer dans l'agonie tout en assurant qu'ils se sentaient assez forts pour voyager...

Quelques-uns racontaient leur histoire; la plupart demeuraient silencieux. Ils désiraient s'en aller ailleurs... ou surtout dormir, boire. Les besoins naturels prenaient le dessus et leur faisaient oublier la douleur des plaies. Je me souviens d'un malheureux à qui l'on demandait s'il souhaitait quelque chose... Il avait une grave blessure de poitrine et attendait d'être examiné. Il répondit timidement qu'il désirait uriner, et quand l'infirmier revint en courant avec le « pistolet », l'homme était mort.

La grandeur du devoir immédiat nous avait complètement distraits de la bataille voisine et de la tumultueuse canonnade. Pourtant, vers le soir, des détonations formidables secouèrent furieusement les pavillons. Un petit train blindé était venu s'installer non loin de nous. On en voyait sortir le col d'un canon de marine qui, d'instant en instant, lançait une large langue de flamme, avec un bruit de catastrophe.

Le travail s'accélérait au cœur même du vacarme. Des tonnes d'eau avaient été lancées dans les couloirs, emportant la boue, le sang, tous les résidus des salles où l'on opérait. Les opérés étaient reportés dans des couchettes où l'on avait mis des draps blancs. Les fenêtres ouvertes laissaient entrer un air vif et pur, et l'on voyait la nuit tomber sur les coteaux de Meuse peuplés d'éclairs et de fracas.

Quelquefois, un blessé nous apportait des nouvelles fraîches de la bataille. Avec des gémissements, il contait le bombardement incroyable, la résistance obstinée, les contre-attaques en pleine tourmente.

Tous ces hommes simples achevaient leur récit par les mêmes mots, surprenants à cette heure d'angoisse :

— Ils ne peuvent plus passer, maintenant...

Puis ils se reprenaient à gémir.

Pendant les plus dures semaines de la bataille, c'est de la bouche de ces malheureux que nous recueillîmes, entre deux cris, les paroles les plus extraordinaires de confiance et d'espoir.

La première nuit passa dans cette presse. Le

matin nous vit en face d'un labeur encore énorme, mais classé, divisé, à moitié résolu.

Un officier supérieur vint nous rendre visite. Il paraissait soucieux :

— L'endroit est repéré, me dit-il. Pourvu que que vous ne vous trouviez pas forcés de travailler sur vous-mêmes ! Sûrement, vous serez bombardés à midi...

Nous ne pensions plus à cette prophétie quand elle se réalisa.

Vers midi, l'air fut déchiré de sifflements aigus, et une dizaine d'obus tombèrent dans l'enceinte de l'ambulance, perforant un des bâtiments, mais épargnant les hommes. Ce fut le début d'un bombardement irrégulier et à peu près continu, qui ne nous visait sans doute pas spécialement, tout en nous menaçant sans cesse.

Pas de caves. Rien que les minces murailles. Le travail se poursuivit.

Avec le troisième jour, une accalmie permit à notre organisation de se parfaire. L'ennemi accablait la ville et les lignes d'un bombardement opiniâtre. Notre artillerie répondant coup pour coup, par salves furieuses, une sorte de muraille grondante

s'éleva autour de nous qui nous semblait comme un rempart... En fait, l'afflux des blessés décrut. Nous venions de recevoir des hommes qui avaient combattu en rase campagne, comme aux premiers jours de la guerre, mais sous un orage de projectiles réservés jusqu'alors à la destruction des forteresses. Notre camarade D... arrivait du champ de bataille, à pied, livide, soutenant son coude broyé. Il bégayait une histoire tragique : son régiment avait tenu ferme contre un mascaret de feu ; des milliers d'obus énormes étaient tombés dans un étroit ravin, et il avait vu des membres accrochés aux taillis, une dispersion féroce des corps humains. Les hommes étaient restés à leur place, et puis s'étaient battus...

Un quart d'heure après son arrivée, D..., remonté, réconforté, considérait, sur la table d'opération, la large plaie de son bras et nous entretenait calmement de son avenir bouleversé.

Vers le soir de ce jour, nous pûmes sortir du pavillon et respirer, quelques minutes, un air non souillé.

Le bruit était souverain, comme ailleurs le silence. Il remplissait l'espace jusqu'aux nues. Nous en étions imprégnés, et presque ivres...

Une quinzaine de ces ballons captifs que les troupiers appellent des « saucisses » formaient un demi-cercle aérien, et veillaient...

De l'autre côté des collines, veillaient pareillement les ballons allemands, dans le brouillard violacé, à l'orient.

La nuit vint et les ballons demeurèrent fidèlement à leur poste. Nous étions au centre d'un cirque de feu, tissu par tous les éclairs de la canonnade. Au sud-ouest, pourtant, une brèche noire s'ouvrait, et l'on sentait là comme un couloir libre vers l'intérieur du pays et vers le silence. A quelques centaines de mètres de nous, un carrefour continuellement visé par l'ennemi retentissait du choc des obus, assénés sur le sol avec violence, comme des marteaux. Nous trouvions souvent à nos pieds des éclats d'acier, encore chauds et qui, parfois, semblaient, dans l'ombre, légèrement phosphorescents.

★

A compter de ce jour, une adroite combinaison de nos heures et de nos moyens nous permit de prendre à tour de rôle quelques instants de repos.

Toutefois, pour cent raisons, le sommeil m'était chose impossible et, pendant plusieurs semaines, j'oubliai ce que c'est que dormir.

Je me retirais donc de temps en temps dans la chambre qui avait été désignée pour mon ami V... et moi-même, et je m'étendais sur un lit, en proie à une fatigue voisine de l'égarement ; mais le bruit continuel des sabots et des souliers, dans le couloir, maintenait l'esprit en éveil et les yeux ouverts. Par rafales s'élevait le chœur des blessés : il y avait toujours en traitement, dans les salles voisines, une douzaine de blessés du crâne à qui la méningite arrachait des hurlements monotones ; il y avait les blessés du ventre qui se lamentaient pour obtenir une boisson interdite ; il y avait encore les blessés de poitrine, que secouait une toux basse, encombrée par le sang, et tous ceux qui geignaient, dans l'attente d'un repos impossible...

Alors je me relevais et retournais travailler, ma grande crainte étant de ne plus me trouver, par excès de fatigue, l'œil assez sûr et la main assez prompte, en face du terrible devoir.

Les nuits surtout, le bombardement reprenait, par bourrasques.

L'air, froissé par les projectiles, miaulait comme un chat furieux ; les détonations se rapprochaient puis s'éloignaient, méthodiquement, comme les pas d'un géant qui eût monté la garde autour de nous, au-dessus de nous, sur nous.

Chaque matin, les infirmiers profitaient d'un instant de répit pour courir inspecter les nouveaux *entonnoirs* et en déterrer les fusées d'obus... Je méditais le mot charmant du médecin auxiliaire M..., que nous avions soigné pour une blessure à la tête, et qui m'avait dit, pendant que je le reconduisais à son lit et que nous entendions les éclatements proches :

— Les marmites ! Ça tombe toujours à côté...

Toutefois, pour beaucoup de blessés, ce perpétuel vacarme était intolérable. Ils nous suppliaient, avec des larmes, de les expédier ailleurs ; ceux que nous gardions étant précisément incapables de supporter le moindre déplacement, il nous fallait les consoler et les conserver quand même. Certains, terrassés par la fatigue, dormaient tout le jour. D'autres montraient un flegme extraordinaire, peut-être empreint d'un léger délire, tel ce blessé de l'abdomen que je pansais un matin, et qui, m'ayant

vu tourner la tête au bruit d'une explosion qui défonçait le champ voisin, m'expliqua tranquillement que « ces machins-là n'étaient pas dangereux ».

Une nuit, je vis accourir un gendarme au visage ensanglanté.

Il agitait une lanterne qui lui servait à régler la circulation des voitures et il s'obstinait à répéter candidement que l'ennemi avait repéré son quinquet et l'avait couvert de mitraille. En fait, il n'avait que de menues écorchures. Il partit, lavé, pansé, mais pour nous revenir le surlendemain, tué, cette fois, d'un gros éclat de fonte qui avait pénétré par l'œil.

Il y avait une *salle des entrées*, où se faisait le triage. Dix fois par jour, on pensait l'avoir vidée, avoir épuisé ce réservoir de misère ; mais on la retrouvait, chaque fois, pleine à nouveau, et comme pavée de brancards boueux sur lesquels des hommes soufflaient et attendaient.

A cette antichambre faisait face une *salle d'évacuation*, elle paraissait moins lugubre que l'autre, encore qu'elle fût aussi nue et non plus claire ; mais les blessés y étaient propres, opérés, pansés de blanc, réconfortés de boissons chaudes, et de

toutes sortes d'espoir, car ils avaient déjà échappé aux premiers choix de la mort.

Entre les deux salles, un scribe vivait dans le courant d'air, en proie à une paperasserie indispensable et abrutissante.

Au début, pendant trois jours et trois nuits, le même homme demeura ancré à cette besogne ingrate jusqu'à l'heure où on le vit enfin, le visage décomposé, presque fou d'avoir sans relâche étiqueté cette misère avec des noms et des chiffres.

★

Les premiers jours de mars furent frais, avec des alternatives de neige et de coups de soleil. Quand l'air était pur, nous l'entendions vibrer de la vie des avions et retentir de leurs combats. La pulsation sèche des mitrailleuses, le tir incessant des shrapnells formaient au-dessus de nous comme un dôme crépitant. Les aéroplanes allemands accablaient nos parages de bombes qui sifflaient longuement avant que d'éventrer le sol ou les maisons. L'une d'elles vint tomber à quelques pas de la salle où j'opérais un blessé du crâne. Je me souviens du

bref regard que je lançai au dehors, et des cris et de la fuite à toutes jambes des hommes sous les fenêtres.

Un matin, je vis un avion, qui croisait au-dessus des coteaux de Meuse, traîner tout à coup derrière lui, comme une comète, une épaisse chevelure de fumée noire, puis descendre à pic avec une belle flamme claire, éclatante malgré le soleil. Et je songeais aux deux hommes qui vivaient cette chute.

La situation militaire s'améliorait de jour en jour, mais la bataille ne cessait pas d'être rude. Les « calibres » employés par l'ennemi pour la destruction des hommes créaient des plaies effroyables, assurément plus cruelles, dans l'ensemble, que celles dont nous avions eu le spectacle pendant les vingt premiers mois d'une guerre sans pitié dès sa conception. Tous les médecins ont pu remarquer l'atroce succès remporté, en si peu de temps, par le perfectionnement des engins de dilacération. Et nous admirions amèrement que l'homme pût aventurer son fragile organisme à travers les déflagrations d'une chimie à peine disciplinée, qui atteint et dépasse en brutalité les puissances aveugles de la nature. Nous admirions surtout qu'une chair aussi

délicate, pétrie d'harmonie, créatrice d'harmonie, supportât, sans se désagréger aussitôt, de tels chocs et de tels délabrements...

Beaucoup d'hommes nous arrivaient avec un ou plusieurs membres complètement arrachés, et ils arrivaient vivant encore... Certains portaient non pas une, mais parfois trente, quarante blessures et même davantage. Nous examinions chaque corps avec méthode, allant de triste découverte en triste découverte. Ils nous rappelaient ces navires désemparés qui font eau de toute part. Et, précisément parce que de telles épaves semblaient destinées à sombrer irrémédiablement, nous nous accrochions à elles avec l'espoir tenace de les mener peut-être au port et de les renflouer.

Dans les moments de bousculade, il était impossible de déshabiller et de nettoyer convenablement les hommes avant de les introduire dans la salle d'opérations. Le problème était alors d'isoler, aussi bien que possible, l'œuvre du couteau de la boue, de la crasse et de la vermine environnantes; j'ai vu là des soldats couverts d'une telle quantité de poux que les différentes parties des pansements en étaient envahies, jusqu'aux plaies. Les malheu-

reux s'en excusaient, comme si cette infection leur eût été imputable...

Dans de tels moments, les patients se succédaient si vite que nous ne connaissions d'eux que la blessure : l'homme repartait, encore plongé dans le sommeil; nous avions pris pour lui toutes décisions sans, pour ainsi dire, avoir entendu sa voix ni considéré son visage.

On évitait l'encombrement en évacuant d'urgence tous les opérés soustraits aux menaces de complications. On en chargeait les automobiles qui se succédaient sans arrêt à la porte. Certaines revenaient, quelques instants plus tard, criblées d'éclats; le conducteur n'avait pas eu la chance de passer entre les obus, et il était souvent blessé lui-même. Il arrivait pareillement aux brancardiers circulant sur la route d'être atteints à leur tour et ramenés sur leur propre brouette.

Un soir on donna « l'alerte de gaz ». Des bouffées de vent arrivaient, entraînant une âcre odeur. Tous les blésses reçurent, par précaution, le masque et les lunettes. On pendit ces objets à la tête du lit des agonisants... et l'on attendit. La vague, heureusement, ne vint pas complètement jusqu'à nous.

Un blessé fut apporté ce soir-là, porteur de diverses plaies causées par un « obus à gaz ». Ses yeux étaient complètement enfouis sous les paupières tuméfiées. Ses vêtements étaient si profondément imprégnés par le poison que nous fûmes tous pris de toux et de larmoiement et qu'il persista longtemps dans la salle une pénétrante odeur d'ail et de bonbons anglais...

Maintes choses demeurent toujours forcément imprévues, et je songeais, pendant cette alerte, aux opérés plongés dans le sommeil chloroformique, et qu'il faudrait laisser s'éveiller pour les masquer sans retard, ou alors...

★

Eh bien, au milieu de cette incroyable tragédie, le rire n'était pas complètement éteint. C'est peut-être une des particularités ou des grandeurs de notre race, c'est sans doute, plus généralement, un impérieux besoin de l'humanité entière.

Certains blessés mettaient leur orgueil à plaisanter, et ils le faisaient avec des mots auxquels les circonstances prêtaient un pittoresque poignant.

Cela nous arrachait un rire qui ressemblait assez à l'émotion des larmes.

J'aperçus, un matin, dans la salle de triage, un gros homme frisé qui avait eu un pied emporté et toutes sortes de plaies et de fractures aux deux jambes. Tout cela, plus ou moins mal pansé, à même les vêtements, dans le creux du brancard empesé de sang. Comme j'appelais les brancardiers et considérais ce tableau, le gros homme se dressa sur son coude et me dit :

— Donnez-moi donc une cigarette.

Puis il se mit à fumer en racontant des balivernes et en faisant de beaux sourires. On l'amputa d'une cuisse et, dès son réveil, il exigea une autre cigarette et mit en gaieté tous les infirmiers.

Comme, en le quittant, je demandais à cet homme extraordinaire quelle était sa profession, il me répondit modestement :

— Je suis employé à la compagnie de Vichy.

Les infirmiers surtout, presque tous gens simples, éprouvaient, au comble de la fatigue, un besoin de rire qui prenait prétexte de la moindre chose, et principalement du danger. L'un d'eux, nommé Tailleur, une espèce de paillasse à l'allure de valet

de bourreau, s'écriait dès les premières explosions d'une rafale d'obus :

— Numérotez vos abatis, garez votre caberleau ! Voilà les bigorneaux qui dégringolent...

Aussitôt, tout mon petit monde se mettait à rire. Je n'osais pas le leur reprocher, parce que leurs visages étaient presque décomposés de lassitude et que ce moment de gaieté lugubre les empêchait toujours de s'endormir debout.

Ce même Tailleur ne pouvait s'empêcher, quand les explosions se rapprochaient par trop, de s'écrier :

— Je ne veux pas être tué par une brique, moi ! Je vais dehors...

Je le regardais en souriant, et il répétait : « Moi, je m'en vais d'ici », tout en roulant soigneusement les bandes de pansements, ce qu'il faisait avec une grande adresse.

Son mélange de terreur et de fanfaronnade nous donnait une continuelle comédie. Une nuit, des poches d'un blessé on vit tomber une grenade. Malgré les ordres, Tailleur, qui ignorait tout à fait le maniement de ces engins, ne put s'empêcher de la tripoter longuement avec une curiosité et une inquiétude bouffonnes.

Un jour, un porc destiné à notre alimentation fut tué dans la porcherie par des éclats d'obus. On le mangea, et un infirmier ayant trouvé des morceaux de métal dans sa portion de viande, ce fut l'occasion de nombreuses plaisanteries.

Pendant quinze jours, il nous fut impossible de sortir de l'ambulance. Notre plus grande promenade était d'aller jusqu'au terrain vague où l'on avait établi un cimetière que les obus menaçaient de labourer. Ce cimetière prenait une extension considérable. Comme il faut huit heures de travail pour qu'un homme creuse la tombe d'un homme, une équipe nombreuse devait piocher tout le jour afin d'assurer une place à chaque cadavre.

Quelquefois, nous passions par la baraque de bois où l'on avait installé la morgue. Le père Duval, le plus vieux de nos infirmiers, y travaillait tout le jour à coudre des suaires de grosse toile, assis en face de tous « ses morts ».

Ils étaient rangés par terre, côte à côte, et soigneusement ensevelis, les pieds joints, les mains croisées sur la poitrine, quand ils possédaient encore des mains et des pieds... Duval s'occupait

aussi des débris humains et leur assurait une sépulture convenable.

Ainsi, nous n'étions pas là seulement pour soigner les vivants, mais aussi pour honorer les morts. Le souci de ce qu'on appelle pompeusement leur « succession » incombait à S... notre administrateur. C'est lui qui recueillait dans un petit sac de toile tous les papiers et menus objets ayant appartenu aux victimes. Il consumait ses journées et ses veilles dans une bureaucratie funèbre, et inévitable même sous le feu de l'ennemi. Sa besogne n'était d'ailleurs point exempte de certaines difficultés morales, c'est ainsi qu'il trouva dans les poches d'un cadavre une carte de femme qu'on ne pouvait absolument pas faire parvenir à la famille, et, une autre fois, une collection de chansons telles qu'après conciliabule on décida de les brûler...

Purifions la mémoire des martyrs!

★

Nous eûmes à soigner plusieurs blessés allemands. L'un d'eux, à qui je dus couper une cuisse, me prodigua, dans sa langue, toutes sortes de re-

merciements; il était resté six jours étendu sur un terrain balayé par l'artillerie et considérait avec stupeur son retour à la vie et les soins dont il se trouvait l'objet.

Un autre, qui avait un bras brisé, nous importuna par sa prodigieuse malpropreté. Avant de l'endormir, je fis retirer de sa bouche un dentier qu'il avoua n'avoir pas déplacé depuis plusieurs mois et qui exhalait une puanteur inimaginable.

Je me souviens aussi d'un blondin d'aspect assez froid qui me dit tout à coup « adieu », avec une lippe semblable à celle d'un enfant qui va pleurer.

L'interprète du quartier général, mon ami C..., venait les visiter tous, dès qu'ils étaient sortis de l'hébétude, et il les interrogeait avec une patience placide, confrontant toutes ces dépositions pour y puiser quelque sûr indice.

★

Ainsi les jours et les nuits se passaient dans un labeur incessant, sous une continuelle menace, au sein d'une fatigue générale qui allait croissant et

prêtait à toutes choses les aspects et la consistance qu'elles ont pendant le cauchemar.

La monotonie même de cette existence était faite avec mille détails dramatiques dont chacun eût fait événement dans une vie normale. Je revois, comme à travers le brouillard des rêves, l'ordonnance d'un capitaine sanglotant au chevet du moribond et couvrant ses mains de baisers. J'entends encore ce petit garçon vidé de sang me dire avec une voix suppliante : « Sauvez-moi, docteur! Sauvez-moi, pour ma mère... » et je pense qu'il faut avoir entendu ces phrases-là dans de tels endroits pour les bien comprendre, je pense qu'il faut tous les jours se faire une idée plus exacte, plus stricte, plus pathétique de la souffrance et de la mort.

Un dimanche soir, le bombardement reprit avec une réelle violence. Nous venions d'évacuer le général S .., qui fumait sur son brancard et devisait avec un calme allègre ; j'étais en train d'opérer un fantassin qui portait aux bras et aux cuisses des plaies larges et profondes. Il se fit tout à coup une grande rumeur. Une rafale d'obus s'abattait sur l'hôpital. J'entendis un bruit de démolition qui ébranla violemment le sol et les murailles, puis

des pas précipités et des cris dans le couloir.

Je regardais l'homme dormir avec ses longues inspirations ronflantes, et j'enviais presque son oubli de toutes choses, la dissolution de son être dans un séjour ténébreux, si voisin de la mort libératrice. Mon travail fini, je fus voir les dégâts.

Un obus était tombé au coin du bâtiment, enfonçant les fenêtres de trois salles, projetant des pierres en tous sens et criblant d'éclats énormes les plafonds et les murailles. Les blessés gémissaient dans les flots d'une fumée âcre. Ils étaient couchés si près du sol qu'ils n'avaient reçu que des plâtras et des éclats de verre ; mais la commotion fut telle qu'ils moururent presque tous dans l'heure qui suivit.

Dès le lendemain, on décida de nous changer de place, et nous nous disposâmes à enlever nos blessés et à reporter notre ambulance un peu plus loin.

Il faisait un jour fort limpide. En face de nous, la grande route était couverte d'hommes que des automobiles déposaient par paquets, de seconde en seconde. Nous achevions les dernières opérations et regardions parfois ces hommes rassemblés au soleil, sur les talus et dans les fossés. Vers une

heure de l'après-midi, l'air fut fouaillé par le sifflement des « marmites » et quelques obus tombèrent dans le tas des hommes assemblés. Nous les vîmes s'écarter à travers la fumée ocreuse et s'aller coucher un peu plus loin dans les champs. Beaucoup ne bougèrent même pas. Des brancardiers vinrent aussitôt, en traversant la prairie, nous apporter deux morts, et neuf blessés qui furent placés sur les tables d'opérations.

En leur donnant des soins, pendant l'heure suivante, nous regardions avec angoisse les groupes toujours plus denses des hommes demeurés là-bas, et nous nous demandions s'ils n'allaient pas bientôt partir. Mais ils restaient là, et, de nouveau, nous entendîmes, sourdement, les coups de départ, puis les sifflements sur nos têtes et les explosions d'une dizaine d'obus tombant sur les hommes. Pressés à la fenêtre, nous assistâmes au massacre en attendant qu'on nous apportât les victimes. Mon camarade M... me fit remarquer un soldat qui remontait, en courant, la pente du gazon, de l'autre côté de la route, et que les obus semblaient poursuivre...

Ce furent les derniers blessés que nous reçûmes

au faubourg de G... Trois heures après, nous recommencions, à quelque distance, la même existence et le même labeur, et cela pour des semaines encore...

Ce fut ainsi jusqu'au jour où, emportés à notre tour par les automobiles de la Grand'Route, nous fûmes déposés au bord d'une belle rivière, dans un hameau où il y avait des arbres en fleurs, et où nous fûmes réveillés, le lendemain matin, par le son des cloches et la voix des femmes...

LE SACRIFICE

Nous avions fait ouvrir toutes les fenêtres. De leurs lits, les blessés pouvaient apercevoir, à travers les ondes dansantes de la chaleur, les hauteurs de Berru et de Nogent-l'Abbesse, les tours de la cathédrale, assise encore comme un lion agonisant au milieu de la plaine de Reims, et les lignes crayeuses des tranchées, hachant le paysage.

On sentait peser une sorte de torpeur sur le champ de bataille. Parfois, une colonne de fumée s'élevait, toute droite, dans ce lointain immobile, et la détonation nous parvenait un peu après, comme égarée, honteuse d'outrager le radieux silence.

C'était une des belles journées de l'été de 1915, une de ces journées où l'indifférence souveraine de la nature fait plus cruellement sentir le fardeau de la guerre, où la beauté du ciel désavoue l'angoisse des cœurs.

Nous avions achevé notre service matinal quand une voiture s'arrêta devant le perron.

— Médecin de garde !

Je descendis les marches. Le chauffeur m'expliquait :

— Il y a trois petits blessés qui s'en vont plus loin. Et puis il y a de grands blessés...

Il avait ouvert l'arrière de son auto. D'un côté, trois soldats assis somnolaient. On voyait, de l'autre, des brancards et les pieds des hommes couchés. Alors, du fond de la voiture, une voix sortit qui était basse, grave, chancelante et qui disait :

— Moi, monsieur, je suis un grand blessé !

C'était un adolescent plutôt qu'un homme ! Un rien de poil fol au menton, un nez busqué, bien dessiné, des yeux sombres que l'extrême faiblesse faisait paraître demesurés, et le teint gris terne des gens qui ont beaucoup saigné.

— Oh ! Comme je suis fatigué ! dit-il.

Le blessé se tenait des deux mains au brancard pendant qu'on montait l'escalier. Il souleva un peu la tête, jeta sur les verdures, les belles collines, l'horizon embrasé, un regard plein d'étonnement,

de détresse et d'abandon. Puis il se trouva tout à coup dans l'intérieur de la maison...

C'est ici que commence l'histoire de Gaston Léglise. C'est une bien modeste et bien triste histoire; mais, dites-moi, y a-t-il maintenant, au monde, des histoires qui ne soient pas tristes ?

Je la raconterai au jour le jour, comme nous l'avons vécue, et telle qu'elle est gravée dans mon souvenir, telle qu'elle demeure gravée dans ton souvenir et dans ta chair, n'est-ce pas, Léglise, mon ami ?

★

Léglise n'a respiré qu'une goutte de chloroforme et il a connu tout de suite un sommeil qui côtoyait la mort.

— Dépêchons-nous, m'a dit le médecin-chef, ce pauvre enfant va rester sur la table.

Puis il a hoché la tête en ajoutant :

— Deux genoux ! Deux genoux ! Quel avenir !

C'est une chose bien pénible que de porter le fardeau de l'expérience. C'est toujours une chose

pénible que d'avoir assez de mémoire pour discerner le futur.

Les petits éclats de grenade font aux jambes d'un homme de minimes blessures ; mais de grands désordres peuvent entrer par ces petites plaies et le genou est une merveille si compliquée, si délicate !

Le caporal Léglise est maintenant dans un lit. Il respire avec peine et s'y reprend à plusieurs fois, comme quelqu'un qui vient de sangloter. Il promène avec lenteur ses yeux autour de lui et n'a pas l'air décidé à vivre. Il considère le flacon de sérum, les tubes, les aiguilles, tout l'appareil mis en œuvre pour ranimer son cœur trébuchant, et il semble avoir beaucoup de chagrin. Il voudrait boire, et ce n'est pas encore permis ; il voudrait dormir, mais le sommeil est refusé à ceux qui en ont le plus besoin ; il voudrait peut-être mourir, et nous ne voulons pas.

Il revoit le poste d'écoute où il a passé la nuit, au premier rang de tous les soldats. Il revoit l'étroite porte bordée de sacs de terre, par laquelle il est sorti, au petit matin, pour respirer l'air froid et regarder le ciel, du fond du boyau creux. Tout

était silencieux, et le petit matin d'été était doux jusque dans la profondeur du boyau. Quelqu'un pourtant veillait et guettait le bruit infime de ses pas. Une main invisible a lancé une bombe. Vite, il a voulu repasser la porte ; mais il avait mis sac au dos et il s'est trouvé coincé dans l'huis comme un rat au piège. L'air a été déchiré par la détonation, et ses jambes ont été déchirées, comme l'air pur, comme le matin d'été, comme le beau silence.

★

Les jours passent et, de nouveau, la course du sang recommence à faire sauter les vaisseaux du cou, à colorer finement la bouche, à rendre au regard la profondeur et l'éclat.

La mort, qui s'était étendue sur tout le corps comme sur un pays conquis, s'est retirée, cédant peu à peu le terrain ; mais voilà qu'elle s'arrête : elle s'accroche aux jambes, elle ne veut plus les lâcher ; elle réclame quelque chose en partage ; elle n'entend pas être frustrée de toute sa proie.

Nous lui disputons la part qu'elle s'est choisie. Le blessé regarde nos travaux et nos efforts, comme

un pauvre qui a remis sa cause aux mains du chevalier et qui ne peut qu'être spectateur du tournoi, prier et attendre.

★

Il va falloir faire la part du monstre ; il va falloir céder l'une des jambes. C'est maintenant avec l'homme qu'une autre lutte a commencé. Plusieurs fois par jour, je viens m'asseoir à côté de son lit. Tous nos essais de conversation échouent tour à tour ; nous sommes toujours ramenés au silence et au même souci. Aujourd'hui, Léglise m'a dit :

— Oh ! je sais bien à quoi vous pensez...

Comme je ne répondais pas, il a supplié :

— Peut-être faut-il attendre encore un peu... Peut-être demain matin ça ira-t-il mieux...

Puis tout à coup, avec confusion :

— Excusez-moi ! J'ai confiance en vous tous. Je sais que vous faites ce qui est nécessaire. Mais peut-être que dans deux ou trois jours il ne sera pas trop tard...

Deux ou trois jours ! Nous verrons demain...

Les nuits sont horriblement chaudes. J'en souffre pour lui.

Je viens le voir, une dernière fois, le soir, et l'encourage au sommeil. Mais son regard est large ouvert dans la nuit et je sens qu'il s'attache au mien avec anxiété.

La fièvre rend sa voix haletante :

— Comment voulez-vous que je dorme avec toutes les choses à quoi je pense ?

Puis il ajoute plus bas :

— Alors, vous voulez ? Vous voulez ?

L'obscurité m'encourage, et, de la tête, je fais le signe qui dit : oui !

★

En achevant ses pansements, je lui ai parlé, du fond de mon cœur :

— L'église, nous t'endormirons demain. On examinera la chose sans que tu souffres, et on fera le nécessaire.

— Je sais bien que vous la couperez...

— Nous ferons ce qu'il faudra faire.

Je devine que les coins de sa bouche doivent s'a-

baisser un peu, et trembler. Il pense tout haut :

— Si l'autre jambe, au moins, n'était pas malade !

Je pensais à cela aussi, mais je fais semblant de ne pas avoir entendu. N'avons-nous pas assez de peine pour aujourd'hui ?

J'ai passé une partie de l'après-midi à coudre des morceaux d'étoffe imperméable. Il m'a demandé :

— Que faites-vous là ?

— Je fabrique un masque pour t'endormir à l'éther.

— Je vous remercie : l'odeur du chloroforme m'est si pénible...

Je réponds : « Justement, c'est pour cela. » La vérité est que nous ne savons pas s'il pourrait, dans l'état où il est, supporter le brutal chloroforme.

★

La cuisse de Léglise a été coupée ce matin. Il était encore endormi quand nous l'avons porté dans la chambre noire, pour examiner son autre jambe aux rayons X.

Déjà il commençait à se plaindre et à ouvrir les

yeux, et le radiographe ne se hâtait guère. J'ai fait tout le possible pour précipiter les opérations et je l'ai remporté dans son lit. Comme cela, il a repris conscience dans la pleine clarté du soleil.

Lui qui vient, une fois de plus, d'approcher de si près le noir empire, qu'aurait-il pensé s'il s'était réveillé dans une obscurité peuplée d'ombres, de chuchotements, d'étincelles et de lueurs fulgurantes ?

Dès qu'il a pu parler, il m'a dit :

— Vous m'avez coupé la jambe?

J'ai fait un signe. Ses yeux se sont remplis d'eau, et, comme il avait la tête basse, ses grosses larmes lui ont coulé dans les oreilles.

★

Aujourd'hui, il est plus calme. Les premiers pansements ont été fort douloureux. Il regardait le moignon à vif, suintant, sanglant, agité de secousses et répétait :

— Ce n'est pas beau, ce n'est pas bien beau.

Nous avons pris tant de précautions que le voici rafraîchi pour quelques heures.

— On parle pour toi de la médaille militaire, lui a dit le médecin-chef.

Dans l'intimité, Léglise m'a confié, avec hésitation :

— Ils ne voudront peut-être pas me la donner, la médaille...

— Et pourquoi donc ?

— J'ai été puni : il manquait des boutons à la capote d'un de mes hommes.

O mon ami, enfant scrupuleux, pourrais-je encore aimer les gens de notre pays s'ils se rappelaient, une seconde, ces malheureux boutons ?

Il dit gravement : « mes hommes ! » Alors je considère sa poitrine étroite, son mince visage, son front puéril creusé du pli sérieux qui accepte toutes les responsabilités, et je ne sais comment lui témoigner mon amitié, mon respect.

★

Les craintes de Léglise n'étaient pas fondées... Le général G... est venu tantôt. Je l'ai rencontré sur la terrasse. Son visage m'a fait plaisir : un visage fin, intelligent.

— Je viens voir le caporal Léglise, m'a-t-il dit.

Je l'ai conduit dans la salle pleine de blessés et, tout de suite, sans hésitation, il s'est dirigé vers Léglise comme s'il le connaissait parfaitement.

— Comment vas-tu, lui a-t-il demandé en lui prenant la main ?

— Mon général, on m'a coupé ma jambe...

— Mais je le sais bien, mon enfant. Aussi je t'apporte la médaille militaire.

Il a piqué la médaille sur la chemise de Léglise et a embrassé mon ami sur les deux joues, simplement, affectueusement.

Puis ils ont causé ensemble un bon moment.

J'étais content. Ce général est vraiment un homme très bien...

★

On a enveloppé la médaille dans un bout de mousseline pour que les mouches ne la salissent pas, et on l'a fixée au mur, au-dessus du lit. Elle a l'air de veiller sur le blessé, de regarder ce qui se passe. Malheureusement, ce qu'elle peut voir est

fort triste. La jambe droite, l'unique jambe est à son tour bien malade. Le genou est pris, tout à fait pris, et ce qu'on a fait pour le sauver semble inutile. Il est venu sous le siège une plaie, puis deux plaies. Tous les matins, il faut passer d'une souffrance à l'autre, réciter, dans l'ordre, le même cruel chapelet des souffrances.

On ne meurt donc pas de douleur, car Léglise serait mort. Je le vois encore, ouvrant éperdument les yeux et s'arrêtant tout à coup de crier. Oh ! j'ai bien pensé qu'il allait mourir. Mais cette souffrance-là veut être soufferte toute entière ; elle n'étourdit même pas ceux qu'elle accable.

J'appelle tout le monde à l'aide :

— Genest, Barrassin, Prévôt, venez tous !

Oui, mettons-nous dix, s'il le faut, pour soulever Léglise, pour le mieux tenir, le mieux soulager. Une minute de sa souffrance vaudrait bien dix ans de nos efforts à tous...

Hélas, serions-nous cent qu'il lui faut quand même soulever tout seul le plus lourd fardeau !

L'humanité entière soulève à cette heure un bien cruel fardeau. Chaque minute aggrave sa peine, et personne, personne, ne viendra donc la secourir ?

★

Nous avons examiné, avec le patron, l'état du blessé. Entre ses dents, d'une façon à peine perceptible, le patron a dit :

— C'est qu'un autre sacrifice est nécessaire.

C'est vrai, le sacrifice n'est pas encore consommé tout entier.

Mais Léglise a compris. Depuis quelque temps, il ne pleure plus. Il a l'air las et un peu égaré d'un homme qui rame contre l'ouragan. Je le regarde à la dérobée, et il prononce aussitôt d'une voix nette, calme, décidée :

— J'aime mieux mourir.

Je m'en vais dans le jardin. Il fait une matinée incandescente, mais je ne peux rien voir, je ne veux rien voir. Je répète en marchant :

— Il aime mieux mourir...

Et je me demande avec désespoir s'il n'a pas raison.

Tous les peupliers se mettent à remuer leurs feuilles. Avec une seule voix, qui est la voix même de l'été, ils disent : « Non ! Non ! Il n'a pas raison. »

Un petit scarabée traverse le chemin devant moi; je l'écrase à moitié par mégarde, mais il prend une fuite éperdue. Il a dit aussi à sa manière : « Non, vraiment, ton ami n'a pas raison. »

« Dis-lui qu'il a tort ! » chante l'essaim des bêtes qui bourdonnent autour du tilleul.

Et même un long coup de canon qui traverse toute la campagne en grognant, crie, lui aussi : « Il a tort ! Il a tort ! »

★

Dans la soirée, le médecin-chef est revenu voir Léglise qui lui a dit,avec la même sombre gravité :

— Je ne veux pas, Monsieur le médecin-chef, j'aime mieux mourir.

Nous descendons au jardin, et le patron me dit cette phrase étrange :

— Essayez de le convaincre. Je finis par avoir honte de lui demander un tel sacrifice.

Et moi, n'ai-je donc pas honte !

Je consulte la nuit chaude, parée d'étoiles; je suis bien sûr, maintenant, qu'il a tort; mais je ne sais comment le lui dire. Qu'ai-je à lui offrir en

échange de ce que je vais lui demander ? Où trouver les mots qui décident à vivre ? O vous, toutes les choses, dites-moi, répétez-moi qu'il est encore doux de vivre avec un corps si douloureusement mutilé !

★

Ce matin, j'ai extrait un petit projectile d'une de ses plaies. Il en a secrètement conclu que cela rendrait peut-être inutile la grande opération, et sa joie faisait peine à voir. Je n'ai pourtant pas pu lui laisser ce bonheur.

La lutte a recommencé ; cette fois, elle est désespérée. Et puis, il n'y a plus de temps à perdre. Chaque heure qui s'écoule dans l'attente épuise l'homme. Encore quelques jours, et il n'y aura plus à choisir : la mort seule, au terme d'une longue épreuve...

Il me répète :

— Je n'ai pas peur, mais j'aime mieux mourir.

Alors, je parle comme si j'étais l'avocat de la vie. Qui m'a donné ce droit ? Qui m'a donné l'éloquence ? Les choses que je dis sont, juste, celles qu'il

faut dire, et elles viennent si bien que j'ai parfois peur de trop promettre cette vie, que je ne suis pas sûr de conserver, de trop promettre cet avenir qui n'est pas aux mains des hommes.

Peu à peu, je sens la grande résistance céder. Il y a quelque chose, en Léglise, qui est forcément de mon avis et qui plaide avec moi. Par moments, il ne sait plus que dire et formule, d'un air malheureux, des objections presque futiles, tant il en est d'autres plus lourdes.

— Je vis avec ma mère, me dit-il. J'ai vingt ans... Quelle situation voyez-vous pour un cul-de-jatte? Faut-il vivre pour connaître la misère?

— Léglise, la France entière te doit trop, et rougirait de ne pas s'acquitter.

Et je promets, je promets, au nom du pays qui ne voudra jamais renier mes paroles. Tout le peuple de France est derrière moi, dans cette minute, pour sanctionner silencieusement ma promesse.

Nous sommes au bord de la terrasse, le soir est venu. Je tiens son poignet brûlant où le pouls débile bat avec une rage épuisée. La nuit est si belle, si belle! Des fusées montent au-dessus des collines et retombent lentement, en inondant l'hori-

on de lueurs lunaires. L'éclair du canon s'ouvrez furtivement, comme un œil qui cligne. Malgré tout cela, malgré la guerre, la nuit est une eau sombre et divine. Léglise l'appelle à grands traits dans sa poitrine décharnée et dit :

— Oh ! je ne sais plus, je ne sais plus... Attendons encore un jour, je vous prie...

★

C'est pendant trois jours entiers que nous avons attendu, et Léglise a cédé.

— Eh bien, faites ce qu'il faut ! Faites ce que vous voulez.

Le matin de l'opération, il a souhaité descendre à la salle par l'escalier du parc. Je l'accompagnais et je le voyais regarder toutes choses comme pour les prendre à témoin.

Mais pourvu, pourvu qu'il ne soit pas trop tard !

Une fois de plus il a été couché sur la table. Une fois de plus sa chair et ses os ont été divisés. La seconde cuisse est tombée...

Je l'ai pris dans mes bras pour le reposer sur son lit, et il était léger, léger...

Il s'est réveillé sans rien demander, cette fois. J'ai seulement vu ses mains errer pour rencontrer la fin de son corps.

★

Quelques jours se sont passés depuis l'opération. Nous avons fait tout ce qu'il était humainement possible de faire, et Léglise revient à la vie avec une sorte d'effarement.

— J'ai bien cru mourir, m'a-t-il dit ce matin, pendant que je l'encourageais à manger.

Il ajoute :

— Quand je suis descendu à la salle d'opérations, j'ai bien regardé toutes les choses, et j'ai pensé que je ne les reverrais plus.

— Regarde, mon ami! Elles sont toujours les mêmes, toujours aussi belles!

— Oh! dit-il, égaré dans son souvenir, j'avais fait le sacrifice de ma vie.

Faire le sacrifice de sa vie, c'est prendre une certaine résolution, dans l'espoir de se trouver plus tranquille, plus calme, moins malheureux aussi. L'homme qui fait le sacrifice de sa vie rompt

déjà bien des liens, et, en cela, il meurt un peu.

Avec une inquiétude voilée, je dis doucement, comme si je posais une question :

— C'est toujours une bonne chose que de manger, de boire, de respirer, de voir la lumière...

Il ne me répond pas. Il rêve. J'ai parlé trop tôt. Je m'en vais avec mon inquiétude.

★

Il y a encore de durs moments, mais la fièvre tombe peu à peu. J'ai l'impression que Léglise supporte la douleur avec plus de résolution, comme quelqu'un qui a donné tout ce qu'il avait à donner, et qui ne craint plus rien.

Le pansement fini, je le tourne sur le côté, pour soulager son dos malade. Pour la première fois, ce matin, il a souri en disant :

— J'ai déjà gagné quelque chose à être débarrassé de mes jambes; je peux me coucher sur le côté.

Mais il tient mal en équilibre : il a peur de tomber.

Pensez à lui, et vous aurez peur pour lui, avec lui.

Il s'endort parfois en plein jour et sommeille quelques instants. Il est ramené à la taille d'un enfant. Comme aux enfants, je lui mets un morceau de gaze sur le visage à cause des mouches. Je lui ai apporté une petite bouteille d'eau de Cologne et un éventail, cela aide à supporter les dernières méchancetés de la fièvre.

Il recommence à fumer. Nous fumons ensemble sur la terrasse où je fais porter son lit. Je lui montre le jardin et lui dis : « Dans quelques jours, je te porterai dans le jardin. »

★

Il s'est inquiété de ses voisins, de leur nom, de leurs blessures. Il a, pour chacun, un mot de compassion qui vient du fond de la chair. Il me dit :

— J'ai appris que le petit Camus était mort. Pauvre Camus !

Des larmes remplissent ses yeux. J'en suis presque heureux. Il y avait trop longtemps qu'il n'avait pas pleuré. Il ajoute :

— Excusez-moi, j'avais vu quelquefois Camus. C'est un grand malheur !

Il devient d'une sensibilité extraordinaire. Il est ému par tout ce qui se passe autour de lui, par la souffrance des autres, leur infortune propre. Il vibre comme une âme d'élite qu'une grande crise a exaltée.

Il ne parle de lui que pour humilier son malheur :

— C'est au ventre que Dumont est touché ? Ah ! mon Dieu, pour moi les organes essentiels ne sont pas atteints ; je ne peux pas me plaindre.

Je le contemple avec admiration, mais j'attends encore quelque chose, quelque chose...

Il est surtout très intime avec Legrand.

Legrand est un tailleur de pierre au visage de jeune fille. Il a perdu un large morceau de crâne. Il a aussi perdu l'usage de la parole et on lui apprend les mots, comme à un bébé. Il commence à se lever et s'empresse autour du lit de Léglise pour lui rendre de menus services. Il essaye de maîtriser sa langue rebelle ; mais, n'y parvenant pas, il sourit et s'exprime avec son limpide regard, si intelligent.

Léglise plaint aussi celui-là :

— Ce doit être bien pénible de ne pouvoir parler.

★

Aujourd'hui, nous avons ri, je vous l'assure, nous avons bien ri, Léglise, les infirmiers et moi.

Nous causions de sa pension future, en préparant le pansement, et quelqu'un lui a dit :

— Tu vivras comme un petit rentier.

Léglise a considéré son corps et a répondu en souriant :

— Oh ! un bien petit rentier, un tout petit rentier.

Le pansement s'est très bien passé. Léglise a imaginé, pour nous faciliter la tâche, de s'accrocher des deux mains à la tête de son lit et de soulever ses moignons en l'air en se renversant sur les épaules. C'était un spectacle terrible, inimaginable; mais il s'est mis à rire et le spectacle est devenu cocasse. Nous avons tous ri. Justement le pansement s'est trouvé facile et vite achevé.

Ses moignons bourgeonnent bien. Dans l'après-midi, on l'assied sur son lit. Il commence à lire et à fumailler, en parlant aux camarades.

Je lui explique comment il pourra marcher avec des jambes artificielles. Il plaisante encore :

— J'étais plutôt petit ; mais, maintenant, je pourrai m'offrir la taille qui me conviendra.

★

Je lui ai apporté des cigarettes qu'on m'avait envoyées pour lui, des bonbons, des gâteries. Il fait signe qu'il veut me parler à l'oreille et dit tout bas :

— J'ai déjà beaucoup trop de choses. Mais Legrand est vraiment très pauvre : il est des pays envahis, il n'a rien, ne reçoit rien...

C'est compris. Je reviens, un peu après, avec un paquet dans lequel il y a du tabac, de bonnes cigarettes, et aussi un petit billet...

— Voilà pour Legrand. Il faut lui faire passer cela. Je me sauve !

Dans l'après-midi, je retrouve mon Léglise bien troublé, bien perplexe.

— Je ne peux pas donner tout ça moi-même à Legrand, dit-il, il pourrait s'offenser...

Et nous voilà tous deux partis à chercher un moyen discret.

Cela nous demande un grand moment. Il invente des combinaisons romanesques. Il est rouge, animé, intéressé.

— Cherche, lui dis-je, débrouille-toi! Donne-lui cela toi-même, de la part de telle ou telle personne...

Mais Léglise a trop peur de blesser la susceptibilité de Legrand. Il rumine la chose jusqu'au soir.

★

Le petit paquet est à la tête du lit de Legrand; Léglise me le montre du menton et me dit à l'oreille :

— J'ai trouvé quelqu'un qui le lui a remis. Il ne sait pas de qui ça vient. Il fait mille suppositions; c'est bien amusant!

O Léglise, est-il donc vrai qu'il y ait encore quelque chose d'amusant, et que ce soit d'être bon? Cela, cela seul ne vaut-il pas la peine de vivre?

Ainsi, nous avons un grand secret entre nous deux. Toute la matinée, pendant que je vais et viens dans la salle, il me lance des coups d'œil

d'intelligence et il rit à la dérobée. Legrand m'offre gravement une des cigarettes : c'est tout juste si Léglise ne pouffe pas de rire. Mais il sait bien cacher son jeu.

On l'a posé sur un lit voisin pendant qu'on refait son lit. Il y reste bien sage, ses deux gros pansements à l'air, et il chante une petite chanson comme celle des enfants au berceau. Et puis, tout à coup, il se met à pleurer, à pleurer, avec de gros sanglots.

Je le serre contre moi et lui demande avec angoisse :

— Pourquoi ? Pourquoi donc ?

Alors il me dit d'une voix entrecoupée :

— Je pleure de joie et de reconnaissance...

Oh ! je n'en voulais pas tant. Mais je me sens bien heureux, bien soulagé. Je l'embrasse, nous nous embrassons ; je crois bien que je pleure un peu aussi.

★

Je l'ai enveloppé dans un peignoir de flanelle et

je l'emporte dans mes bras. Je descends l'escalier du parc avec bien de la prudence, comme une mère qui porte pour la première fois son nouveau-né : Je crie « Un fauteuil ! Un fauteuil ! »

Pendant que je marche, il se cramponne à mon cou et dit avec confusion :

— Je vais vous fatiguer.

Certes non ! Je suis trop content ! Je ne donnerais ma place à personne. Le fauteuil a été installé sous les arbres, près des bosquets. Je dépose Léglise entre les coussins. On lui apporte un képi. Il respire l'odeur de la verdure, des pelouses fauchées, du gravier grillé par le soleil. Il regarde la façade du château et dit :

— Je n'avais même pas vu l'endroit où j'ai failli mourir.

Tous les autres blessés qui se promènent dans les allées viennent lui faire visite et, dirait-on, lui rendre hommage. Il leur parle avec une cordiale autorité. N'est-il pas leur chef à tous, par droit de souffrance et de sacrifice?

Deux heures se passent et il revient à son lit.

— Je suis un peu las, avoue-t-il ; mais c'est si bon !

☆

Qui donc, ce matin, parlait, dans la salle, de l'amour, du mariage, du foyer?

Je jetais de temps en temps un coup d'œil à Léglise ; il semblait rêver et a murmuré :

— Oh ! pour moi, maintenant...

Alors, je lui ai dit ce que je savais : je connais des jeunes filles qui ont juré de n'épouser qu'un mutilé. Eh bien ! il faut croire aux serments des jeunes filles. La France est un pays encore plus riche de cœur que de toute autre vertu. C'est un doux devoir que de rendre un bonheur à ceux qui en ont résigné tant d'autres. Et mille cœurs, à cette minute, m'approuvent, qui sont de généreux cœurs de femme.

Léglise m'écoute en hochant la tête. Il n'ose pas dire : non...

★

Léglise n'aura pas seulement la médaille militaire, mais encore la croix de guerre. Sa citation vient d'arriver. Il la lit en rougissant :

— Jamais je n'oserai montrer cela, dit-il, c'est considérablement exagéré.

Il me tend le papier où il est dit, en substance, que le caporal Léglise s'est vaillamment comporté, sous une pluie de bombes, et qu'il a été amputé de la cuisse gauche.

— Je ne me suis pas vaillamment comporté, discute-t-il : j'étais à mon poste, voilà tout. Quant aux bombes, je n'en ai reçu qu'une.

Je ne peux pas accepter cette manière de voir.

— N'est-ce donc pas une vaillante attitude que d'être à ton poste avancé, si près de l'ennemi, tout seul en tête de tous les Français? N'étaient-ils pas tous derrière toi, jusqu'au bout du pays, jusqu'aux Pyrénées ? Ne s'en remettaient-ils pas tous avec confiance à ton sang-froid, à ton coup d'œil, à ta vigilance? Tu n'as reçu qu'une bombe, mais je ne pense pas que tu eusses pu en recevoir plusieurs,et être encore des nôtres. D'ailleurs, la citation, loin d'exagérer, est au contraire en déficit; elle dit que tu as donné une jambe et c'est les deux jambes que tu as données! Il me semble que cela compense largement ce qu'il pourrait y avoir d'excessif quant aux bombes...

— Bien sûr ! Bien sûr ! concède Léglise en riant. Mais je ne voudrais pas me faire passer pour un héros.

— Mon ami, on ne te demandera pas ton avis pour te juger et t'honorer. Il suffira de regarder ton corps.

★

Et il a fallu nous séparer, parce que la guerre continue et qu'elle fait tous les jours de nouveaux blessés.

Léglise est parti presque guéri. Il est parti avec des camarades, et il n'était pas le moins gai de tous.

« J'étais le plus grand blessé du train », m'a-t-il écrit, non sans un léger orgueil.

Depuis, Léglise m'écrit souvent. Ses lettres respirent un contentement calme. Je les reçois et les lis au hasard de la campagne : sur les routes, dans les salles où d'autres blessés gémissent, dans les champs parcourus par les galops de la canonnade.

Toujours il se trouve auprès de moi quelque chose pour murmurer, dans un muet langage :

« Tu vois, tu vois qu'il avait tort d'aimer mieux mourir ! »

Je le crois sincèrement et c'est pourquoi j'ai raconté son histoire. Tu me le pardonneras, n'est-ce pas, Léglise, mon ami?

LA TROISIÈME SYMPHONIE

Tous les matins, les brancardiers descendaient le vice-feldwebel Spät à la salle de pansements, et son entrée y jetait toujours un certain froid.

Il y a des blessés allemands que les bons traitements, la souffrance, ou d'autres mobiles amènent à composition et qui acceptent ce qu'on fait pour eux avec une certaine reconnaissance. Ce n'était pas le cas de Spät. Pendant des semaines, nous avions fait maints efforts pour l'arracher à la mort, puis pour adoucir ses souffrances,sans qu'il témoignât la moindre satisfaction, ni nous adressât le plus sommaire remerciement.

Il savait quelque peu de français, qu'il utilisait strictement pour ses besoins matériels, pour dire par exemple : « Un peu plus coton sous le pied, Monsieur ! » ou encore : « Y a-t-il fièvre, ce jour? »

A part cela, il nous montrait toujours le même

visage glacial, le même regard pâle, dur, bordé de cils décolorés. A de certains indices, nous pouvions deviner que cet homme était intelligent et instruit; mais il restait visiblement dominé par une haine vivace et par un étroit souci de sa dignité.

Il souffrait avec courage, et comme quelqu'un qui applique son amour-propre à réprimer les plus légitimes réactions de la chair blessée. Je ne me souviens guère l'avoir entendu crier, ce qui m'aurait d'ailleurs semblé fort naturel et n'aurait en rien modifié mon opinion sur Monsieur Spät. Il geignait seulement, avec le « han » ! sourd d'un bûcheron qui abat la cognée.

Un jour, nous avions dû l'endormir pour débrider les plaies de sa jambe; il était devenu très rouge et avait dit, d'un ton presque suppliant : « Pas couper, Monsieur, n'est-ce pas? Pas couper! » Mais, dès le réveil, il avait retrouvé tout aussitôt son attitude hostile et compassée.

A la longue, j'avais cessé de croire que ses traits fussent jamais capables d'exprimer autre chose que cette animosité contenue. Je fus détrompé dans une circonstance imprévue.

Le fait de siffloter entre ses dents traduit chez

moi,comme chez beaucoup d'autres personnes,une certaine préoccupation. C'est peut-être inconvenant, mais j'éprouve souvent le besoin de siffler entre mes dents, et surtout quand je m'applique à de sérieuses besognes.

Un matin donc, j'achevais le pansement du vice-feldwebel Spät en sifflotant distraitement je ne sais quoi. Je ne regardais que sa jambe et ne m'occupais guère de son visage, quand j'eus tout à coup la sensation curieuse que le regard qu'il fixait sur moi venait de changer de nature, et je levai les yeux.

Certes, une chose extraordinaire se passait : détendue, animée d'une sorte de chaleur et de contentement, la figure de l'Allemand souriait, souriait, et je ne la reconnaissais plus. Je ne pouvais croire qu'avec les traits qu'il nous montrait d'habitude il eût pu improviser ce visage-là, qui était sensible et confiant.

— Dites [onsieur, murmura-t-il, c'est troisième symphonie, n'est-ce pas? Vous, comment dire... sifflez, c'est le mot?

D'abord, je m'arrêtai de siffler. Je répondis ensuite : « Oui! je crois que c'est la troisième sym-

phonie », puis je demeurai silencieux et troublé.

Par-dessus l'abîme, un frêle pont venait d'être tendu soudain...

La chose dura quelques secondes, et j'y rêvais toujours quand je sentis de nouveau tomber sur moi une ombre glaciale, irrévocable, qui était le regard adversaire de Monsieur Spät.

LA GRACE

On dit que tous les hommes sont égaux devant la souffrance, mais je sais bien que ce n'est pas vrai.

Auger ! Auger ! humble vannier de la Charente, qui donc es-tu, toi qui ne sembles pas malheureux de souffrir ? Pourquoi es-tu touché de la grâce, et pourquoi Grégoire n'en est-il pas touché ? Pourquoi es-tu le prince d'un monde où Grégoire n'est qu'un paria ?

Bonnes Mesdames qui passez dans les salles où reposent les blessés de la grande guerre, et qui leur donnez des cigarettes et des bonbons, venez avec moi.

Nous traverserons la grande salle du premier étage, celle dont les fenêtres sont caressées par les rameaux des marronniers. Je ne vous montrerai pas Auger, vous saurez bien le reconnaître, vous saurez

même lui donner la plus grande part de cigarettes et de bonbons. Mais, si je ne vous montre pas Grégoire, vous partirez sans l'avoir vu, et il ne mangera pas de bonbons, et il n'aura rien à fumer.

★

Ce n'est pas à cause de cela que je dis de Grégoire qu'il est un paria. C'est pour une chose bien plus triste et bien plus secrète : Grégoire n'a pas de courage, en outre il n'est pas ce qu'on appelle un bon blessé...

En général, les gens qui soignent les autres appellent « bon blessé » l'homme qui ne leur donne pas trop d'ennui. A ce compte, tout le monde dans l'hôpital vous dira que Grégoire n'est certes pas un bon blessé.

Toute la journée, il est couché sur son côté gauche, à cause de sa plaie, et il regarde le mur. Je lui ai dit, dès les premiers jours :

— Je vais te faire changer de lit et mettre dans l'autre coin ; comme ça, tu verras tes camarades.

Il m'a répondu, avec sa voix sourde et bourrue :

— Pas la peine ! Je suis ben comme ça.

— Mais tu ne peux voir que le mur.

— C'est ben assez.

Il est donc resté dans son coin, et c'est là qu'on vient le chercher tous les matins.

A peine les brancardiers ont-ils posé la main sur son lit, que Grégoire se met à crier d'un ton rageur et triste :

— Ah ! mais, me remuez pas comme ça ! Ah ! mais, faut pas me toucher...

Les brancardiers que je lui envoie sont des gens bien doux, toujours les mêmes : le gros Paffin, qui est un cordonnier obèse et bègue, et Monsieur Bouin, un professeur de mathématique, à la barbe grise, au geste méticuleux.

Ils saisissent Grégoire avec les plus grandes précautions pour le poser sur le brancard. Le blessé critique hargneusement tous leurs gestes.

— Ah ! mais, me tournez pas comme ça ! Et pis faut me tenir ma jambe mieux que ça !

Paffin sue à grosses gouttes. Le lorgnon de Monsieur Bouin tombe par terre. Enfin le blessé est emporté.

Dès son entrée dans la salle de pansements, Grégoire blémit un peu et la sueur perle sur son front. Sa rude barbe fauve tremble, poil par poil. Je devine tout cela et lui adresse de loin quelques paroles d'encouragement :

— Ton affaire va être réglée en deux minutes, ce matin, Grégoire. Tu n'auras pas le temps de dire ouf !

Il observe un silence grognon, plein de réserve. Il a l'air du condamné qui attend l'instant du supplice. Il est si préoccupé, qu'il ne songe même pas à répondre quand le sarcastique sergent passe devant lui en disant :

— Voilà notre rouspéteur.

Et on le pose enfin sur la table que les blessés appellent « le billard ».

Alors, cela devient pénible. Je sens tout de suite que, quoi que je fasse, Grégoire va souffrir. Je découvre la plaie de sa hanche, et il crie. Je lave la plaie avec prudence, et il crie. Je sonde doucement, bien doucement la plaie d'où sortent de petits morceaux d'os, et il pousse d'inconcevables hurlements. Je vois sa langue qui tremble dans sa bouche ouverte. Ses mains tremblent dans les

mains qui les contiennent. J'ai l'impression que chacune des fibres de son corps tremble, que les rouges bourgeons de la blessure tremblent et se rétractent. Malgré ma résolution, cette misère m'affecte, et je me demande si une espèce de contagion ne va pas me faire trembler aussi. Je lui dis :

— Un peu de patience, mon pauvre Grégoire !

Il répond, d'une voix dénaturée par la peur et la douleur :

— C'est plus fort que moué !

J'ajoute, pour dire quelque chose :

— Un peu de courage...

Il ne répond même pas, et je comprends que l'engager à montrer du courage, c'est lui conseiller une chose impossible, comme d'avoir les yeux noirs, à lui qui les a d'un bleu pâle.

Le pansement s'achève au milieu d'une gêne générale. Rien ne pourra m'enlever l'idée qu'à cette minute Grégoire me déteste. Pendant qu'on l'emporte, je me demande avec amertume : pourquoi Grégoire est-il ainsi privé de la grâce, pourquoi ne sait-il pas souffrir ?

Le sergent éponge la table en disant :

— Il y met de la mauvaise volonté.

Eh bien ! le sergent se trompe. Grégoire n'y met pas de mauvaise volonté. Parfois, je devine, à un froncement de ses sourcils, qu'il fait un effort pour résister à la souffrance, pour l'accueillir d'un cœur plus ferme et plus allègre. Mais il ne sait pas faire l'effort nécessaire.

Si l'on vous demandait de soulever une locomotive, vous feriez peut-être aussi un effort ; vous le feriez sans confiance et sans succès. Alors, ne dites pas de mal de Grégoire.

Grégoire ne sait pas souffrir comme on ne sait pas parler une langue étrangère. Seulement, il est plus facile d'apprendre le chinois que d'apprendre le métier de la douleur.

Quand je dis qu'il ne sait pas souffrir, j'entends qu'il souffre, hélas, beaucoup plus que les autres... Je connais la chair humaine, et il y a des signes qui ne me trompent pas.

Grégoire s'y prend mal. Il fait songer aux enfants qui ont si peur des chiens qu'ils sont destinés à être mordus. Grégoire tremble tout de suite ; les chiens de la douleur se jettent sur l'homme sans défense et le terrassent.

★

Une grande charge de tourments, c'est lourd pour un homme seul, mais c'est supportable quand on est aidé. Malheureusement, Grégoire n'a pas d'amis. Il ne fait rien pour en avoir, on dirait qu'il n'en veut pas.

Il n'est pas grossier, brutal, fort en gueule, comme cet animal de Groult qui amuse toute la salle. Il n'est que terne et « renfermé ».

Il ne dit pas souvent merci quand on lui offre quelque chose, et il y a beaucoup de gens assez susceptibles pour s'en froisser.

Quand je m'assieds près de son lit, il ne témoigne en aucune façon que ma visite lui fasse plaisir. Je lui demande :

— Quel métier faisais-tu dans le civil ?

Il met quelque temps à me répondre :

— Des bricoles... Je m'occupais à farder, de droite et de gauche.

— Tu es marié ?

— Oui.

— Tu as des enfants ?

— Oui.

— Combien ?

— Trois.

La conversation manque d'aliments. Je me lève et dis :

— A demain, Grégoire !

— Vous allez core me faire du mal !

Je le rassure ou, du moins, j'essaie de le rassurer ; puis, pour ne pas partir sur une mauvaise impression, je demande :

— Comment as-tu été blessé ?

Il rassemble ses souvenirs et répond laconiquement :

— Ben, dans le parmi de la plaine, avec les autres...

C'est tout. Je m'en vais. Les yeux de Grégoire me suivent une seconde, et je ne peux même pas savoir s'il est content ou fâché de ma visite.

Adieu, mon pauvre Grégoire ! Je traverse la salle et vais m'asseoir à côté d'Auger.

★

Auger est en train de tenir à jour son « cahier ».

C'est un gros registre dont on lui a fait cadeau et sur lequel il note les choses importantes de sa vie...

Auger a une grosse écriture ronde d'écolier. Oh ! il sait juste écrire pour ses besoins, et je dirai presque pour son plaisir.

— Voulez-vous regarder mon cahier ? dit-il.

Et il me le tend, de l'air d'un homme qui n'a pas de secrets.

Auger reçoit beaucoup de lettres, et les recopie soigneusement, surtout quand elles sont belles et empreintes de sentiments généreux. Son lieutenant, par exemple, lui a écrit une remarquable lettre.

Il copie aussi sur son cahier les lettres qu'il écrit à sa femme et à sa fillette. Puis on y voit les faits du jour : « Pansement à dix heures du matin. Le pus diminue... Visite, après la soupe, de madame la Princesse Moreau qui distribue des polos à tout le monde ; j'en ai un beau vert ! Le petit homme qui avait si tellement mal au ventre est mort à deux heures... »

Auger referme son cahier et le place sous son polochon.

Il a une figure qu'on ne peut pas regarder sans

contentement. Le teint est vif et chaud, les cheveux drus, un peu bouclés. Une moustache d'adolescent, un menton bien rasé, divisé par une fossette pleine de gaîté, des yeux qui semblent ouverts sur un paysage souriant, habité par des eaux courantes et du soleil.

— Je vais bien, me dit-il avec une satisfaction tranquille. Voulez-vous voir Mariette ?

Il soulève le drap et je vois l'appareil dans lequel nous avons placé le moignon de sa jambe. Cela fait une grosse « poupée » blanche qu'il prend en riant dans ses deux mains et à laquelle il a donné le nom familier de Mariette.

Auger était sapeur du génie. Un obus lui a cassé la cuisse et arraché le pied. Comme ce pied tenait encore par un bout de chair, Auger a tiré son couteau de poche et s'est débarrassé tout à fait de son pied, puis il a dit à ses camarades devenus verts de terreur :

« Eh bien ! les amis, tout va bien ! Il n'y a pas grand'chose de perdu. Emportez-moi voir un peu d'ici. »

— Souffrais-tu beaucoup, lui dis-je ?

— Eh bien, monsieur, moins qu'on ne pourrait

croire. Sincèrement, ça ne me faisait pas fort, fort mal. Après, dame, la douleur est venue...

Et je comprends pourquoi l'on aime Auger : c'est qu'il est rassurant. A le voir, à l'entendre, on juge que la souffrance n'est pas une chose si affreuse... Ceux qui vivent loin du champ de bataille, et qui visitent les hôpitaux pour y prendre un peu l'air de la guerre, regardent Auger et s'en vont contents de tout : des événements, de lui et d'eux-mêmes. Ils trouvent que le pays est bien défendu, que les soldats sont braves et que les blessures, les mutilations, sont des choses, à coup sûr sérieuses, mais supportables.

★

Pourtant, pour Auger aussi la douleur est venue. Seulement il y a façon de la prendre.

Il souffre d'une façon éclairée, intelligente, presque méthodique. Il ne brouille pas toutes choses, et ne se plaint pas à tort et à travers. Même aux mains des autres, il reste l'homme qui a su s'amputer lui-même et achever l'œuvre de la mitraille. Il est trop modeste et trop respectueux

pour donner des conseils au chirurgien, mais il lui fournit de précieux renseignements.

Il dit :

— Là, vous êtes contre l'os, ça me fait mal. Mais là, vous pouvez gratter, je ne sens pas grand chose. Attention ! vous appuyez un peu fort. Na ! Na ! Vous pouvez y aller, je vois ce que c'est...

Et voilà comment nous travaillons ensemble.

— Qu'est-ce que vous faites ? Ah ! vous lavez ? Ça, j'aime ça ! Ça me fait du bien ! Bon sang ! Frottez encore un peu à cette place-là ! Si vous saviez ce que ça me démange. Ah ! pour passer le tube, faudra me prévenir que je m'accroche à la table...

Et le travail se fait à merveille. Auger guérira très vite et très bien. Avec lui, on n'hésite jamais à faire le nécessaire. J'ai voulu l'endormir pour gratter l'os de sa jambe. Auger m'a dit :

— J'ai idée que ça ne sera pas bien terrible. Si ça ne vous fait rien, ne m'endormez pas et faites votre affaire, je me charge du reste.

Bien sûr, il n'a pu éviter quelques grimaces. Alors le sergent lui a demandé :

— Veux-tu apprendre la chanson des cochons qui pètent ?

— Comment qu'elle est faite, ta chanson ?

Le sergent commence, d'une voix suraiguë :

Quand en passant dedans la plai-ai-ne
On entend les cochons péter,
Cela prouve d'une façon certai-ai-ne
Qu'ils n'ont pas l'trôôô du... bouché.

Auger se met à rire ; tout le monde se met à rire. Et cependant nous sommes penchés sur la jambe malade et nous faisons notre travail...

— Maintenant, répète, dit le sergent.

Il reprend, vers à vers, et Auger l'accompagne :

Quand en passant dedans la plai-ai-ne...

Auger s'arrête parfois pour esquisser une grimace. Parfois aussi, la voix déraille. Il s'en excuse simplement :

— J'ai jamais chanté bien juste.

C'est égal, la chanson est apprise, tant bien que mal, et quand le général viendra visiter l'hôpital, Auger lui dira :

— Mon général, je peux vous chanter une belle chanson.

Et il la chanterait, le bougre, si le médecin-chef ne lui faisait les gros yeux.

★

C'est une chose fort triste, après cela, que de soigner Grégoire et de l'entendre gémir :

— Ah! Mais, tirez pas comme ça, vous m'arrachez le cœur!

Je lui fais remarquer que, s'il ne se laisse pas soigner, il sera plus malade. Alors il pleure :

— Ça m'est ben égal, pisque j'vas périr...

Il a découragé les infirmiers, les brancardiers, tout le monde. Il ne me décourage pas ; mais il me donne beaucoup de peine.

Vous tous, Messieurs, qui vous réunissez pour parler des causes de la guerre, de la fin de la guerre, de l'usure des effectifs et des bases de la société future, excusez-moi de ne point vous donner mon opinion sur ces graves questions ; je suis vraiment trop occupé par la plaie de ce malheureux Grégoire.

Elle n'est pas satisfaisante, cette plaie, et, quand je la regarde, je ne peux plus penser à autre chose : les cris du blessé m'empêcheraient d'envisager assez tranquillement avec vous les conditions de la

grande bataille et les résultats d'un remaniement de la carte d'Europe.

Entendez : Grégoire me dit qu'il va périr... Je pense, j'espère qu'il se trompe. Mais il n'en mourra pas moins si l'on ne prend pas sur soi de le faire souffrir. Il mourra, car tout le monde l'abandonne. Et il y a longtemps qu'il s'est lui-même abandonné.

★

— Mon cher, explique Auger à un infirmier très prétentieux, c'est sans doute désagréable de n'avoir qu'un soulier à mettre, mais ça permet de faire des économies. Et puis, maintenant, j'ai moitié moins de chances que toi d'égratigner ma femme, dans le lit, avec mes ongles de pied...

— Parfaitement, appuie le sergent, avec Mariette il la caresse, pour ainsi dire, sa dame.

Auger et le sergent rigolent comme deux bons compères. L'infirmier, un peu confus, ne trouve rien à objecter et s'éloigne en riant par convenance.

Je m'assieds auprès d'Auger et nous demeurons seuls.

— Je suis vannier, me dit-il gravement. Je pourrai tant bien que mal reprendre mon métier. Mais voyez Groult, avec une main de moins, voyez Lerondeau, avec sa patte folle, des cultivateurs... Comme c'est pénible !

Auger roule les *r* d'une certaine façon qui donne à son langage de la saveur et de l'énergie. Il parle des autres avec une générosité naturelle, qui vient des profondeurs, comme son regard, et qui sonne net, comme sa voix. Et puis, il n'a vraiment rien à envier à personne. Je vous l'ai dit : c'est un prince.

— J'ai de belles visites, me dit-il. Il est encore venu, tout à l'heure, une dame qui m'a laissé cette grande boîte de bonbons. Prenez un bonbon, monsieur, vous me ferez plaisir. Voulez-vous en offrir aux camarades, s'il vous plaît, de ma part ?

Il ajoute plus bas :

— Regardez sous mon lit. J'y mets tout ce que l'on me donne. Voyez : c'est trop ! J'en suis honteux. Il y en a ici à qui l'on ne donne jamais rien et qui ont fait leur devoir tout aussi bien que moi, et qui sont des braves.

En effet, il y a beaucoup de braves soldats dans

la salle; mais on n'a donné qu'une médaille militaire, et c'est Auger qui l'a eue. On lui a fait une véritable fête; les camarades s'y sont associés de tout leur cœur, car, chose invraisemblable, personne n'est jaloux d'Auger. Oh! merveille! Quel est donc le prince qui n'a pas de jaloux?

— Vous vous en allez? dit Auger. Passez donc dire un petit bonjour à Groult. Il est grognon, mais il aime la conversation.

★

Auger m'a donné une leçon. J'irai fumer une cigarette avec Groult. J'irai surtout voir Grégoire.

Groult n'est pas encore complètement négligé, c'est un original et une mauvaise tête. On le montre comme une bête curieuse : il a sa part de cadeaux et d'attention.

Mais Grégoire n'est connu de personne; il regarde le mur, il maigrit, et la mort seule semble s'intéresser à lui.

Tu ne mourras pas, Grégoire! Je fais le serment de m'attacher à toi, de souffrir avec toi et de supporter ta mauvaise humeur avec humilité. Puisque

tu es malheureux pour tout un monde, tu ne seras pas malheureux tout seul.

Bonnes Mesdames qui venez voir nos blessés et leur distribuer des livres d'images, des bonnets tricolores et des papillotes, n'oubliez pas Grégoire, qui est malheureux. Surtout, surtout, donnez-lui votre plus beau sourire.

Vous partez contentes de vous-mêmes parce que vous avez été généreuses envers Auger. Mais il n'y a pas de mérite à faire plaisir à Auger. Avec une seule de ses histoires, une seule de ses poignées de main, il vous donne beaucoup plus que vous ne lui donnez vous-même. Il vous donne la confiance ; il vous rend la tranquillité de l'âme.

Allez voir Grégoire qui ne sait donner que sa souffrance et qui a failli donner sa vie.

Si vous partez sans un sourire à Grégoire, craignez d'avoir méconnu votre tâche. Et n'exigez pas qu'il vous rende votre sourire ; car, quelle serait alors votre libéralité ?

Il est facile d'avoir de la pitié pour Auger, qui n'en a nul besoin. Il est difficile d'en avoir pour Grégoire, et pourtant, qu'il est pitoyable !

Ne l'oubliez pas, Auger est touché de la grâce.

Mais Grégoire est damné si vous ne lui tendez pas la main.

Dieu lui-même doit avoir pitié des damnés, lui qui leur a refusé la grâce.

C'est un bien naïf besoin d'égalité qui nous fait dire que les hommes sont égaux devant la souffrance. Non ! non ! les hommes ne sont pas égaux devant la souffrance. Et, comme nous ne connaissons de la mort que ce qui la précède et la détermine, les hommes ne sont même pas égaux devant la mort.

NUITS EN ARTOIS

I

Un coup d'œil encore à la salle sombre, où s'épaissit désormais quelque chose qui n'est pas le sommeil, mais qui est seulement l'accablement nocturne.

Le billard a été poussé dans un coin ; il porte un fardeau incohérent de linge, de fioles et de meubles. Une odeur de soupe et d'excréments circule entre les brancards et fait injure aux sveltes vases d'onyx juchés sur le médaillier.

Et maintenant, vite, vite ! Sur la pointe des pieds, gagnons le dehors.

La nuit est limpide, froide, sans un souffle : un seul bloc de glace transparente entre la neige et les étoiles. Suffira-t-elle à laver cette gorge soulevée par la tiède odeur du pus bleu?

Sous les sabots, la neige s'attache et s'amasse. Comme il ferait bon jouer à un jeu... Mais nous sommes pleins d'une fatigue qui ressemble à de l'exaspération. Nous irons jusqu'au bout de la pelouse.

Voici la grande fosse où fument et pourrissent les débris des pansements, tous les résidus de l'infection. Plus loin ! voici les pins musiciens, que vient visiter, chaque soir, une lanterne à la main, pour y chasser les passereaux, Dalcour le mineur, Dalcour le zouave terrible que personne n'empêchera de promener à travers la pluie sa jambe roide et son crâne largement ouvert sous les bandes...

Allons jusqu'au mur du cimetière, que le temps a fait enfler comme une protubérance au flanc du parc, et qui est si providentiellement proche.

Dans l'ombre, le vieux château garde une imposante figure. A toutes les fenêtres, ce soir, luisent doucement des lampes. On dirait un navire silencieux et illuminé dont l'étrave fend la banquise. Rien ne sort de là, si ce n'est cette lueur muette. Rien ne trahit la nature de l'affreuse cargaison.

Nous savons que, dans toutes les chambres, à tous les étages, au ras de tous les planchers, de

jeunes corps mutilés sont rangés côte à côte. Cent cœurs, à coups précipités, lancent le sang trop chaud vers les membres douloureux. A travers toutes ces chairs, le projectile, qui va furieusement son chemin, s'est frayé passage, broyant les choses délicates, hachant les organes précieux qui font que l'on a du bonheur à marcher, à respirer, à boire...

Là, elle n'existe plus cette joie innocente de l'ordre; et, pour la recouvrer, cent corps font une besogne si lente et si dure qu'elle arrache aux plus forts des larmes et des soupirs.

Mais comme il est bien étouffé par les murailles ce foyer de douleur; comme il couve silencieusement, obscurément dans l'espace!

Ainsi qu'un pansement sur une large plaie enflammée, le château s'applique étroitement sur son contenu, et l'on ne voit rien que ces lampes, toutes semblables à celles qui illuminent une solitude studieuse, ou une conversation d'amis intimes, le soir, ou un amour perdu dans la contemplation de soi-même.

Nous cheminons maintenant entre les bosquets de fusains, splendides sous la neige, et l'indifférence de ces choses vivantes à la monstrueuse misère qui

les avoisine me rend odieuse et même ridicule l'âme impuissante qui m'étrangle. En dépit de toute protestation de sympathie, l'être, dans sa chair, souffre toujours solitairement, et c'est aussi pourquoi la guerre est possible...

Philippe, que voici, pense peut-être comme moi, mais encore y est-il convié d'une façon pareillement pressante. Des hommes, qui dorment à vingt pas de cette place, seraient éveillés par un cri ; mais ils ne le sont point par cette présence formidable, aussi dépourvue de truchement qu'un mollusque au fond de la mer.

Avec désespoir, je frappe du sabot dans la neige tendre. L'herbe d'hiver qu'elle recouvre, subsiste avec opiniâtreté et n'est solidaire de nulle autre chose au monde. Que la douleur des hommes s'épuise : l'herbe ne se flétrira point ! Dormez, bonnes gens du monde entier ! Ceux qui souffrent ici ne troubleront pas votre sommeil !

Et voici que, par delà les bois, s'élève dans le ciel et s'épanouit soudain une fusée brillante comme un météore. Elle signifie quelque chose, à coup sûr, et elle avertit quelqu'un ; mais son ingéniosité grossière ne m'abuse pas. Ce n'est pas ce signal

barbare qui pourra, cette nuit, me rendre confiance en mon âme.

II

La petite pièce attenante au réduit où je dors a été désignée pour recevoir ceux que leurs cris ou leur odeur rendent intolérables aux autres. Comme elle est étroite et encombrée, elle n'admet guère qu'un brancard, et c'est à tour de rôle qu'on y vient mourir.

Naguère, quand le château régnait gracieusement au milieu de ses verdures, au centre de la grande étoile des allées qui s'enfoncent parmi les hêtres et les tilleuls, naguère, les maîtres du domaine recevaient parfois une société brillante, et, s'il y avait sous leur toit une belle, vive et blanche jeune fille, ils lui donnaient pour rêver, se parer et dormir, cette petite chambre qui est à la pointe de l'aile droite, et d'où l'on voit le soleil se lever au-dessus des forêts.

Mais, aujourd'hui, la face du château demeure crispée et comme attentive à la canonnade; quant à la chambre, elle est devenue une salle d'agonie.

On y a d'abord mis Madelan. Il délirait d'une manière si brutale, si inquiétante malgré l'immobilité paralytique de ses longs membres, que ses compagnons ont supplié qu'on les en débarrassât. Je crois que Madelan n'a ni compris, ni même perçu cet isolement, car il était déjà la proie d'une plus grande solitude ; mais son perpétuel discours, ainsi privé d'auditeurs, a pris un caractère insolite et terrible.

Pendant quatre jours et quatre nuits, il n'a cessé de parler, avec véhémence ; et, à l'entendre, on pensait que toute la vigueur de son grand corps déjà mort s'était réfugiée, exaltée dans sa gorge. Pendant quatre nuits je l'ai entendu vociférer des choses insaisissables, décousues et qui semblaient des réponses à un mystérieux interlocuteur.

Dès l'aube, et d'heure en heure au long de la journée, je venais le voir, et il gisait au ras du sol, sur la paillasse, comme un animal roux, abattu, les membres épars, agités de secousses qui chassaient sa couverture salie.

Il maigrissait avec une rapidité si invraisemblable qu'on eût cru le voir se dégonfler par la profonde plaie qu'il portait à la nuque.

Alors je lui disais des choses qui voulaient être douces, et qui étaient inutiles, parce qu'il n'y a pas de conversation possible entre l'homme roulé par les flots d'un torrent et celui qui demeure assis dans les roseaux de la rive. Madelan ne m'écoutait guère, et il poursuivait avec l'*autre* son colloque étrange. Il n'avait plus besoin de nous ni de personne; il ne mangeait plus, ne buvait plus, et se souillait au gré de la bête, sans exiger assistance ni soins.

Un jour, le vent a fermé la porte de la chambre, et il n'y avait plus de clef pour l'ouvrir. On a dressé de grandes échelles pour entrer par la fenêtre. Et, dès que la vitre a été brisée, on a entendu Madelan qui poursuivait son rêve à voix haute.

Il est mort, et tout de suite on a mis à sa place cet homme au crâne défoncé, dont nous ne savions rien parce qu'il nous était arrivé sans regard déjà, sans parole, et sans autre histoire qu'une fiche rouge et blanche, large comme la paume d'un enfant.

Cet homme n'a passé là qu'une nuit, remplissant le silence d'un bruit d'éructations douloureuses et

donnant du poing dans la cloison qui le séparait de ma couche.

L'oreille tendue, avec le souffle froid, sur mon visage, de la fenêtre béante, j'écoutais tour à tour le cri des coqs, dans le hameau, la respiration irrégulière de Philippe, assoupi non loin de moi, et les coups et les râles de l'homme qui tardait à mourir. Il s'est tu, pourtant, le matin, à l'heure où le vent s'apaisait, et où la première détonation de la journée s'arrondissait dans l'obscurité calme comme un caveau.

Alors on nous a donné pour voisin le sergent infirmier Gidel, qui touchait à sa fin, et dont nous n'avions pu, depuis une grande semaine, calmer le hoquet impitoyable. Celui-là connaissait son métier, il savait ce que c'est que la sonde, la fièvre, le ventre dur. Il savait aussi qu'il avait une balle dans la moelle. Il ne nous a jamais rien demandé, et, comme nous n'osions pas lui dire de mensonges, nous étions pris devant lui d'une espèce de honte. Il est resté à peine deux jours dans la chambre, regardant d'un œil trouble les gravures du mur et le secrétaire empire sur lequel on entassait les vases.

Mais faut-il parler de tous ceux que cette malheureuse chambre a engloutis et rejetés ?

III

Les lumières manquent ce soir... Il faudra bien apprendre à s'en passer... A tâtons, je longe les couloirs, où le vent grogne, jusqu'au grand escalier. Là, il y a une lampe quinteuse qui ferait regretter la nuit. Je vois les marches, qui sont blanches et enduites de boue, des tableaux, des tapisseries, tout un décor somptueux qui baigne, par le bas, dans la fiente et la désolation. Comme j'approche des salles de blessés, j'entends le bruit calme de leurs conversations. J'entre doucement. Ils se taisent ; puis se remettent à causer, car, maintenant ils me connaissent.

A vrai dire, on ne distingue d'abord que des formes longues rangées par terre. Les brancards ont l'air de deviser avec des voix humaines. L'une explique :

— On était assis tous les trois côte à côte... et j'avais pourtant bien dit à l'adjudant que ce coin-là ne valait rien. On venait juste de nous apporter

une tournée de soupe, avec un petit bout de viande qui était tout plein de gelée blanche. Alors voilà qu'il arrive des balles, par douzaines, et on se gardait tant bien que mal, et la terre sautait, et on riait, parce qu'on avait comme une idée que, dans toutes ces balles-là, il n'y en aurait seulement pas une de bonne. Et puis, ils s'arrêtent de tirer, et puis on revient s'asseoir sur la banquette. Il y avait Chagniol et Duc, et moi, et je les avais tous deux à main droite. Alors voilà qu'on cause de Giromagny et aussi de Danjoutin, car c'est par là notre pays à tous trois; et cela dure une petite demi-heure. Et alors, tout à coup, il arrive une balle, une seule, cette fois, mais une bonne. Elle a traversé la tête de Chagniol, puis la tête de Duc, et comme j'étais un peu plus grand qu'eux, elle m'a seulement traversé le cou...

— Et puis ?

— Et puis elle est repartie au diable! Chagniol est tombé sur le nez, devant lui. Duc s'est levé, et il est parti à quatre pattes jusqu'au coude de la tranchée, et là il s'est mis à creuser la terre comme un lapin, puis il est mort. Mais moi, le sang coulait à droite et à gauche, et alors j'ai pensé qu'il

fallait m'en aller. J'ai pris ma course, et j'avais mis un doigt de chaque côté, à cause du sang. Je pensais : une seule balle, bon Dieu ! c'est quand même trop fort ! Elle était fine bonne, celle-là ! Et voilà que j'aperçois l'adjudant. Alors je lui dis : « Je vous avais bien prévenu, mon adjudant, qu'il ne valait rien, ce coin-là. » Mais il m'est venu du sang dans la bouche et je me suis remis à courir.

Il se fait un grand silence et j'entends une voix qui murmure avec conviction :

— Tu en as eu de la veine, toi !

Mulet aussi raconte son histoire :

— Ils nous avaient pris notre feu... C'est pas à vous, ce feu-là, je lui dis. Pas à nous, qu'il dit ? Mais voilà que l'autre il s'amène et qu'il dit : Foutez-nous la paix avec le feu... C'est pas à vous, je lui dis ! Alors il dit : Vous ne savez pas à qui que c'est que vous parlez. Et il retourne son calot, qui était à l'envers... Ah ! vous demande pardon, que je dis, mais on ne pouvait pas savoir... Et ils l'ont gardé, notre feu...

Maville estime, d'une voix calme :

— C'est des histoires qui arrivent, ça.

Le silence, à nouveau. La tempête secoue les

fenêtres d'un poing furieux. La salle est faiblement éclairée par une bougie qui a la danse de Saint-Guy. Notre petit infirmier, Rousselot, tricote activement sous l'œil du lumignon. Je fume une pipe âcre et douce comme cette minute même au milieu de l'infernale aventure.

Avant de m'en aller, je songe à Croquelet, le silencieux, dont je vois la longue silhouette au fond de la pièce. « Il dort tout le temps, me dit Mulet, il dort toute la journée... » Je m'approche du brancard, je me penche, et je vois deux grands yeux ouverts, qui me regardent fixement, gravement, dans l'obscurité. Et ce regard est si triste, si profond, que je me sens plein d'une impuissante détresse.

— Tu dors trop, mon pauvre Croquelet!

Il me répond, avec son accent nouveux, mais d'une voix faible :

— Ne l'écoutez pas ; ce n'est pas vrai. Vous savez bien que je ne peux pas dormir, même que vous ne voulez pas me donner une potion pour faire un vrai somme. Cet après-midi, j'ai lu un peu... Mais ce n'est pas bien intéressant... Si je pouvais avoir autre chose.

— Montre-moi ton livre, Croquelet.

Il me désigne, du menton, une petite brochure. Mon briquet fait une lueur et je lis, sur la couverture grise : « Des qualités de la prière adressée à Dieu. »

— C'est bon, Croquelet, je tâcherai de te trouver un livre avec des images. Comment vas-tu, ce soir?

— Oh! mal! mal! C'est le dégel complet...

Il a eu les pieds gelés et commence à en souffrir si fort qu'il oublie la plaie creusée dans son flanc, et qui, elle, est mortelle, mais indolente.

IV

Je suis venu me réfugier parmi mes blessés pour fumer en paix et me recueillir dans l'ombre. Ici, l'atmosphère morale est pure. Ces hommes sont si misérables, si grandement disgraciés, si attentifs à leur obsédante douleur qu'ils semblent avoir abandonné le fardeau des passions pour mieux rassembler leurs forces sur ce projet : vivre.

Malgré la camaraderie, ils sont, à cette heure,

isolés par leur souffrance propre. Plus tard, ils communieront ; mais voici l'instant où chacun considère son mal, et mène, pour son compte, son combat, avec des cris...

Ils sont tous mes amis. Je resterai au milieu d'eux, m'associant de toute mon âme à leur épreuve.

Peut-être, ici, trouverai-je aussi la paix. Peut-être les querelles odieuses feront-elles trêve au seuil de cet empire.

A une faible distance, le champ de bataille ne cesse pas de tonner depuis des jours et des jours. Comme une mécanique grondante et compliquée qui débite les produits de son activité intérieure, la stupide machine guerrière lâche, de minute en minute, des hommes sanglants. Nous les recueillons, et ils sont là, enveloppés de linges. Ils ont été meurtris dans l'espace d'un éclair ; maintenant c'est avec le concours des mois et des années que nous pourrons réparer, pallier le désordre.

Comme ils sont silencieux, ce soir ! Comme leur spectacle est inquiétant ! Voici Bourreau, au nom brutal, et qui est si doux, et qui ne dit jamais un mot, Bourreau qu'une seule balle a, pour toujours, privé de la lumière. Voici Bride, qu'on ne sait

comment toucher, tant il est enveloppé de pansements, mais qui vous laisse connaître un regard émouvant, humide et déjà égaré. Voici Lerouet, qui ne verra pas l'aube prochaine éclore entre les pins, et qui porte à l'endroit du cœur une plaie noire et verte. Et les autres, que je connais tous par le menu de leur infortune.

Comme il est difficile de penser à ce qu'ils ont été, aux hommes qui, il y a un an, marchaient dans une rue, hersaient la terre, ou écrivaient dans un bureau! Le présent est trop aigu. Les voici, par terre, comme une belle œuvre outragée. Les voici! Et la créature par excellence a reçu une grande injure : elle s'est adressé la plus grande injure.

Nous ignorons leur passé. Mais leur avenir existe-t-il? Dans la majesté tragique de l'heure, je contemple ces victimes innocentes, et je pense qu'auprès d'eux on a honte de vivre et de respirer librement.

Pauvres, pauvres frères! que pourrait-on faire, pour vous, qui ne soit insuffisant, indigne, médiocre? Au moins faudrait-il tout résigner pour s'absorber dans la sainte et minutieuse besogne.

Mais non! autour des couches où se joue votre drame solitaire, une sinistre comédie continue à

faire grimacer les hommes. Toutes les folies, toutes les passions, les plus ignobles, les plus sottes aussi, poursuivent à votre chevet leurs entreprises et leur assouvissement.

Ni les quatre nouveaux cadavres que nous avons enfouis ce matin, ni votre douleur quotidienne à vous autres ne désarmeront ces appétits, ne suspendront ces calculs, ne flétriront ces ambitions au jeu et au développement desquels votre martyre même n'est pas inutile.

★

Je resterai parmi mes blessés toute la soirée, et nous parlerons, doucement, ensemble, de leur misère; ils seront contents, et ils sauront me faire oublier l'infâme odeur de querelle qui règne ici.

Hélas, dans la déflagration de l'événement, à voir tout de suite tant de flamme et de sang, à entendre une telle clameur, à respirer l'odeur d'une si prodigieuse gangrène, nous avions cru que toutes les passions seraient déposées, comme des triques encombrantes, et qu'on se livrerait, les mains nues, le cœur vierge, à l'ardent cauchemar. Il faut un

cœur pur pour se battre et se défendre ; il en faut un pour errer dans les charniers, faire boire les bouches, laver les visages et baigner les plaies. Nous avions cru qu'il y aurait un grand oubli de tout ce qui était avant, et de soi-même, et des espérances fondées naguère, et du monde entier. O Union des cœurs purs pour l'épreuve !

Mais non ! L'explosion première fut formidable, et ses échos s'étaient à peine assourdis que déjà les chiffonniers donnaient du croc dans les décombres pour y chercher les os de côtelettes et les vieux papiers...

Pourtant, rappelez-vous l'angoisse religieuse des premières heures !

★

Eh bien, soit ! soit ! Pour moi, je veux rester à cette place, entre les brancards chargés d'une grande douleur.

Voici l'heure où l'on peut douter de tout, de l'homme et du monde, et du sort que l'avenir réserve au droit. Mais on ne peut pas douter de la

souffrance des hommes. Elle est la seule chose certaine à cet instant du siècle.

Je resterai donc à m'enivrer de cette sinistre évidence. Et chaque fois que Béal au ventre ouvert me tendra les mains avec un petit sourire barbu, chaque fois je me lèverai et j'irai lui serrer les mains, car il a la fièvre, et il sait bien que j'ai toujours les mains glacées.

V

Bride est mort. Nous avons travaillé toute la journée, et, le soir venu, nous avons trouvé le temps d'aller enterrer Bride.

Ce n'est pas une bien longue cérémonie. Le cimetière est proche. Nous sommes une douzaine à suivre le falot, à glisser dans la boue et à trébucher contre les tombes. Enfin voici le mur, et la longue fosse perpétuellement ouverte, que l'on prolonge chaque jour, à droite, et que l'on comble un peu, chaque jour, à gauche. Voici la file des croix blanches, avec, sur le mur, la fuite des ombres que leur fait la lanterne.

Les hommes disposent les planches, glissent les

cordes et descendent le corps en se querellant à voix sourdes, car ce n'est pas si facile qu'on pourrait le croire d'être fossoyeur : il faut le coup de main ! Et la nuit est fort noire et la boue bien gluante.

Enfin le cadavre est au fond et l'on retire les cordes grasses de terre. Sur le remblai, le petit prêtre étique murmure la prière des morts. La pluie nous fouaille le visage. Démon familier de l'Artois, le vent bondit dans les vieux arbres. Le petit prêtre murmure les paroles terribles : *Dies iræ, dies illa...*

— Et ce jour même, n'est-il pas celui de la colère ? Moi aussi je prononce ma prière : « Au nom du monde malheureux, pauvre Bride, je te remets tous tes péchés, je t'absous de toutes tes erreurs ! Que ce jour, au moins, soit le jour du repos ! »

Le petit prêtre est tête nue dans la bourrasque. Au-dessus de sa tête, un infirmier qui est un ecclésiastique étend un bout de tablier. Un homme élève le falot à la hauteur de son œil. Et les gouttes de pluie s'éclairent et étincellent furtivement.

Bride est mort...

Maintenant nous voici réunis dans la petite pièce où l'amitié est reine.

Pierre, Jacques, enfants courageux, je n'oublierai pas votre joli sourire contracté, à l'heure qui, pour l'homme mûr, apporte le découragement. Je n'oublierai pas !

On partage le bœuf et le riz qu'il faut avoir grand faim pour manger. Mais une vraie douceur s'épanouit dans le giron de la lampe, une douceur qui voudrait ressembler à la joie d'autrefois. On a un si profond besoin de joie qu'on en improvise partout, même au cœur de la misère.

Et voici que, tout à coup, à travers la buée de la soupe, j'aperçois distinctement le regard de Bride.

Il n'avait pas un regard ordinaire. L'excès de souffrance, l'approche de la mort, peut-être, et aussi une richesse intérieure prêtaient à ce regard une lumière, une douceur, une tristesse extrêmes. On approchait de sa couche, on se penchait, et le regard était là, comme une source jaillissante et pure.

Mais Bride est mort : nous avons vu ses yeux devenir d'insignifiantes membranes molles.

Où est la source jaillissante? Se peut-il qu'elle soit épuisée?

Bride est mort... A haute voix, je répète involontairement : « Bride est mort ! »

Ai-je réveillé dans les âmes amies une sensible résonnance ? Un silence religieux me répond. Le plus ancien problème vient, comme un hôte familier, s'asseoir à table. A chaque oreille, il souffle avec mystère : « Où est Bride ? Où est le regard de Bride ? »

VI

Une lanterne avance et se balance entre les pins. Qui vient donc à notre rencontre ?

Philippe distingue la silhouette de Monsieur Julien. Et, en effet, voici l'homme, avec sa livrée de portier et son infâme visage d'esclave insolent. Il agite un quinquet d'écurie qui jette, de bas en haut, sur ses traits, des ombres bouffonnes ; et il est visiblement outré d'avoir été mis en demeure de rendre un service.

Avec colère, il brandit le falot et nous désigne, du menton, le cortège : deux hommes portent sur un brancard un grand corps enveloppé d'un suaire de toile à laver. Les deux hommes sont las et dépo-

sent avec précaution le brancard dans la boue.

— C'est Fumat?

— C'est lui ! Il vient de passer, et bien doucement.

— Où allez-vous?

— Il n'y a de place nulle part pour un mort. Alors on le porte à la chapelle du cimetière. Mais il est lourd !

— On va vous aider.

Philippe et moi saisissons le brancard. Les hommes nous suivent en silence. Le corps est lourd, très lourd. Les sabots dérapent dans la glaise. Et l'on marche doucement, avec le bruit des respirations qui trahit l'effort.

Comme il est lourd ! Il s'appelait Fumat... C'était un géant. Il était venu des montagnes du Centre, laissant, à flanc de côte, un village couvert de tuiles rousses, parmi les genévriers et les éboulis volcaniques. Il avait quitté sa terre aux forts aromes, son vaste horizon de puys violets, et il était venu à la guerre, en Artois. Il avait passé l'âge où l'on marche à l'assaut, mais il gardait les tranchées et faisait la cuisine. Il a reçu le coup mortel en faisant la cuisine. Le géant d'Auvergne a été percé par de

la petite mitraille. Il n'a même pas reçu de plaie à la mesure de son grand corps. Rien que des miettes de fonte. Encore une fois, David a tué Goliath...

Il a mis deux jours à mourir. On lui disait : « Veux-tu quelque chose ? » Et il répondait avec des lèvres blanches : « Je vous remercie. » On s'inquiétait : « Comment vas-tu ? » Et il était toujours satisfait : « Ça va fort bien. » Il mourait avec une discrétion, une espèce de modestie, un oubli de soi-même qui rachetaient tout l'égoïsme du monde.

Comme il est lourd ! Il a été frappé pendant qu'il soufflait le feu pour la soupe. Il n'est pas mort en combattant. Il n'a pas prononcé de parole historique. Il est tombé à son poste de cuisinier... Ce n'est pas un héros.

Tu n'es pas un héros, Fumat ! Tu n'es qu'un martyr. Et nous te portons dans la terre de France, rassasiée d'un martyre innombrable.

L'ombre des arbres fauche l'espace à grands coups. La nuit exhale un âcre encens de pourriture froide. Le vent crie pour les funérailles de Fumat.

— Ouvrez la porte, Monsieur Julien.

Le grotesque pousse la porte en grognant. Et

nous déposons le corps sur les grosses dalles de la chapelle.

Avec soin, Renaud étend sur le cadavre un drapeau décoloré. Et, tout à coup, solennisant l'instant, le bruit brutal du canon accourt du fond des bois, pénètre avec violence dans la chapelle, empoigne et secoue les vitraux frémissants. A cent reprises, un peuple de canons hurle en l'honneur de Fumat. Et, chaque fois, d'autres Fumat tombent dans la boue, là-bas, à la place qui leur a été assignée.

VII

Il ne fallait pas supprimer ainsi, soudain, tout l'éclairage, et la chose ne serait peut-être pas arrivée...

Il y a une folie organisatrice qui est l'ennemie jurée de l'ordre ; à vouloir sans cesse découvrir aux objets la place la meilleure, elle finit par mettre toute chose hors de son rôle et de son lieu, elle rend toute chose inopportune comme elle-même. Il ne fallait pas, pour je ne sais quel caprice, couper ce soir tout éclairage. Les salles du vieux château

ne sont pas bourrées de balles de coton, mais d'hommes, qui ont une âme anxieuse et un corps meurtri.

Il s'est fait tout à coup une nuit lugubre ; et, au dehors, la perpétuelle tempête qui règne sur ce pays roulait comme un fleuve irrité.

Le petit Rochet rêvait, dans la fluide clarté de la lampe, avec ses mains croisées sur la poitrine et son délicat profil de saint épuisé.

Il rêvait à des choses vagues et divines, car la fièvre maraître, entre deux cauchemars, a des générosités. Il rêvait si doucement qu'il oubliait l'odeur abominable de son corps, et qu'un sourire soulevait, aux coins de sa bouche, deux de ces rides profondes qu'une semaine d'agonie suffit à creuser.

Mais on a éteint toutes les lampes, et le bruit de l'ouragan est devenu plus impérieux, et les blessés ont cessé de causer, parce que l'obscurité décourage la conversation.

Il y a des endroits où affluent et passent les hommes que la mitraille a ménagés et dont la plaie n'est qu'une écorchure. Ceux-là n'ont que l'honneur de la blessure, et, pour ainsi dire, la joie... Mais, dans cette maison, on n'apporte que les plus gra-

vement navrés ; et c'est ici même qu'il leur faut attendre la décision suprême du sort.

Le petit Rochet s'est réveillé dans une réalité pleine de ténèbres et de désespoir. Il n'a entendu autour de lui que des haleines oppressées, et, plus fort qu'elles toutes, le souffle véhément du ciel. Il a perçu d'un seul coup toutes les douleurs de son ventre ruiné, de sa jambe perdue, et, cette odeur qu'il y avait dans l'air, il s'est rappelé que c'était l'odeur de sa chair. Et il a pensé à la tendre lettre reçue ce matin des quatre grandes sœurs aux bandeaux luisants, et il a pensé à tout un bonheur flétri, perdu...

Renaud accourt, les mains tendues, dans la nuit pleine d'embûches du corridor.

— Venez, venez vite ! Le petit Rochet s'est jeté à bas de son lit...

Le bougeoir haut levé, je constate la triste scène. Il faut replacer Rochet sur la couchette, refermer le pansement, éponger les liquides fétides épandus sur le plancher.

Rochet presse fortement les lèvres. Je me place tout près de son oreille et dis :

— Pourquoi as-tu fait cela ?

Sa figure reste immobile, et il me répond dou-

cement, en me regardant bien dans les yeux :

— Je veux mourir.

Je quitte la salle, désarmé, la tête basse, et je vais trouver Monet, qui est un prêtre et un bon infirmier. Il fume une pipe dans un coin. Il vient d'apprendre la mort au feu de son jeune frère et il recherche la solitude.

— Monet, lui dis-je, je crois que Rochet est une âme religieuse ; eh bien ! allez le voir, il peut avoir besoin de vous.

Monet pose sa pipe, et s'éloigne à pas feutrés.

Pour moi, je m'en vais errer au dehors. Sur la route bordée de peupliers, en compagnie de la nuit furieuse et de la pluie, peut-être saurai-je faire tête au flux d'amertume qui me soulève.

Une heure passe et l'inquiétude me ramène au chevet de Rochet. La bougie se consume avec une flamme droite. Monet lit dans un petit livre à fermoir. Le profil du blessé a toujours l'austérité douloureuse d'un visage de saint.

— Est-il plus calme, maintenant ?

Monet lève vers moi de beaux yeux noirs et laisse retomber son livre.

— Oui, il est mort.

VIII

Qui donc nous a montré l'enfer comme un lieu de tortures sans espoir et d'éternelles lamentations?

Je crois que, même au plus profond de l'enfer, les damnés chantent, plaisantent et jouent à la manille. Je l'imagine pour avoir vu ceux-ci ramer sur leur galère, où la fièvre et les plaies les tiennent enchaînés.

Blaireau, qui n'a perdu qu'une main dans la bataille, prélude à mi-voix :

Si tu veux fair' mon bonheur...

Ce souffle timide attise le feu qui couve. Houdebine, qui a le genou écrasé, mais qui se sent à peu près tranquille jusqu'au lendemain matin, prend franchement le parti de Blaireau et poursuit en cadence :

Marguerite! Marguerite!

Le couple reprend, avec un sourire enchanté :

Si tu veux fair' mon bonheur,
Marguerit' prêt'-moi ton cœur.

Pour chanter le dernier vers, Maville s'est mis de

la partie, et même Legras, qui a les deux jambes brisées, et même le chasseur alpin qui a le crâne ouvert.

Panchat, l'homme au cou traversé, bat la mesure avec son doigt parce qu'il lui a été défendu de parler.

Tout cela se passe presqu'à voix basse; mais les visages s'éclairent, s'échauffent, comme si un flacon d'eau-de-vie avait circulé de bouche en bouche.

Alors Houdebine se tourne vers Panchat et dit :

— Tu fais pas une manille au mort, Panchat?

La manille au mort est un jeu qui se joue à deux; et il faut bien se contenter de jouer à deux, puisque personne ne se lève dans la salle et qu'il ne peut y avoir commerce aisé qu'entre deux couchettes voisines.

Panchat fait signe de la tête qu'il veut bien jouer. Pourquoi ne jouerait-il pas à la manille au mort, qui est une « manille muette »? Il fait glisser une chaise dans la ruelle et bat les cartes.

Elles sont si usées aux angles, les cartes, qu'elles sont presque ovales. Les figures sourient à travers une brume de crasse; et, pour « donner », il faut, chaque fois, se mouiller amoureusement le pouce de sa-

live, parce qu'un enduit gras et tenace agglomère tout le jeu en un seul bloc dont le fumet est pénétrant.

Mais, avec ces précieuses vieilleries, on peut encore se procurer beaucoup de plaisir.

Panchat s'appuie sur son coude. Houdebine, à cause du genou, doit rester sur le dos. Il serre ses cartes contre son menton, et, de la main droite, les lance avec énergie sur la chaise.

La chaise est un peu loin, les cartes sont un peu sales... et, parfois, Houdebine demande à l'adversaire muet :

— Qu'est qu' c'est qu'ça ?

Panchat prend la carte et la montre, à bout de bras.

Houdebine est saisi d'un rire joyeux.

Il applique, coup sur coup, tout son jeu, tout le jeu du mort :

— Atout ! Atout ! Atout ! Et cœur maître !

Ceux qui ne voient rien se mettent à rire aussi.

Panchat est vexé, mais il ne peut s'empêcher de rire sans bruit. Puis, de son coussin de paille, il tire le sou perdu.

Pendant ce temps, Mulet raconte une histoire,

C'est toujours la même histoire ; mais elle est toujours intéressante.

Une voix imperceptible, qui est peut-être celle de Legras, fredonne avec lenteur :

Si tu veux fair' mon bonheur...

★

Qui donc parle de bonheur ici ?

Je reconnais les accents de la vie généreuse et opiniâtre. Je reconnais tes accents, chair naïve ! Toi seule sais parler, oses parler de bonheur entre la douleur du matin et celle du soir, entre l'homme qui gémit à droite et celui qui, à gauche, agonise.

Vraiment, même au plus profond de l'enfer, les damnés doivent confondre leur besoin de joie avec la joie même.

Je sais bien qu'ici il y a l'espoir...

Mais en enfer aussi, il y a certainement l'espoir.

XI

Naguère, la mort était l'étrangère cruelle, la visiteuse à pas de laine... Aujourd'hui, c'est le chien fou de la maison.

Rappelez-vous le temps où le corps humain nous semblait fait pour le bonheur, où chacun de ses organes signifiait une fonction et une joie. Maintenant, toute partie du corps évoque le mal dont elle est menacée, et les souffrances particulières qu'elle engendre.

A part cela, elle est bonne pour jouer son rôle dans le drame laborieux : le pied pour porter l'homme à l'assaut; le bras pour manœuvrer le canon; l'œil pour surveiller l'adversaire ou pointer l'arme.

Naguère la mort ne faisait pas partie de la vie. On parlait d'elle à mots couverts. Son image était une chose aussi pénible qu'inconvenante, capable de troubler les projets et les plaisirs de l'existence. Elle opérait autant que possible dans l'ombre, le silence et la retraite. On la déguisait par des symboles; on l'annonçait avec des périphrases laborieuses et empreintes d'une sorte de pudeur.

Aujourd'hui, la mort est intimement mêlée aux choses de la vie. Et cela est vrai, moins encore parce qu'elle fait quotidiennement une besogne immense, parce qu'elle choisit les êtres les plus jeunes et les mieux formés, parce qu'elle est une

espèce d'institution sacrée, mais surtout parce qu'elle est devenue une chose trop commune pour suspendre, comme elle le faisait autrefois, les actes de la vie : on mange et on boit à côté des morts, on dort au milieu des mourants, on rit et on chante dans la compagnie des cadavres.

Et que faire, mon Dieu ! Vous savez bien que l'homme ne peut pas subsister sans manger, sans boire, sans dormir, et aussi sans rire et sans chanter.

Demandez à tous ceux qui accomplissent ici leur dur calvaire. Ils sont doux et courageux, ils sont sensibles à la douleur d'autrui ; mais il faut bien manger à l'heure de la soupe, dormir, si l'on peut, pendant la longue nuit, et puis essayer de retrouver le rire lorsque la salle est calme et qu'on vient d'emporter le cadavre du matin.

La mort reste une grande chose, mais avec qui l'on a de trop fréquents et trop intimes rapports. Comme le souverain qui se laisse voir à sa toilette, la mort est toujours puissante, mais familière et un peu avilie.

Lecouet est mort tantôt. On lui a fermé les yeux et noué une mentonnière, puis on a tiré le drap,

pour recouvrir le cadavre en attendant les brancardiers.

— Tu ne manges pas? dit Mulet à Maville.

Maville, qui est tout jeunet, tout timide, hésite:

— Si, mais ça ne passe pas...

Et il ajoute, après un silence :

— J'aime pas voir ça.

Mulet torche son assiette avec calme et dit :

— Dans des fois aussi, ça me rognait l'appétit, même que j'en aurais vomi. Mais j'ai comme une habitude, maintenant.

Pouchet lampe son café avec une sorte de gourmandise fébrile.

— On est core heureux, dit-il, de s'en tirer avec une jambe coupée, quand on voit ça.

— Faut bien vivre! ajoute Mulet.

— Pour l'bonheur qu'on y prend...

C'est Béliard qui a dit cela. Il a reçu une balle au bas-ventre, et nous avons l'espoir qu'il guérira bien. Cependant toute son attitude trahit l'indifférence. Il fume beaucoup, et parle rarement. Il n'a aucun motif de désespérance et il sait qu'il retrouvera la vie normale. Mais la fréquentation de la mort, qui rend si précieuse la vie, finit aussi, quel-

quefois, par en donner le dégoût et, plus souvent, la lassitude.

X

Un peuple entier, dix peuples entiers apprennent à vivre dans la compagnie de la mort. L'humanité a pénétré dans la cage du fauve, et elle y demeure avec le courage patient du belluaire.

Hommes de mon pays, j'apprends chaque jour à vous connaître, et c'est pour avoir contemplé votre visage au fort de la souffrance que j'ai formé un espoir religieux en l'avenir de notre race. C'est surtout pour avoir admiré votre résignation, votre bonté native, votre confiance sereine en des temps meilleurs, que je fais encore crédit à l'avenir moral du monde.

A l'heure même où l'instinct le plus naturel enseigne à l'univers la férocité, vous gardez, sur vos lits de douleur, une beauté, une pureté du regard qui rachètent, à elles seules, l'immense crime. Hommes de France, votre naïve grandeur d'âme disculpe toute l'humanité de son plus grand crime et la relève de sa plus profonde déchéance.

On dit comment vous supportez le tourment des champs de bataille, comment, dans la boue décourageante et le froid, vous attendez l'heure du cruel devoir, comment vous vous portez au devant du coup mortel, à travers l'inouï concert des périls.

Mais vous arrivez ici promis à d'autres souffrances encore; et, celles-là, je sais de quel cœur vous savez les endurer.

Les portes du château se referment, pour vous, sur une vie nouvelle, faite, elle aussi, d'une menace continuelle et d'un combat de toutes les secondes. Je vous assiste dans ce combat, et je vois bien comment vous savez le mener.

Pas une ride de votre visage ne m'échappe ; pas une de vos angoisses, pas un frémissement de votre chair lacérée. Et j'inscris tout cela, comme j'inscris vos paroles simples, vos cris, vos soupirs d'espoir, comme j'inscris aussi l'expression de votre visage, à l'heure solennelle où l'on ne parle plus.

Aucun de vos propos ne m'est indifférent; aucun de vos gestes qui ne mérite d'être rapporté. Il faut que tout cela contribue à l'histoire de la grande épreuve.

Car il ne suffit pas de se donner tout entier au beau devoir d'assistance. Il ne suffit pas de porter le couteau bienfaisant dans la plaie, ou d'en renouveler les linges avec exactitude et adresse.

Il faut encore, sans en rien altérer, pouvoir retracer dans sa vérité et sa simplicité votre histoire de victimes émissaires, l'histoire de ces hommes que vous êtes pendant la douleur.

Si l'on ne faisait pas cela, vous guéririez certes aussi bien, ou n'en péririez pas moins; mais le plus pur de la majestueuse leçon serait perdu, mais le plus beau de votre courage demeurerait stérile.

Et je convie tout un monde de bonté à s'incliner vers vous avec la même piété attentive, avec *un cœur qui n'oublie rien.*

Union des cœurs purs pour l'épreuve! Union des cœurs purs pour que notre pays se connaisse et s'admire! Union des cœurs purs pour la rédemption du monde malheureux.

FIN.

TABLE

A TRAVERS LE TERRITOIRE..... 7

HISTOIRE DE CARRÉ ET DE LERONDEAU..... 11

MÉMORIAL DE LA VIE DES MARTYRS..... 43

MORT DE MERCIER..... 97

A VERDUN..... 103

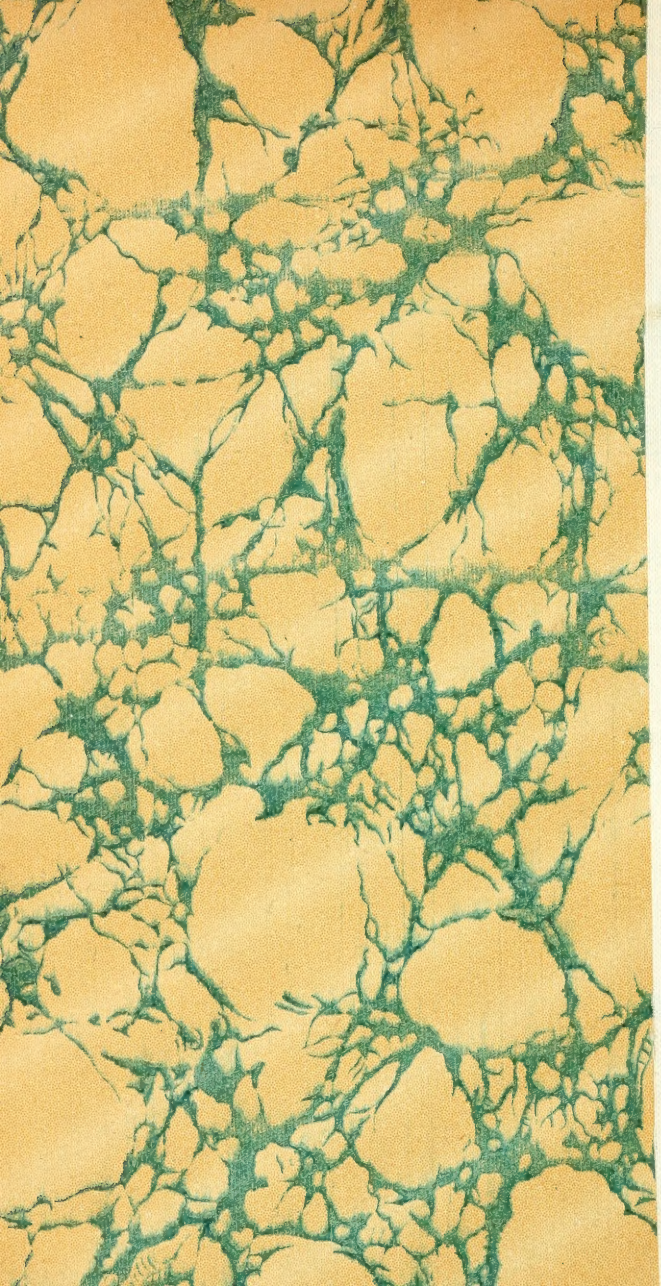
LE SACRIFICE..... 139

LA TROISIÈME SYMPHONIE..... 169

LA GRACE..... 173

NUITS EN ARTOIS..... 193

Poitiers. — Imp. G. Roy, 7, rue Victor-Hugo.



D
640
D84
1917

Duhamel, Georges
Vie des martyrs

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY